Charles PENZ *et* *Marcel* PIEUCHARD

BELLES PAGES DE FRANÇAIS

recueil de lectures

Cours élémentaire deuxième année
Classe de neuvième

LAROUSSE

BELLES PAGES DE FRANÇAIS

lectures choisies

COURS ÉLÉMENTAIRE
deuxième année
CLASSE DE NEUVIÈME

par

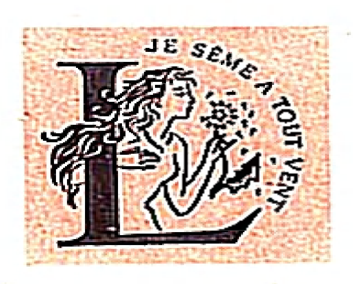
CHARLES PENZ

Inspecteur de l'Enseignement primaire
Docteur ès lettres

et

MARCEL PIEUCHARD

Inspecteur de l'Enseignement primaire



LIBRAIRIE LAROUSSE • PARIS • 6
13 à 21, rue Montparnasse, et boulevard Raspail, 114

AVERTISSEMENT AUX MAÎTRES

L'enfant, au Cours élémentaire, pénètre déjà en connaisseur et en curieux dans le monde des signes. Sa jeune expérience lui a appris qu'il peut être intéressé, au sens fort du mot, par les histoires imprimées, pourvu qu'elles soient bien choisies et qu'elles répondent aux premières exigences de son esprit : découvrir, connaître, aimer. Entre les textes dits de lecture et les leçons de morale qui émeuvent, qui instruisent, qui fortifient, il y a d'étroits rapports que les enfants sentent bien et que les maîtres n'ignorent pas.

C'est dans cet esprit, c'est pour aller au-devant des désirs des élèves et des éducateurs, que nous avons réuni dans ce nouveau livre des textes dignes d'être lus, des textes qui plaisent, qui meublent l'esprit et qui forment le goût des enfants — ces plantes fragiles et vivaces à la fois sur lesquelles il faut veiller attentivement et le plus tôt possible.

Un Ancien disait : « Le plus grand respect est dû à l'enfant. » On a parfois, sous prétexte d'innovation, perdu un peu de vue ce sage précepte. Respecter l'enfant, selon nous, signifie d'abord connaître ses tendances les plus spontanées et les meilleures, les fortifier et les développer en s'adressant à son cœur comme à son intelligence. Respecter l'enfant, c'est lui présenter des textes sains, c'est-à-dire pleins de vie et de santé; d'une santé qui se communique au jeune lecteur, des textes qui ne soient pas seulement pour lui l'occasion d'articuler des mots et de prononcer des phrases, mais qui lui donnent le goût de la lecture.

Les rubriques que nous avons adoptées groupent des textes autant que possible anecdotiques — car l'enfant aime avant tout les histoires,

les récits où il se passe « quelque chose ». Leurs titres : « Jeux et plaisirs », « Voici des branches, des feuilles, des fleurs et des fruits », « Au rythme des saisons », « Larmes et sourires », « Fables et contes », « Bêtes d'ici et d'ailleurs », *montrent que nous nous sommes efforcés de présenter les aspects essentiels de la vie des élèves, de ces enfants qui ne sont pas encore des « grands ».*

Il est évident que, selon les intérêts passagers des enfants, les maîtres puiseront dans tel ou tel chapitre. Il importe, ici comme ailleurs, de « choisir ». Rien de plus néfaste que de lire... la page qui suit. L'effort d'adaptation du maître et des élèves se révèle toujours fructueux.

Les illustrations en couleurs, que nous avons voulues plaisantes, et un appareil pédagogique, que nous avons réduit au minimum (la leçon de lecture a pour but de faire lire), *complètent les textes de ce recueil, qui, nous l'espérons, apportera joie et profit aux enfants.*

Ch. P. et M. P.

JEUX ET PLAISIRS



DANSEZ

Dansez, les petites filles,
Toutes en rond.
En vous voyant si gentilles,
Les bois riront.

. . . .

Dansez, les petites folles,
Toutes en rond.
Les bouquins dans les écoles
Bougonneront.

Dansez, les petites belles,
Toutes en rond.
Les oiseaux avec leurs ailes
Applaudiront.

Dansez, les petites fées,
Toutes en rond.
Dansez, de bleuets coiffées,
L'aurore au front.

Victor HUGO.
(L'Art d'être grand-père.)



LE TRAIN

Le train des camarades était double. Il y avait le train des garçons et le train des filles. Le train des garçons était attelé à une locomotive du dernier modèle, de celles qui font du 120 à l'heure. La locomotive du train des filles n'était que de l'avant-dernier modèle ; elle ne dépassait pas le 110. Laurent l'avait décidé une fois pour toutes, sourd aux cris de rage et de protestation.

« D'abord, c'est moi le chef de gare. Si vous m'embêtez, je décroche la locomotive et le train reste en panne. »

Alors le « Corbeau » haussait des épaules résignées et Lise souriait, brusquement calmée, une petite étincelle dans chaque prunelle.

« Tu y es? demanda Laurent. Attention! je donne le signal. »

Il leva le bras dans la direction des monts lointains.

A ce signal convenu, Henri, le chef des camarades, lançait du fond de l'espace la locomotive dernier modèle et le train des garçons.

« T0 0 0 0- 00 - 00 - 00 tt! »

Laurent parcourut au trot une cinquantaine de mètres à la rencontre du train, tourna sur lui-même et piqua un galop frénétique, les coudes collés au corps. Le train arrivait à 120 à l'heure. Un saut de côté et Laurent redevint chef de gare pour donner le signal d'arrêt.

Puis il s'empressa pour accueillir Henri, Simon, Paul, Lucien, Jacques, tous les camarades qui descendaient en tumulte des wagons.

Simone RATEL.
(*La Maison des Bories*, Plon.)

Comprenons les mots. — *Une fois pour toutes :* de façon définitive; il n'y a pas à revenir sur la décision prise par Laurent.

Sourd aux cris de rage et de protestation : les filles sont en colère, mais le garçon ne veut pas leur donner satisfaction.

Le « Corbeau ». A votre avis, qui est-ce? Pourquoi a-t-on choisi ce surnom?

Un galop frénétique. Laurent court à toute vitesse, comme un cheval lancé au grand galop.

Les coudes collés au corps. Mimez cette attitude. Pourquoi Laurent colle-t-il ses coudes au corps? Qui avez-vous vu courir ainsi?

En tumulte : à la fois en désordre et en faisant du bruit.

Comprenons le texte. — Pourquoi Laurent a-t-il décidé que le train des garçons était du dernier modèle et celui des filles de l'avant-dernier modèle?

Les filles sont-elles contentes de cette décision?

Pourquoi ne protestent-elles pas davantage?

Laurent est-il uniquement « chef de gare »?

Avez-vous déjà joué au train?

Dessinons : la gare — le train.



LA RONDE

A l'ombre, sur l'herbe rase du pré, Lalie avait entrepris de mener une danse-ronde. De sa main droite, elle tenait la main de Jo et, de sa main gauche, elle soutenait Zine, la poupée de bois. Elle avait mis à Jo une couronne de joncs; sur le cœur de Zine elle avait attaché, avec un brin de laine, un gros bouquet de marguerites. Et c'était la noce.

Derrière chez nous dort un étang,
C'est le vent, c'est le vent frivolant!
Deux beaux canards s'y vont baignant,
C'est le vent qui vole...

Ici, Lalie ne savait plus.

« Nêne, comment dis-tu, après ? »

Madeleine, penchée sur son lavoir, chanta :

C'est le vent qui vole, qui frivole,
C'est le vent, c'est le vent frivolant!

« Ah ! oui ! »

Lalie sauta en l'air et continua, en tournant plus vite :

Le fils du roi vint en chassant,
C'est le vent, c'est le vent frivolant!
Visa le noir, tua le blanc...

Elle s'arrêta, perdue encore! Elle commença à se fâcher.

« C'est Jo ! Il n'y a pas d'amusement. Quand on dit : « C'est le vent », il faut courir !... Jo tire en arrière, lui ! Veux-tu courir, dis, quand c'est le vent ? »

Elle secoua Jo ; alors Jo donna un coup de pied à Zine et la ronde fut rompue.

Madeleine se retourna.

« Eh bien ! vous ne vous amusez plus ?

— C'est Jo, dit Lalie. Il a cassé la jambe à Zine, et il tire toujours... Il n'y a pas d'amusement !

— Mais si ! Faites la ronde; moi je chanterai. »

Ernest PÉROCHON.
(*Nêne*, Plon.)

Comprenons les mots. — *L'herbe rase.* Le pré a été fauché; les enfants y dansent alors plus facilement.

Le vent frivolant. Une personne frivole n'a de goût que pour les choses futiles, les choses sans importance. Le vent qui est doux, qui vole légèrement n'a pas l'air d'un vent sérieux.

Elle s'arrêta, perdue encore. Une nouvelle fois, Lalie ne sait plus retrouver la suite de la chanson.

Comprenons le texte. — Madeleine est la servante qui a élevé les deux enfants, orphelins de mère : ceux-ci l'appellent Nêne.

Pourquoi Lalie a-t-elle mis une couronne de joncs à Jo et attaché un gros bouquet de marguerites sur la poitrine de Zine?

Pourquoi Lalie se fâche-t-elle tout à coup?

Savez-vous la chanson : *C'est le vent frivolant...?* Chantez-la.

Connaissez-vous d'autres rondes?

Vocabulaire. — Donnez des noms de danse.

Expliquez les expressions : habiter un pays *perdu* — un homme *perdu* dans la foule — une peine *perdue* — à vos heures *perdues*.

Une phrase. — *De sa main droite, elle tenait la main de Jo et, de sa main gauche, elle soutenait Zine, la poupée de bois.*

Faites une phrase commençant par : « De la main droite... »

Dessinons : une couronne de joncs — un bouquet de marguerites — une ronde.



VIVE LA JOIE !

Oh ! il n'est pas luxueux le traîneau ! Deux planches et une autre clouée par-dessus, une corde pour le guider, et de la place pour un, voilà tout !

Sans compter qu'il faut le traîner derrière soi jusqu'en haut de la montée.

Mais, alors, vive la joie ! On s'assoit, corde en main, jambe de-ci, jambe de-là, et puis en avant ! Vite, vite, plus vite encore ! Tant pis pour la casquette qui s'envole ! Tant pis pour les mains qui s'engourdissent ! Tant pis pour qui se rencontre sur la chaussée ! Gare, gare, laissez passer le train express ! Et ainsi passent, lancés à toute vitesse, grands et petits, garçons et filles...

C'est à qui sera le premier en bas. Il faut d'ordinaire cinq grandes minutes pour y arriver ; il n'en faut pas une aujourd'hui.

Malheur ! En voici deux qui vont se heurter, s'accrocher. Pas du tout. Un coup de talon donné par terre et il n'en faut pas davantage pour dévier ou ralentir.

Hurrah ! Toute la bande a dégringolé, a coulé comme un torrent jusqu'en bas du coteau ! La course est finie : vite,

une nouvelle course! Si quelque maladroit a culbuté, il en est quitte pour se relever tout enfariné et pour recommencer le voyage. Est-ce qu'un accident arrête les braves? Pour lui donner le bon exemple, les habiles se couchent à plat ventre sur le traîneau et ils descendent la tête la première comme des plongeurs...

Et celui-là!... Sur quoi glisse-t-il donc? Hélas! j'ai grand-



peur que sa mère ne le gronde ce soir en voyant ce qui restera de son pantalon, mais il s'amuse de si bon cœur!

Georges RENARD.
(*Croquis champêtres*, Plon.)

Comprenons les mots. — *La chaussée* : c'est la partie bombée de la route où circulent les voitures.

Le train express. Il s'agit du traîneau, qui descend si vite que, pour les enfants, il semble atteindre la vitesse d'un train express.

Il n'en faut pas une aujourd'hui. A pied, il faut cinq minutes aux enfants pour arriver au bas de la côte. Avec leur traîneau, ils ne mettent pas une minute.

Est-ce qu'un accident arrête les braves? Ceux qui sont courageux ne se laissent pas arrêter par un accident : culbute, accrochage, etc.

Comprenons le texte. — Où se passe cette scène, à votre avis?

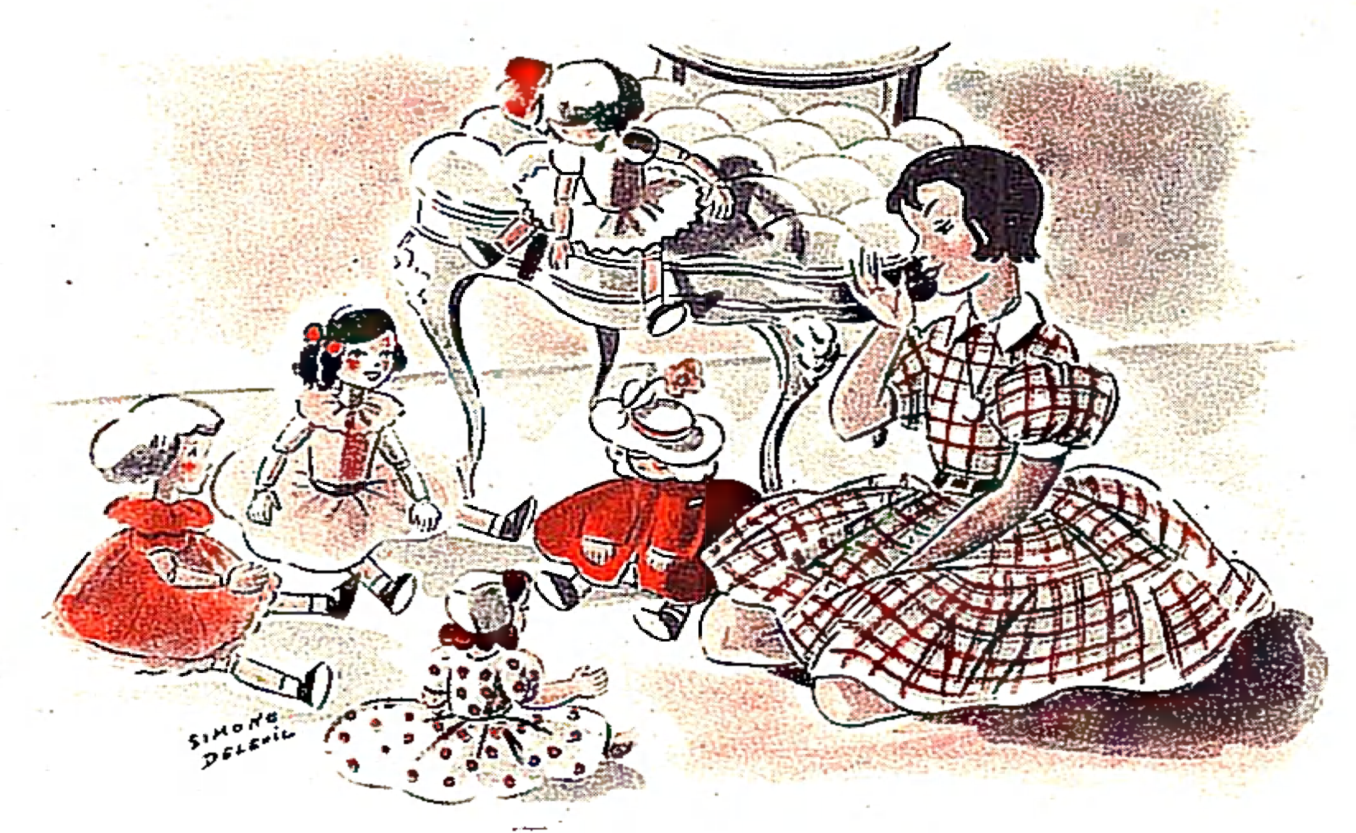
De quoi est composé le traîneau?... Avez-vous déjà, vous-même, fabriqué un traîneau? Ou un autre jouet?

Pourquoi le maladroit est-il *enfariné?*

Comment descendent *les habiles?*

Sur quoi glisse le dernier enfant? Que pensez-vous qu'il lui arrivera lorsqu'il rentrera à la maison?

Vocabulaire. — *Les jeux*. A quels jeux jouez-vous en ce moment, quand vous êtes à l'école? quand vous êtes en dehors de l'école?



LES POUPÉES DE CATHERINE

Il est cinq heures. Mlle Catherine reçoit ses poupées. Les poupées ne parlent pas : si les poupées parlaient, on n'entendrait qu'elles. Mlle Catherine parle pour ses visiteuses et pour elle-même; elle fait les demandes et les réponses.

« Comment allez-vous, Madame ?

— Très bien, Madame. Je me suis cassé le bras hier matin en allant acheter des gâteaux. Mais c'est guéri.

— Ah ! tant mieux !

— Et comment va votre petite ?

— Elle a la coqueluche.

— Ah ! quel malheur. Elle tousse ?

— Non, c'est une coqueluche qui ne tousse pas.

— Vous savez, Madame, j'ai encore eu deux enfants la semaine dernière.

— Vraiment ? cela fait quatre.

— Quatre ou cinq, je ne sais plus. Quand on en a tant, on s'embrouille.

— Vous avez une bien jolie toilette.

— Oh! j'en ai de bien plus belles encore à la maison.

— Allez-vous au théâtre?

— Tous les soirs. J'étais hier à l'Opéra; mais Polichinelle n'a pas joué, parce que le loup l'avait mangé.

— Moi, ma chère, je vais au bal tous les jours.

— C'est amusant.

— Oui, je mets une robe bleue et je danse avec des jeunes gens tout ce qu'il y a de mieux, des généraux, des princes, des confiseurs.

— Vous êtes jolie comme un cœur, aujourd'hui, ma mignonne... »

Catherine sert le thé à ses hôtesses et n'en oublie aucune.

Anatole FRANCE.
(Nos enfants.)
[*Autorisé par Calmann-Lévy, édit.*]

Comprenons les mots. — *Mlle Catherine reçoit ses poupées.* Elle est comme une dame qui reçoit des amies, mais ses visiteuses sont ses poupées.

La coqueluche : maladie contagieuse, qui atteint surtout les enfants et les fait tousser beaucoup, par quintes.

Quand on en a tant, on s'embrouille : on ne sait plus exactement combien on en a. Est-ce qu'une maman se trompe réellement sur le nombre de ses enfants?

L'Opéra : grand théâtre de Paris, où l'on joue des drames mis en musique; on y donne aussi de beaux spectacles de danse.

Comprenons le texte. — Pourquoi dit-on : *Si les poupées parlaient, on n'entendrait qu'elles?*

Cela ne vous semble-t-il pas bizarre que la visiteuse se soit cassé le bras hier, et qu'elle soit guérie aujourd'hui? Que fait-on lorsqu'on a le bras cassé?

Que pensez-vous d'*une coqueluche qui ne tousse pas?* Avez-vous déjà eu la coqueluche? d'autres maladies?

Voit-on Polichinelle à l'Opéra? L'avez-vous déjà vu? Où?

Catherine fait dire à une poupée qu'elle danse avec des jeunes gens, des généraux. Les généraux sont-ils jeunes? Et pourquoi Catherine parle-t-elle des confiseurs?

Vocabulaire. — Catherine parle de Polichinelle. Quels personnages voit-on au guignol? Quel est celui de ces personnages que vous préférez? Racontez une scène de guignol.



PLAISIRS DE VACANCES

Par le plus beau matin d'août, Phil et Vinca décidèrent d'abandonner la table familiale et d'emporter, dans une anse à leur taille, leur déjeuner, leurs maillots de bain et Lisette. Philippe alla devant, portant le filet où tintaient le litre de cidre mousseux et la bouteille d'eau minérale. Lisette balançait le pain tiède noué dans une serviette, et Vinca fermait la marche, chargée de paniers comme un âne d'Afrique.

Aux tournants accidentés, Philippe criait sans se retourner : « Attends, je vais prendre un des paniers !

— Ce n'est pas la peine », répondait Vinca.

Et elle trouvait moyen de diriger Lisette, quand les fougères hautes submergeaient la petite tête et sa calotte de raides cheveux blonds.

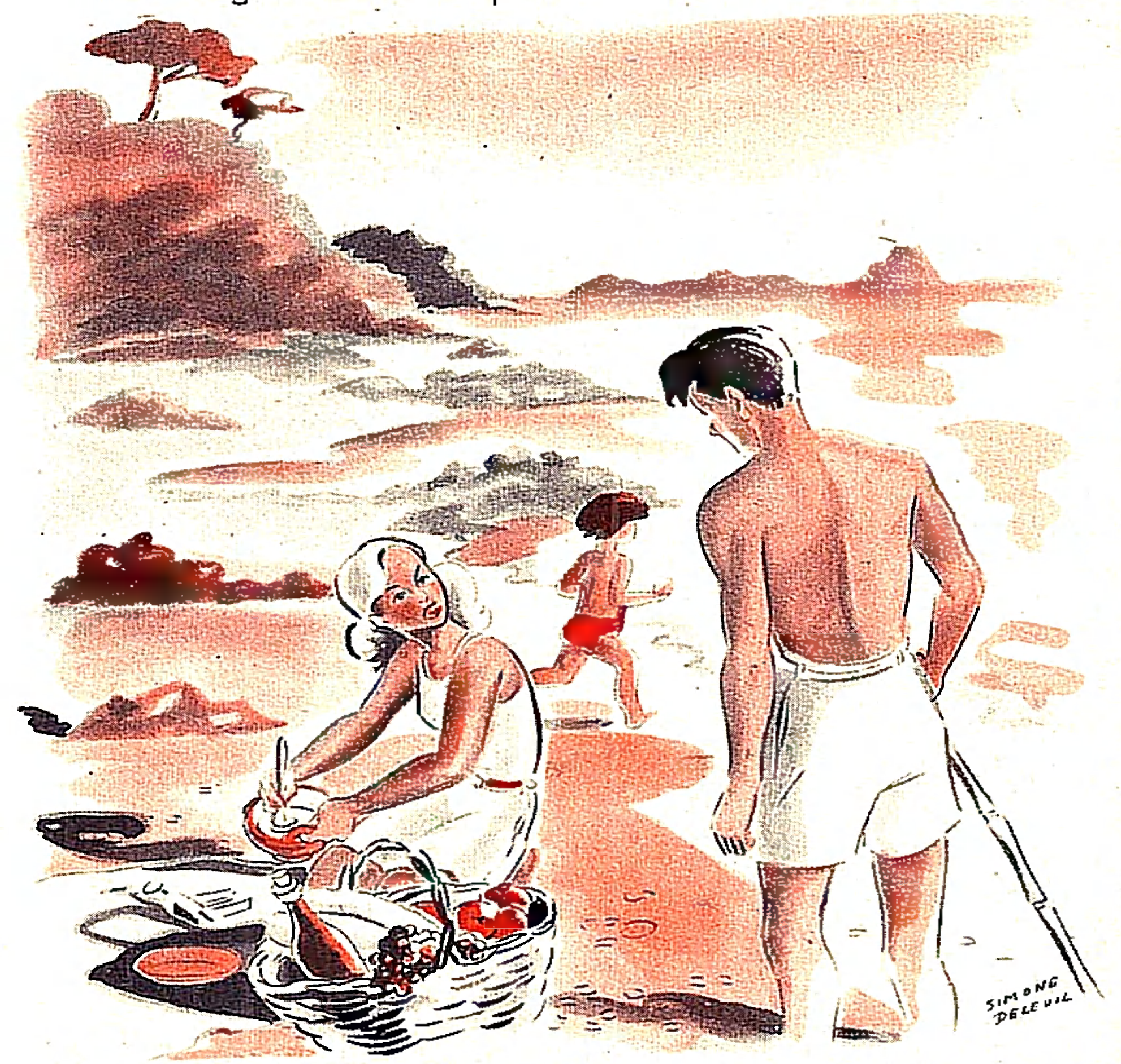
Ils choisirent leur crique. Lisette quitta ses sandales et joua avec des coquilles vides. Vinca creusa le sable humide sous une roche, pour y coucher au frais les bouteilles.

« Tu veux que je t'aide ? » proposa mollement Philippe.

Elle ne daigna pas répondre et le regarda en riant silencieusement.

« On sait, va, que tu n'as apporté que ta bouche pour manger ! cria Vinca. Ah ! ces hommes ! »

L'« homme » appela Lisette quand la table fut mise, mangea les sandwiches que lui beurrait son amie, but le cidre pur, trempa dans le sel la laitue et les dés de gruyère, lécha sur ses doigts l'eau des poires fondantes. Vinca veillait à



tout. Elle détachait pour Lisette l'arête des sardines, pelait les fruits, puis se hâtait de manger à grands coups de ses dents bien plantées.

La mer chuchotait tout bas à quelques mètres.

Philippe s'étendit, un bras replié sous sa tête.

« Il fait beau », murmura-t-il.

COLETTE.
(*Le Blé en herbe*, Flammarion.)

Comprenons les mots. — *Une anse, une crique :* ce sont de très petits golfes.

Eau minérale : eau qui contient des sels minéraux en faible quantité; les trois promeneurs sont des enfants, ils n'emportent que des boissons légères : eau et cidre mousseux.

Citez les eaux minérales que vous connaissez.

Comme un âne d'Afrique. Le petit âne d'Afrique, qu'on appelle encore bourricot, porte souvent des charges énormes.

Les fougères : plantes dentelées, qui poussent sur les terrains sablonneux. Comme elles étaient hautes, elles dépassaient la tête de Lisette, elles la *submergeaient.*

Tu n'as apporté que ta bouche pour manger. Vinca se moque gentiment de son ami Philippe qui n'a presque rien porté et ne s'occupe pas des préparatifs : il n'est venu que pour manger.

L'« homme ». Philippe, évidemment, n'est pas un homme... Vinca a dit : « Ah! ces hommes! » comme le dit sa maman.

Les dés de gruyère. Le fromage de Gruyère est découpé en petits cubes, semblables à des dés à jouer.

La mer chuchotait : elle faisait un bruit léger, pareil au chuchotement de personnes qui se parlent tout bas.

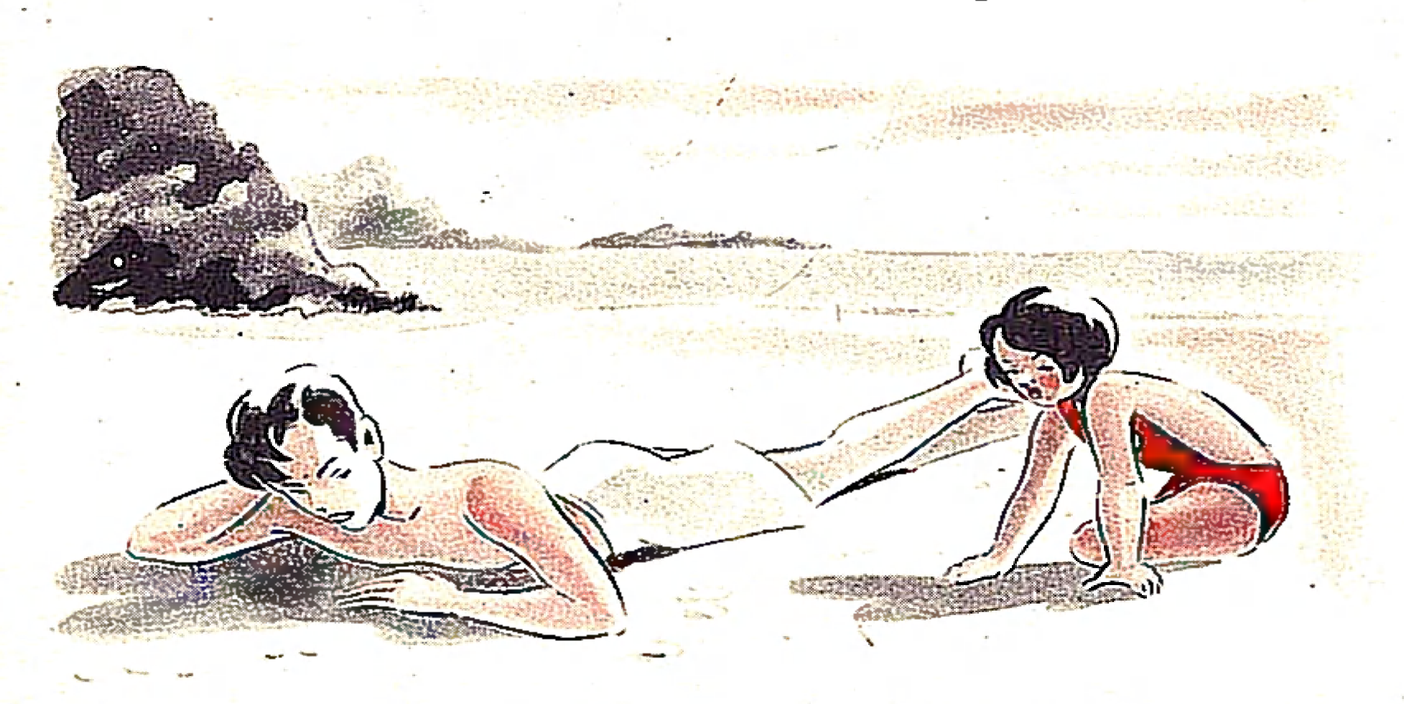
Comprenons le texte. — Qu'ont décidé de faire les enfants?

Chacun a sa charge... Ces charges sont-elles égales? Qui est le plus chargé?

Que fait Vinca pendant le repas? Que fait votre maman quand elle sert à table?

Avez-vous de beaux souvenirs de vacances? Racontez-les.

Dessinons : des paniers — un âne chargé.



L'ATTAQUE DE LA DILIGENCE

Ce jour-là, dès que sur le signal accoutumé nous nous répandîmes dans la cour, notre camarade Hangard, qui nous dominait tous de sa haute taille, de sa voix forte et de son caractère impétueux, monta sur un banc de pierre et nous harangua.

Hangard était bègue mais éloquent ; c'était un orateur...

« Moucherons, nous dit-il, est-ce que vous n'en avez pas assez de jouer au chat perché ou au cheval fondu ? Changeons de jeu. Jouons à l'attaque de la diligence. Je vais vous montrer comment on s'y prend. Ce sera très amusant, vous verrez. »

Il dit. Nous lui répondons par des cris de joie et des acclamations.

Aussitôt, faisant succéder l'action à la parole, Hangard organise le jeu. Son génie pourvoit à tout. En un instant les chevaux sont attelés, les postillons font claquer leur fouet, les brigands s'arment de couteaux et de tromblons, les voyageurs bouclent leurs bagages et remplissent d'or leurs sacs et leurs poches. Les cailloux de la cour et les lilas qui bordaient le jardin de M. le directeur nous avaient fourni le nécessaire.

On partit. J'étais un voyageur et l'un des plus humbles ; mais mon âme s'exaltait à la beauté du paysage et aux dangers de la route. Les brigands nous attendaient dans les gorges d'une montagne affreuse, formée par le perron vitré qui conduisait au parloir. L'attaque fut surprenante et terrible. Les postillons tombèrent. Je fus renversé, foulé aux pieds des chevaux, criblé de coups, enseveli sous une foule de morts. Se dressant sur cette montagne humaine, Hangard en faisait une forteresse redoutable, que les brigands escaladèrent vingt fois et dont ils furent vingt fois rejetés.

J'étais moulu, j'avais les coudes et les genoux écorchés,



le bout du nez incrusté d'une multitude de petites pierres aiguës, les lèvres fendues, les oreilles en feu; jamais je n'avais senti tant de plaisir. La cloche qui sonna me déchira l'âme en m'arrachant à mon rêve.

Pendant la classe de M. Grépinet, je demeurai stupide et privé de sentiment. La cuisson de mon nez et la brûlure de mes genoux m'étaient agréables en me rappelant cette heure où j'avais si ardemment vécu.

Anatole FRANCE.
(Le Petit Pierre.)

Comprenons les mots. — *Le signal accoutumé :* le signal habituel. Quel est, pour vous, le signal accoutumé de la sortie en récréation ou de la rentrée en classe?

Caractère impétueux : caractère vif, emporté. Hangard prend des décisions rapides.

Bègue mais éloquent : Hangard prononçait difficilement certaines syllabes, ou les répétait plusieurs fois. Mais, cependant, il savait toucher ses camarades, les entraîner.

Moucherons. Hangard était plus fort que les autres : c'est pourquoi il les appelait « moucherons ».

Les postillons : les conducteurs de la diligence.

Tromblon : fusil très court, dont le canon était évasé en forme de trompette.

J'étais moulu. L'enfant avait mal parce qu'il avait reçu des coups et avait été piétiné, mais il était quand même très content.

Comprenons le texte. — Où se passe la scène?

Hangard est le meneur de jeu. Comment s'est-il imposé à ses camarades?

Pourquoi ce jeu : l'attaque de la diligence? Connaissez-vous des jeux semblables?

Indiquez tous les préparatifs de la partie.

Quel rôle joue le Petit Pierre?

L'attaque fut surprenante et terrible. A-t-elle été véritablement surprenante?

Montrez que le Petit Pierre transforme tout par son imagination.

Pourquoi la cloche déchire-t-elle l'âme du Petit Pierre?

Vocabulaire. — Indiquez le contraire des adjectifs employés dans les expressions : sa voix *forte* — son caractère *impétueux* — un *humble* voyageur — une montagne *affreuse* — une pierre *aiguë*.

Dessinons : un tromblon — un fouet — la diligence.





LA VIEILLE ÉCOLE

Au cœur de mon vieux village,
Il est un grand toit bleu et gris
Où s'en vont les tout-petits
Apprendre à déchiffrer l'univers page à page.

Ô vieille école solitaire,
Il me semble qu'un grand mystère
Habite en toi, dont chaque vitre au jour sourit,
Et que de clairs oiseaux font palpiter leurs ailes
Entre tes murs, ainsi que dans un nid
D'où jailliraient des étincelles
Vers l'infini.

Philéas LEBESGUE.
(*Florilège poétique*, L'Amitié par le livre.)



OFFRANDE

Ma corbeille est pleine. Prenez
La grappe lourde qui déborde et saigne,
Prenez la poire molle ou la châtaigne
Épineuse que cuira la cendre tiède.
Prenez les fruits du verger clair
Et les fruits âpres de la haie,
Goûtez-en l'écorce et la chair,
Blessure ou plaie,
Saveur sucrée, arôme amer,
Délice ou peine...
Puis, allez boire à la fontaine.

Henri de RÉGNIER.
(*Les Médailles d'argile,* Mercure de France.)

GLISSADES

La neige était là. Silencieusement, elle avait posé sur le pauvre village gris, sur ses toits noirs, ses rues boueuses et ses fumiers, sa blancheur immaculée.

Quel plaisir d'en recevoir le premier éblouissement, de la toucher,



de la goûter, d'y imprimer son sabot, de s'y laisser tout d'une pièce tomber en belle place, pour y faire son portrait!

Devant chaque maison, grand remuement de pelles et de balais. Il faut frayer les chemins qui vont aux étables, aux jardins, à la rue. Quatre chevaux poilus et fumants s'ébrouent à tirer en zigzag le traîneau communal.

A nous les pelles et les bêches, car si, chez nous, le bonhomme de neige n'est qu'une histoire de livres, de toute antiquité on a entassé la neige en forme de cabanes, on y a creusé des fours, des galeries. Les mamans peuvent appeler, crier, gémir, menacer... rien n'y fait. Si elles ne vont pas jusqu'aux taloches, c'est — comme on dit — qu'il faut ce qu'il faut.

Glissades... On ne va pas à la rivière qui est trop loin et qui, nourrie de sources tièdes, gèle rarement. On a peur de la glace et du trou noir qui est dessous. Mais les ruelles sont à nous...

Faire une glissoire est une œuvre longue et délicate. Il faut en choisir l'assiette, le départ, l'arrivée contre un mur, un tas de fagots,

frayer dans la neige molle la première piste. Des attelages de marmousets traînent les grands aux larges sabots plats. On court, on sue, on crie, on discute, on expulse les sabots ferrés, on s'essuie le nez du revers de la manche. Peu à peu, la neige se tasse, durcit, brille; quelques seaux d'eau à la nuit, le gel et le clair de lune achèveront le miroir.

Chacun glisse suivant son style et son courage. Les intrépides se lancent, filent tout debout, les mains aux poches, sur un pied. Les peureux vacillent, bras et jambes écartés, penchés en avant, accroupis, des béquilles aux poings. Les apprentis font la piste sur le ventre ou sur le dos; on s'élance à la file, on se rejoint, tout culbute et dévale et s'entasse avec des hurlements de joie. Bras et jambes se dénouent par miracle et cela recommence.

Nos glissoires étaient la terreur des vieux à bâton, des femmes qui vont à la prière et des vaches qu'on mène à la fontaine. Que de grommellements! de « brigands » et « d'arsouilles »! On se souciait peu des injures, mais quelle rage quand, au matin, on trouvait la glissoire saupoudrée de cendre ou de balle d'avoine! Rien à faire que de recommencer ailleurs.

Certains jours de glissade m'ont valu la correction complète :



les mots, les gestes, le pain sec et le lit. Mais quelle soirée sur cette rigole glacée, miroitante et qui donnait des émotions de montagne russe! J'avais le nez pourpre, les mains gonflées, les cuisses et les mollets brûlés par la laine humide... Tout cela n'était rien. L'irréparable, c'est que — bridés tout neufs le matin — les sabots étaient percés.

Joseph CRESSOT.
(*Le Pain au lièvre*, Stock.)

Comprenons les mots. — *Blancheur immaculée* : blancheur sans tache. La neige paraît d'autant plus blanche que le village est gris, que les toits sont noirs, les fumées sales.

Le bonhomme de neige n'est qu'une histoire de livres. Dans ce village, les enfants ne font pas de bonhomme de neige. Ils ne connaissent ce jeu que par ce qu'ils en ont lu dans leurs livres. Que fabriquent-ils au lieu de bonhomme?

Il faut ce qu'il faut. Les mamans crient, mais ne donnent pas de taloches. Elles comprennent bien que les enfants sont trop passionnés par leurs jeux dans la neige pour venir quand on les appelle.

Marmousets : les tout-petits, les marmots. Ils se mettent à plusieurs, ce qui forme un *attelage*, pour tirer *un grand*.

Les gestes. Les parents donnent *la correction complète* : les gestes, ce sont les gifles ou les fessées.

Comprenons le texte. — Comment la neige est-elle tombée?

Comment les enfants font-ils leurs glissoires?

Pourquoi expulsent-ils *les sabots ferrés?*

Pourquoi les glissoires sont-elles *la terreur des vieux à bâton, des femmes qui vont à la prière et des vaches que l'on conduit à la fontaine?*

Comprenez-vous la dernière phrase?

Vocabulaire. — Précisez la différence entre : *appeler, crier, gémir, menacer.*

Dessinons : un enfant qui glisse.



Une phrase. — *Les intrépides se lancent, filent tout debout, les mains aux poches, sur un pied.*

Sur ce modèle, présentez un enfant qui est interrogé et ne sait pas sa leçon : « Jean se lève... »

LE POUPARD

« Quel cadeau veux-tu pour tes douze ans? Je te préviens que ton père et moi avons fixé la somme et vu les catalogues. Veux-tu une petite machine à coudre? un coffret de mercerie? A ta place, je choisirais une table à thé, pour offrir à goûter à tes camarades. »

Thérèse tira gauchement sur ses nattes.

« Maman, je voudrais bien autre chose. Mais je n'ose pas dire.

— Alors ça doit être une bêtise.

— Bon, je ne dirai rien.

— Dis tout de même.

— Je voudrais un gros poupard rose... Je le voudrais d'abord grandeur nature, un vrai bébé. Il s'appellerait Paul. Il n'aurait presque pas de cheveux encore, une grosse tête, tu sais, et puis...

— C'est bon! Ça dépendra du prix... »

Le lendemain, Thérèse courut les magasins avec sa mère et sa tante. Elle conduisit ses guides tout droit au rayon convenable et désigna un énorme poupon rose, translucide.

Il était assis parmi quelques autres aussi nus et potelés, les mains en l'air, un sourire fixe et les yeux vagues, des yeux superbes et bovins. Il était très léger, fait d'une matière à qui le vendeur prêta toutes les qualités : incassable, ininflammable et d'une consistance toute pareille à la chair. De fait, il était doux au toucher, velouté au regard. Ses rougeurs, au coude, au genou, semblaient celles de la vie même, le sang tout frais sous une peau toute neuve, ses mains et ses pieds modelés à ravir, un peu crispés comme chez un nourrisson de six mois, dont il avait la taille...

L'on courut aussitôt les comptoirs pour le vêtir. On lui acheta une barboteuse en tricot, un béguin rose en zénana bordé de cygne, des chaussons, des moufles. Il fallut ensuite assortir avec un petit manteau en crêpe de Chine piqué. Pour sa taille, il exigeait des habits de bébé véritables.

A mesure que Paul était vêtu, il prenait davantage figure humaine. C'est Mme Rochesson qui le portait sur un bras, la tête appuyée à sa propre épaule. De dos, on le voyait blond et replet, ses belles jambes grasses gentiment recroquevillées, ses bras prêts à caresser.

Thérèse, au comble de la joie, remporta son Paul paré, emmitouflé. Elle avait hâte qu'on fût à la maison, pour lui mettre un petit

collier d'or à médaille qu'elle-même portait jadis. Elle joua avec lui le soir même et le lendemain matin, un jeudi justement. Elle ne croyait pas, bien sûr, que ce fût un être vivant, mais, dès qu'elle causait avec lui, elle entrait dans le jeu comme dans un rêve. Elle l'embrassait et sentait réellement ses baisers à lui, une moue un peu humide, la chaleur moite de ses mains lorsqu'elle lui ôtait ses moufles. Elle le fit dîner. Il présida un conseil de



toutes les vieilles poupées invalides ou flétries, qui furent assises sur le divan par rang d'âge... Paul, dernier venu, superbe par la taille et par la beauté, régnait sur toutes les autres avec son sourire impassible...

Elle le promena l'après-midi et, dans un jardin, elle entendit les exclamations des passants, des rivaux. Elle était fière d'exciter l'envie : elle était une mère dont le fils jouit d'une beauté et d'une force incomparables. Elle pensait : « Me fait-il assez honneur? L'ai-je assez bien nourri, assez bien élevé? »

André THÉRIVE.
(*Cœurs d'occasion,* Gallimard.)

Comprenons les mots. — *Un poupon translucide :* fait d'une matière qui laisse passer la lumière, mais au travers de laquelle on ne peut distinguer les objets. Citez des objets transparents, des objets translucides, des objets opaques.

Des yeux bovins : des yeux sans expression, comme sont ceux des bœufs.

Ininflammable. Le papier brûle facilement : on dit qu'il est *inflammable;* ce qui, au contraire, ne peut pas prendre feu est *in-inflammable.*

Pourquoi le poupard est-il fait de matière ininflammable? Citez des matières inflammables, des matières ininflammables.

Doux au toucher, velouté au regard : le poupard est aussi agréable à regarder qu'il l'est à toucher; il a la douceur du velours.

Une barboteuse : un vêtement d'enfant qui permet de jouer dans l'eau parce qu'il découvre les bras et les jambes.

Un béguin : un bonnet de petit enfant.

Au comble de la joie : Thérèse n'aurait pu être plus joyeuse.

Comprenons le texte. — Thérèse a douze ans... Vous expliquez-vous son choix?

L'enfant savait déjà quelle poupée elle choisirait. A quoi le voyez-vous?

Quels étaient les sentiments de Thérèse lorsqu'elle promenait Paul?



Vocabulaire. — Les jouets d'une petite fille. Nommez-en cinq.

Vous habillez votre poupée. Quels vêtements lui passez-vous? Porte-t-elle toujours les mêmes? Que lui mettez-vous aux pieds? Et sur la tête?

Dessinons : le poupard.

JEUX DE GARÇONS

Au printemps et à l'automne, quand les jeunes garçons n'étaient pas à la montagne avec le bétail, il leur arrivait de passer toute la journée au bord du ruisseau.

Dans le fond plat de la vallée, Steinar s'était amusé à construire une grange et une étable en petites pierres et en tourbe, et à enclore d'une barrière de brindilles de petits bouts de champs et de prairies. Des pommes de pin et de sapin représentaient son bétail. Plus tard, il démolit tout cela dédaigneusement. Un hiver, il abattit de jeunes arbres et construisit, le printemps suivant, sa première grange véritable. Pendant ce temps, Orm sculptait le bois au moyen d'un couteau ou d'une hachette : quand la grange fut terminée, une tête d'animal grimaçait au droit de chaque rondin.

Steinar avait parfois du mal à deviner ce que représentaient ces bouts de bois taillé. Mais Brynjulv pouvait le renseigner. C'était lui qui, installé près d'Orm, dessinait les animaux sur les rondins avec un morceau de charbon et, si son petit frère suivait bien ses indications, on obtenait des résultats magnifiques. Brynjulv apprenait à ses frères de quelles bêtes il s'agissait, d'où elles sortaient, ce qu'elles venaient faire au fond de la vallée.

Cette grange fut pour lui la maison la plus merveilleuse du monde, une demeure où tous les animaux de la forêt couraient les uns après les autres le long des murs.

Ou encore Brynjulv se fabriquait une flûte de saule dont il jouait pendant que les autres travaillaient. Il en jouait d'une façon si remarquable que ses frères lâchaient leurs outils pour l'écouter. Mais c'était en vain qu'ils essayaient de souffler eux-mêmes. Ils n'obtenaient pas de vrais sons. D'ailleurs, Steinar dédaignait la musique. Jouer d'un instrument lui paraissait une peine inutile, bien qu'il fût un auditeur attentif.

Lorsque Steinar revint du chalet de la montagne, vers la fin de l'été, il faucha une quantité d'herbe suffisante pour remplir sa grange. Son père l'aida ensuite à bâtir une petite étable et lui fit présent de deux agneaux.

La dignité de Steinar s'en accrut énormément... : cela donnait un certain prestige d'avoir un petit domaine à soi.



Orm se construisit un moulin au bord du ruisseau, mais il s'en fatigua vite. Le rendement était trop faible. De plus, Steinar prenait d'un air moqueur la poignée de farine qui avait été moulue en un jour et il soufflait dessus pour l'éparpiller. Orm, furieux, lança d'un coup de pied tout le moulin dans le ruisseau.

Mais, une autre fois, il se construisit une petite forge, d'où personne ne serait arrivé à le chasser. Il y apportait tous les bouts de métal qu'il trouvait par hasard ou dont il pouvait s'emparer. On vit ainsi apparaître les boutons, boucles et vieux fragments de couteau qu'il avait peu à peu amassés, avec un instinct remarquable, dans toutes les cachettes possibles : entre des pierres, sous des racines d'arbre et à l'intérieur des murs.

Noir et sale, Orm frappait toute la journée sur son fer, en employant comme enclume une vieille hache hors d'usage.

On le laissait tranquille.

Andréas HAUKLAND.
(*Une famille de pionniers*, Sorlot. Nouvelles éditions latines.)

Comprenons les mots. — *Chalet :* petite maison de bois dans la montagne, où le berger vit pendant l'été.

La dignité de Steinar s'en accrut énormément. Steinar est très fier : il a deux vrais agneaux; sa grange devient une véritable propriété. Il gagne en importance sur ses frères; il a plus d'autorité, plus de prestige qu'eux : c'est un « grand garçon ».

Comprenons le texte. — Quel est le jeu préféré de chacun des garçons?

Pourquoi les animaux de la forêt courent-ils les uns après les autres le long des murs de la grange?

Ces animaux sont-ils toujours très ressemblants?

Orm ne trouve pas tout de suite ce qu'il fera. Montrez ses hésitations.

Quelle sorte de moulin s'est-il construit?

Qu'est-ce que Brynjulv aime surtout?

Orm a-t-il bon caractère? Quelle phrase vous l'indique?

Quel est celui des garçons que vous préférez? Pourquoi?

Ces jeux révèlent les goûts de chaque garçon... Et vous, qu'auriez-vous choisi?

Vocabulaire. — Brynjulv joue de la flûte... Connaissez-vous d'autres instruments de musique à vent? des instruments à cordes? d'autres encore?

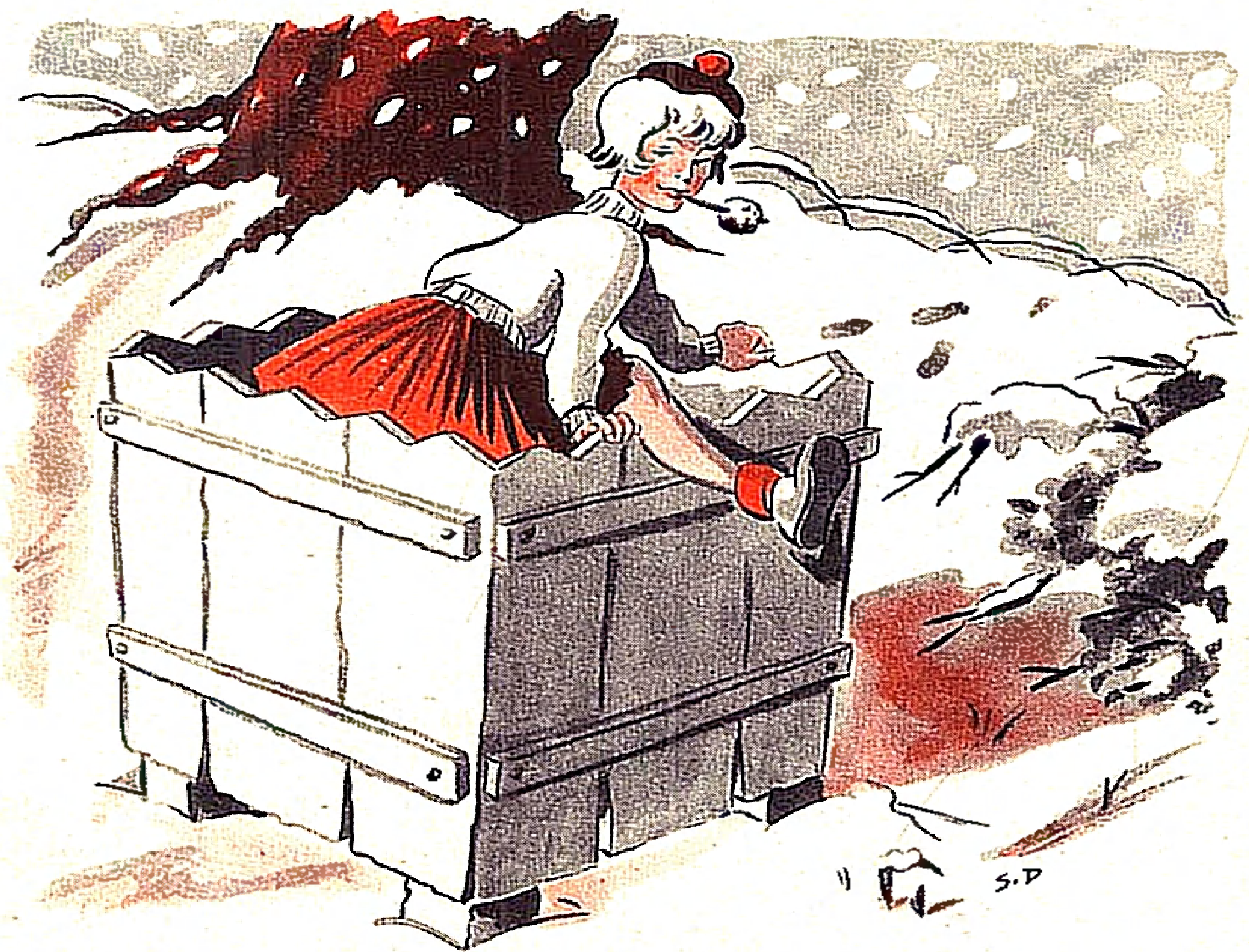
Dessinons : les animaux qui courent les uns après les autres, le long des murs.

LE BATEAU DE MYRIAM

Myriam va se reposer dans son « bateau », qui est la caisse d'oranger posée sur cette pelouse cachée par les buissons de lauriers en face des remises et du hangar.

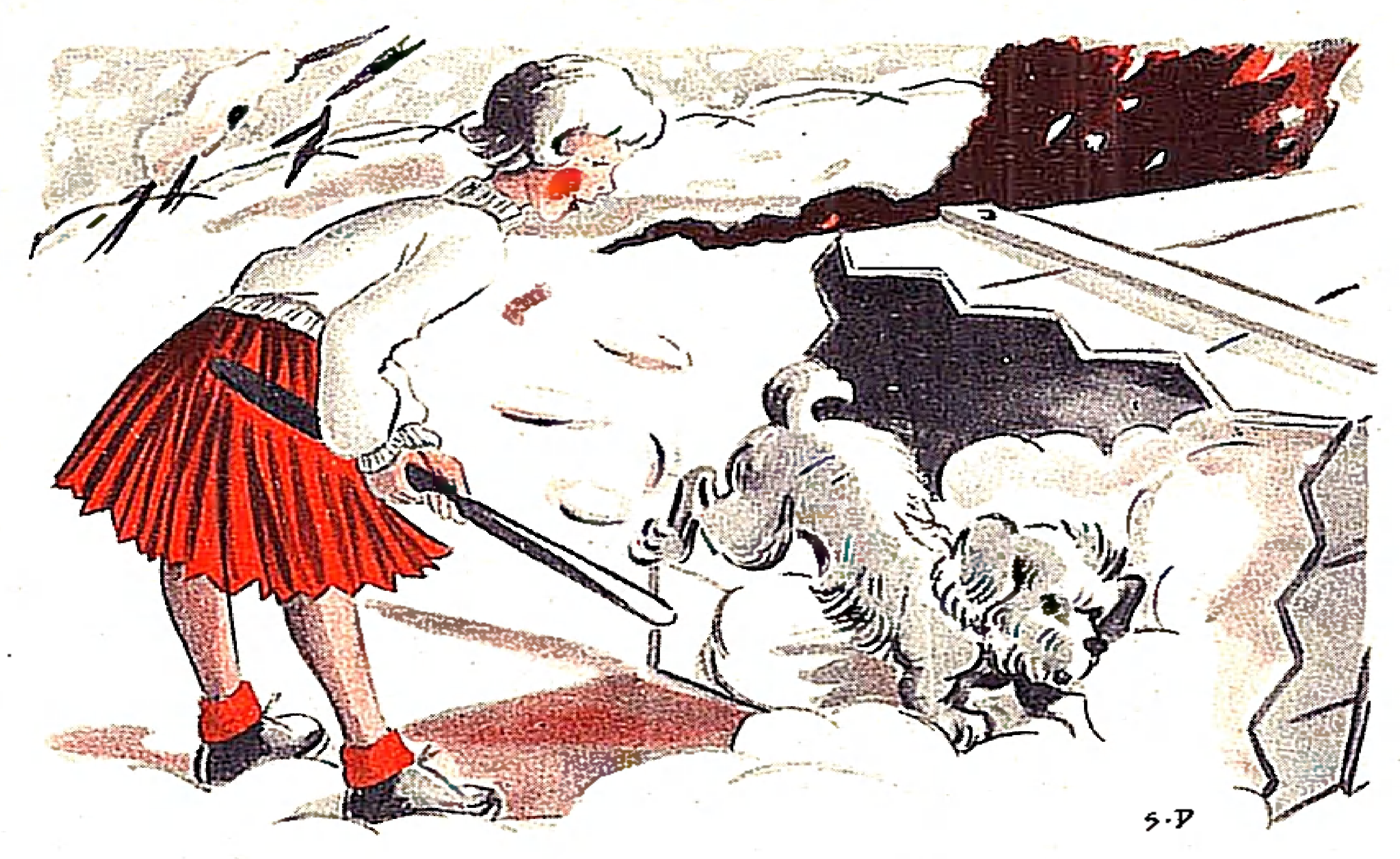
Mais non, ce bateau n'est pas une caisse d'oranger..., cette mer n'est pas une pelouse fanée.

Vous voyez bien qu'il tangue, ce bateau..., qu'il est secoué, éclaboussé par les vagues; l'écume blanche bondit de tous côtés. Cela



sent le varech comme au Croisic et les lèvres sont salées. On n'est pas seul dans ce bateau, il y a d'autres marins qui manœuvrent... On leur parle... On les écoute... Ils ont le teint rouge et des bérets bleus.

Cette « chènevotte » plantée dans une pomme de terre? Vous dites que « ça ressemble à rien »? A rien! C'est vous qui voyez mal. C'est une pipe qui a un goût âcre de tabac, et il en sort une fumée bleue qui monte, qui monte.



Féerie : la neige tombe...

« Mon bateau est pris dans les glaces du Pôle !... Quelle aventure !... Il faut le débloquer. Si j'allais chercher Tambour ? »

Myriam court vers le chenil.

Tambour, mélancoliquement blotti dans la paille, regarde sa cour blanche.

« Tambour ! » crie la voix joyeuse.

Le basset se dresse, jappe, se précipite par la porte ouverte, gambade, salit la belle image de ses grosses pattes maladroites.

Tant pis ! Il faut bien débloquer ce bateau.

« Tambour ! un rat !... un rat !... là ! » indique Myriam, autour de la caisse d'oranger. Et Tambour affairé, haletant, le museau en avant, les pattes actives, cherche, gratte tout autour.

La petite fille bat des mains, excite le travailleur, l'aide de sa pelle et de son balai, vide l'intérieur de la caisse et, bientôt, le bateau est débloqué !

Avec toute cette neige, Myriam fait un grand tas : c'est le mont Blanc... à côté de la mer Polaire !

« Tambour ! à présent, on s'embarque ! »

Et les voilà tous deux dans la caisse.

Germaine ÉTIENNE.
(*L'Empreinte du matin*, Édit. de la Tour du Guet.)

Comprenons les mots. — *Il tangue.* Le navire en marche, tantôt pique du nez dans la mer, tantôt se redresse : c'est le *tangage*. Il s'incline aussi à droite et à gauche : c'est le *roulis*. Ces mouvements provoquent le mal de mer.

Varech : nom par lequel on désigne toutes les plantes marines de la famille des algues. Est-il vrai que *cela sent le varech?*

Le Croisic : plage et petit port sur l'océan Atlantique, près de Saint-Nazaire : Myriam y a passé ses vacances.

La chènevotte : c'est la tige du chanvre. La fillette en a pris un brin pour former le tuyau de la pipe dont le fourneau est figuré par une pomme de terre.

Le basset : chien à jambes courtes. Connaissez-vous d'autres races de chiens?

Comprenons le texte. — A quoi la petite fille joue-t-elle?

Qu'est réellement le « bateau » de Myriam?

Pourquoi, à votre avis, la fillette fait-elle semblant de fumer la pipe?

Pourquoi Myriam dit-elle : « Tambour! un rat!... un rat!... là. » Le chien est-il content de participer au jeu? Pourquoi?

Vous est-il arrivé, à vous aussi, de transformer des objets en imagination?

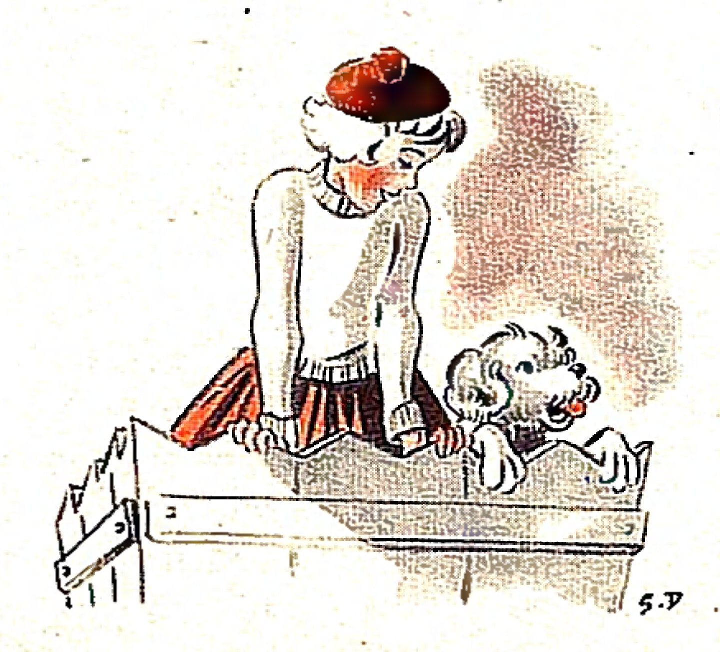
Vocabulaire. — Nommez les différentes parties d'un bateau.

Une phrase. — *La petite fille bat des mains, excite le travailleur, l'aide de sa pelle et de son balai, vide l'intérieur de la caisse et, bientôt, le bateau est débloqué!*

Remarquez comme les actions s'enchaînent jusqu'au résultat désiré par la petite fille.

Sur ce modèle, racontez le bain de bébé : « Bébé saisit son petit canard... »

Dessinons : un bateau — une pipe... Et si nous pouvons, Tambour à l'ouvrage.



LE CERCEAU

Louis Bastide, en sortant de l'école, s'était rendu aussitôt chez ses parents qui habitaient rue Duhesme, au troisième étage, tout près du boulevard Ornano. Après avoir embrassé sa mère, il lui avait montré ses cahiers, ses notes de travail et de conduite. Il n'avait rien demandé, mais ses yeux brillaient. La mère avait regardé les petites joues pâles, le beau soleil qu'il faisait dehors et elle avait dit, en tâchant de ne pas lui laisser voir combien elle était contente qu'il eût envie de jouer :



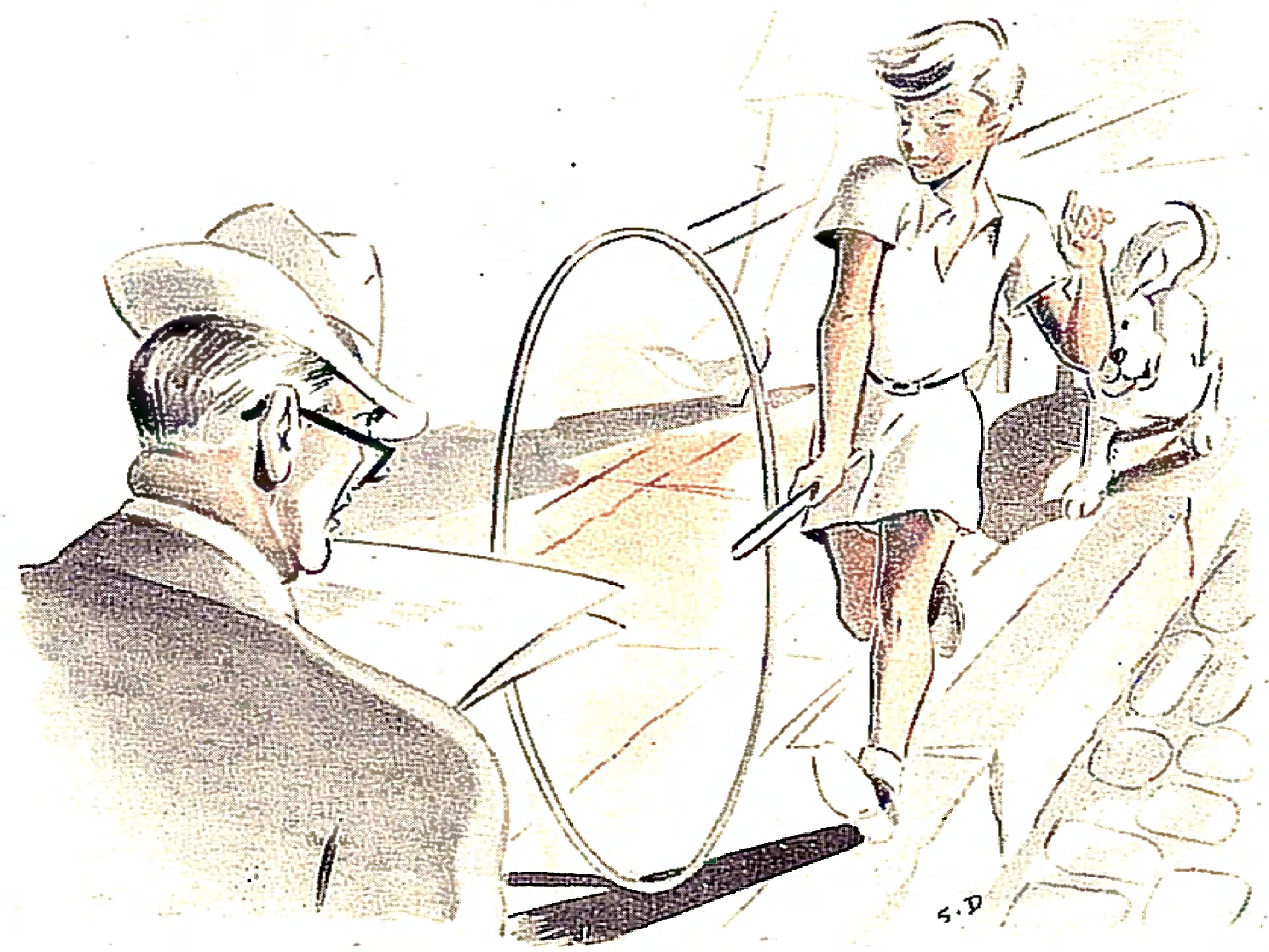
« Eh bien ! prends ton cerceau. Attention aux voitures. Rentre à cinq heures. »

Le cerceau était grand et solide; trop grand pour la taille de Louis. Mais c'est lui-même qui l'avait choisi après de longues réflexions. Bien des jours avant de l'acheter, il l'avait remarqué à l'étalage d'un bazar, et s'était dit qu'on ne pouvait pas souhaiter un cerceau plus beau, peut-être à cause de l'aspect robuste et sain du bois, dont la couleur était franche, dont les lames s'ajustaient bien.

Donc, il avait descendu l'escalier de la maison, le cerceau accroché à son épaule. Une fois dans la rue, il s'était placé au milieu du trottoir, avait posé le cerceau bien droit en le retenant légèrement avec les doigts de la main gauche. Puis il avait donné un coup sec. Le cerceau s'était échappé. La pointe du bâton l'avait rattrapé aussitôt pour le maintenir dans la bonne route; et depuis, Bastide et le cerceau avaient couru l'un derrière l'autre : un peu comme un enfant courrait derrière un chien qu'il tiendrait en laisse... Essayez de trotter seul, vous serez fatigué au bout de quelques minutes. Avec un cerceau, la fatigue se

fait attendre indéfiniment. Vous avez l'impression de vous appuyer, presque d'être porté...

D'ailleurs, on n'a pas toujours besoin de courir à grande allure. Avec du savoir-faire, on arrive à marcher presque au pas. La difficulté est que le cerceau n'aille pas se jeter à droite ou à gauche, ou s'accrocher aux jambes d'un passant, qui se débat comme un rat pris au piège; ou s'aplatir sur le sol... Il faut savoir se servir du bâton,



donner des coups très légers, qui sont presque des frôlements, et qui accompagnent le cerceau.

Louis Bastide jouait au cerceau depuis longtemps, et il était devenu assez habile pour n'avoir plus besoin de calculer tous ses gestes.

Parfois le cerceau prend un élan, se sauve. La pointe du bâton le poursuit sans parvenir à le toucher. Et il s'incline légèrement, il vire... Il faut savoir le rattraper sans trop d'impatience. Sinon, on risque de l'envoyer contre un mur, ou de le coucher à terre.

Voici l'immense mur de la gare des marchandises, et la rue des Poissonniers dont les becs de gaz sont si étranges... Le jour baisse un peu. La rue commence à se remplir d'une pénombre bleuâtre,

et d'un air presque froid... Louis s'oblige à garder un petit pas de course très égal, à peine plus rapide que la marche d'une grande personne. Le cerceau l'aide visiblement. Cette espèce de roue frêle, qui pourrait rouler si vite, ralentit pour ne pas fatiguer Bastide. De ce train-là, on irait jusqu'au bout de Paris.

Jules ROMAINS.
(*Les Hommes de bonne volonté*, Flammarion.)

Comprenons les mots. — *Tenir un chien en laisse* : le tenir à l'aide d'une lanière de cuir — la laisse — attachée à son collier.

Essayez de trotter seul... Vous avez l'impression : ce sont des réflexions que fait le petit Louis Bastide; il se dit cela à lui-même.

Avec du savoir-faire : avec de l'habileté; l'enfant, qui joue souvent avec son cerceau, sait très bien le manœuvrer : il a du savoir-faire.

Comprenons le texte. — Louis Bastide est un bon petit écolier. Montrez-le.

Pourquoi les yeux de Louis brillaient-ils? La maman a compris son désir. Que lui dit-elle?

L'enfant aime son cerceau. Qu'est-ce qui le prouve?

Le jeu de cerceau semble difficile à qui n'a pas l'habitude de le pratiquer. Quelles difficultés présente-t-il?

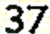
Croyez-vous qu'une grande personne trouverait que le cerceau aide à marcher ou à courir?

Vocabulaire. — Quels sont les jouets d'un bébé?
Quels sont ceux d'une fillette?
Quels sont ceux d'un garçon?
A quoi joue-t-on à votre âge, dans la cour de l'école? à la maison?

Une phrase. — *Une fois dans la rue, il s'était placé au milieu du trottoir, avait posé le cerceau bien droit...*

Indiquez de même deux gestes accomplis par une fillette qui joue à la balle contre un mur.

Dessinons : un cerceau — une toupie — un jeu de quilles...



MA PREMIÈRE TRUITE

Arrivé à six pieds de la rive, la tête dans les herbes, sans même voir l'eau, Alexis prit sa ligne. Une sauterelle, légèrement piquée, sautillait au bout. Il lança le fil ; j'en fis autant.

Mon amorce n'était pas dans l'eau que : vlouff! j'entends un formidable saut, et ma gaule, tirée violemment, s'abat dans les herbes.

« Raté! dit une voix moqueuse.

— Qu'est-ce que c'est?

— Une truite, pardi! Il ne faut pas lui laisser le temps de souffler l'amorce; on ferre tout de suite... Oh! inutile de recommencer; elle ne reviendra pas. »

J'étais honteux de ma maladresse, et je craignais qu'Alexis fût fâché.

« Allons plus loin », dit-il en jetant un coup d'œil circulaire.

Nous recommençons, dans un tournant, tapis derrière des roseaux.

« Ça mord », dis-je à voix étouffée, le cœur battant.

Mon fil se promenait à droite et à gauche, courbant le scion.

« Tire, tire!... Ne lui laisse pas faire ce qu'elle veut! »

Je tirai. Un clapotis violent, un éclair de lumière, et, au bout de mon fil, se tordait un poisson étincelant. Mais j'avais ferré si fort que ma ligne avait sauté dans les branches. La truite restait pendue à un arbre et gigotait. J'allais grimper pour l'atteindre, quand elle se décrocha et tomba dans l'herbe.

« Ah! elle est partie, m'écriai-je d'un air navré.

— Pas de danger... »

J'écartais les herbes. Une magnifique truite était là, luisante, non point couchée sur le côté, mais sur le ventre, comme si elle allait nager dans les herbes humides... Je la saisis : elle me glissa des doigts et fit un énorme bond.

Je poussai un « Oh! » de surprise.

« Nigaud! Prends-la ici. »

Il mit ses doigts dans les ouïes sanglantes et retira l'hameçon qu'elle avait avalé.

« Elle a mal, dis? »

Je ressentais comme un vague malaise de voir cette bête se débattre avec des espèces de petits râles quand il retira l'esche.

Je mis le nez dessus pour l'examiner, n'osant plus y toucher. Tout à coup, d'un coup de queue, elle me sauta au visage...

« Attention! elle sent l'eau! Elle y retournerait bien. »

Et, de fait, elle se dirigeait vers la rivière, un peu plus près à chaque saut.

Cette fois, de peur de la perdre, je la saisis aux ouïes et lui laissai faire le battant de cloche. C'était d'ailleurs son dernier effort : elle se courbait maintenant sur ma main, flasque et fraîche, et j'admirai sa merveilleuse robe tachetée de points rouges, sa sveltesse, ses fines dents.

« Elle pèse bien deux livres! dis-je.

— Mettons une, et même une petite. C'est rudement beau déjà pour un début! »

Gabriel MAURIÈRE.
(*Peau-de-Pêche*, Gedalge.)

Comprenons les mots. — *Vlouff!* C'est le bruit que produit l'eau lorsqu'on y jette un corps lourd... Imitez le bruit que font le vent, l'eau qui tombe, un train en marche, etc.

Le scion : la partie la plus fine de la canne à pêche.

Un clapotis : un mouvement de l'eau qui s'accompagne d'un petit bruit.

Les ouïes : les ouvertures placées de chaque côté de la tête des poissons; elles servent au passage de l'eau qui vient de la bouche, pour permettre la respiration.

L'esche (ou *aiche*) : amorce ou appât que les pêcheurs accrochent à l'hameçon.

Deux livres : un kilogramme.

Comprenons le texte. — Le petit Charlot, que ses camarades surnomment Peau-de-Pêche, est un jeune Parisien orphelin et plutôt malheureux. Recueilli par son oncle et sa tante, fermiers en Champagne, il a retrouvé chez eux une nouvelle famille et la joie de vivre.

Avec quelle amorce les enfants pêchent-ils?

Pourquoi Peau-de-Pêche a-t-il peur que Félix soit fâché?

Pourquoi ensuite parle-t-il d'une voix étouffée?

Quels sentiments éprouve-t-il lorsqu'il pêche sa première truite?

Vocabulaire. — Citez quelques poissons de rivière; quelques poissons de mer.

Avez-vous déjà accompagné quelqu'un à la pêche? Racontez.

Dessinons : une canne à pêche — une truite.



POIL DE CAROTTE TIRE SA PREMIÈRE BÉCASSE

« Mets-toi là, dit M. Lepic. C'est la meilleure place. Je me promènerai dans le bois avec le chien; nous ferons lever les bécasses et, quand tu entendras : « pit, pit », dresse l'oreille et ouvre l'œil. Les bécasses passeront sur ta tête. »

Poil de Carotte tient le fusil couché entre ses bras. C'est la première fois qu'il va tirer une bécasse. Il a déjà tué une caille, déplumé une perdrix et manqué un lièvre avec le fusil de M. Lepic.

Il a tué la caille par terre, sous le nez du chien en arrêt. D'abord il regardait, sans la voir, cette petite boule ronde, couleur de sol.

« Recule-toi, lui dit M. Lepic, tu es trop près. »

Mais Poil de Carotte, instinctif, fit un pas de plus, en avant, épaula, déchargea son arme à bout portant et rentra dans la terre la boulette grise. Il ne put retrouver de la caille broyée, disparue, que quelques plumes et un bec sanglant.

Toutefois, ce qui consacre la renommée d'un jeune chasseur, c'est de tuer une bécasse, et il faut que cette soirée marque dans la vie de Poil de Carotte.

Le crépuscule trompe, comme chacun sait. Les objets remuent leurs lignes fumeuses. Le vol d'un moustique trouble autant que l'approche du tonnerre. Aussi Poil de Carotte, ému, voudrait bien être à tout à l'heure.

Les grives, de retour des prés, fusent avec rapidité entre les chênes. Il les ajuste pour se faire l'œil. Il frotte de sa manche la buée qui ternit le canon du fusil. Des feuilles sèches trottinent çà et là.

Enfin, deux bécasses, dont les longs becs alourdissent le vol, se lèvent, se poursuivent et tournoient au-dessus du bois frémissant. Elles font « pit, pit, pit », comme M. Lepic l'avait promis, mais si faiblement que Poil de Carotte doute qu'elles viennent de son côté. Ses yeux se meuvent vivement. Il voit deux ombres passer sur sa tête et, la crosse du fusil contre son ventre, il tire au juger, en l'air.

Une des bécasses tombe, bec en avant, et l'écho disperse la détonation formidable aux quatre coins du bois.

Poil de Carotte ramasse la bécasse dont l'aile est cassée, l'agite glorieusement et respire l'odeur de la poudre.



Pyrame accourt, précédant M. Lepic, qui ne s'attarde ni ne se hâte plus que d'ordinaire.

« Il n'en reviendra pas », pense Poil de Carotte, prêt aux éloges.

Mais M. Lepic écarte les branches, paraît, et dit d'une voix calme à son fils encore fumant :

« Pourquoi donc que tu ne les as pas tuées toutes les deux? »

Jules RENARD.
(*Poil de Carotte*, Flammarion.)

Comprenons les mots. — *Les bécasses* : oiseaux au long bec, qui constituent un gibier très estimé.

Le crépuscule : c'est la clarté qui précède le soleil levant ou qui suit le soleil couchant.

Leurs lignes fumeuses : leurs contours indécis; dans le crépuscule, les objets n'apparaissent pas nettement.

Des feuilles sèches trottinent çà et là. Les feuilles, poussées par le vent, glissent sur le sol. On dirait qu'elles se déplacent à petits pas rapides, qu'elles trottinent.

Tirer au juger : tirer sans voir le gibier, dans la direction où l'on juge qu'il doit être.

L'écho : répétition du son renvoyé par un obstacle.

Il n'en reviendra pas. Poil de Carotte s'imagine que son père va être grandement surpris de son adresse.

Comprenons le texte. — M. Lepic est-il un chasseur expérimenté? A quoi le reconnaissez-vous?

Devinez-vous pourquoi l'enfant est appelé *Poil de Carotte?*

Comment Poil de Carotte a-t-il pu déplumer une perdrix?

Pourquoi Poil de Carotte est-il ému?

Quels sont les sentiments du jeune chasseur lorsqu'il ramasse la bécasse qu'il vient d'abattre?

°A quoi s'attend-il?

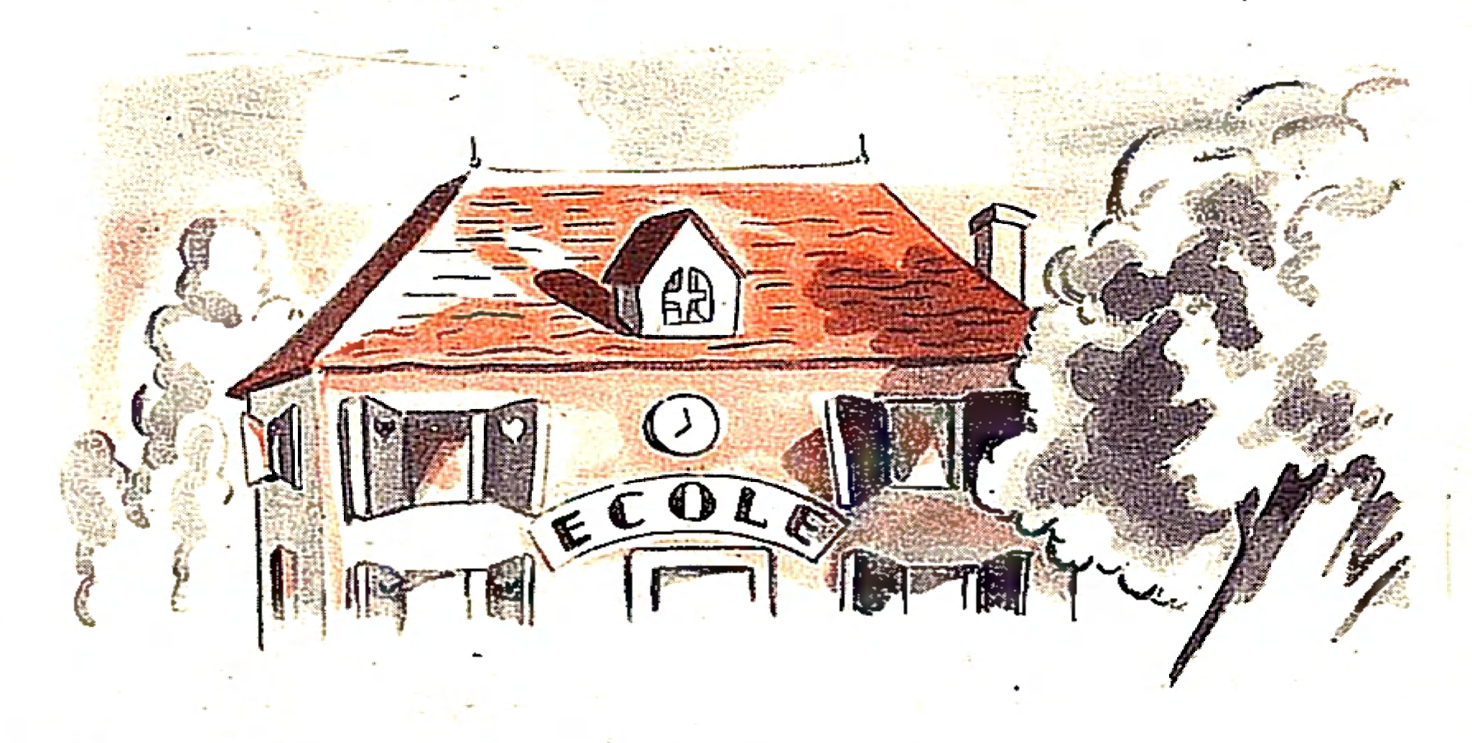
Que pensez-vous de la réflexion de M. Lepic?

Vocabulaire. — *La chasse.* Donnez le nom de quelques animaux que l'on chasse pour les manger : gibier à plume, gibier à poil.

Indiquez le contraire des adjectifs employés dans les expressions suivantes : la *meilleure* place — la *première* fois — une *petite* boule — des feuilles *sèches* — une voix *douce* — le chasseur *adroit* — le gibier *abondant* — le chien *obéissant* et *rapide*.

Dessinons : le chasseur au moment où il vise le gibier.

DES BRANCHES, DES FEUILLES, DES FLEURS ET DES FRUITS



LA COUR D'ÉCOLE

Cour d'été, toute chaude de soleil et de parfums de fleurs, toute fraîche de vignes vierges balancées, de rubans d'eau autour du puits, de jasmin le long de la grille, de rosiers grimpants de chaque côté des portes, fourmillant de roses et d'oiseaux! Le passant étonné s'arrêtait sur la route pour contempler cette cour d'école qui n'était qu'un bouquet.

Bouquet dont les écoliers sont les serviteurs attentifs, et c'est une récompense que d'être admis à désherber, à couper les fleurs fanées, à tenir le raphia et le mastic lorsque papa tente une greffe de rose précieuse sur un sauvageon.

Mais le plus merveilleux est de promener la pluie sur les rangées de petits soldats verts qui saluent à mesure sous l'averse étincelante, puis relèvent leur panache avivé. Ou de tirer seulement, pour remplir l'arrosoir, l'eau du puits frais, dont la roue grince un long appel pointu. Le seau, quand on amène la chaîne à soi, tape contre la margelle en reversant un gros floc sur les menues fleurs pâles des pariétaires qui tapissent l'intérieur et, longtemps après, on les entend encore qui, de loin en loin, comme à regret, laissent retomber au

gouffre, avec un petit bruit rond, étrangement vivant, une goutte attardée.

C'est Mlle Gabrielle, en arrivant à Epineuil, devant la cour sèche de son école des filles, solitaire à l'autre bout du village..., qui s'était écriée :

« Ah! non, je ne veux pas de cette cour de poussière! C'est trop triste! Nous allons mettre des fleurs partout. »

Papa bien vite avait suivi l'exemple. Capucines de velours et de feu s'étaient mises à fleurir au pied du mur du père Martin; reines-marguerites entre les beaux rosiers, sous les fenêtres des classes...; du côté de la route, les lourdes pivoines rouges, les mauves aux teintes fragiles..., les petits œillets blancs, hardis comme une pincée de poivre; en bordure, partout, les timides « corbeilles d'argent ». Au milieu de la cour, un massif, dont la forme ovale plus que tout nous donnait l'impression d'un luxe princier, dressait ses rangs serrés de zinnias raides, mais somptueux, que maman ne pouvait regarder sans constater tout haut :



« Mon Dieu, que c'est bête un zinnia! »

Les deux écoles

échangeaient des graines, des boutures, des recettes contre les pucerons. En arrivant le matin, les gamins couraient voir si les pois de senteur avaient levé...

Il n'était pas jusqu'à la petite maison du fond de la cour qui, outre sa parure de vigne vierge, ne s'enrichît à l'intérieur, non plus de fleurs vivantes, mais de merveilleuses images de « dahlias à fleurs de chrysanthèmes », de « tulipes perroquet », de « mirabilis belles-de-nuit », dont nous comblait fééeriquement le catalogue de l'année précédente.

I. RIVIÈRE.
(Images d'Alain-Fournier,
par sa sœur Isabelle, Émile-Paul frères.)

Comprenons les mots. — *Raphia* : fibre d'une sorte de palmier, qu'on utilise pour lier les greffes. On s'en sert aussi pour faire des corbeilles, des paniers.

Rose précieuse : une rose de variété rare, de teinte délicate.

Sauvageon : plant d'arbre qui a poussé naturellement, et qui n'a pas encore été greffé.

La margelle : c'est la couronne de pierre qui entoure la partie supérieure du puits.

Pariétaires : plantes qui poussent sur les murailles.

Zinnia : plante d'ornement, aux tiges raides, qui ressemble un peu à la marguerite.

Comprenons le texte. — Pourquoi la cour de l'école n'était-elle qu'un bouquet?

Comment greffe-t-on?

Quels sont les *petits soldats verts qui saluent... sous l'averse?*

Les enfants aiment soigner les fleurs. Que font-ils?

Pourquoi la maman trouve-t-elle que *le zinnia est bête?*

Qu'y a-t-il dans la maison du fond?

Vocabulaire. — Relevez les noms de fleurs dont il est question dans le texte. Connaissez-vous d'autres fleurs?

Une phrase. — *Mais le plus merveilleux est de promener la pluie sur les rangées de petits soldats verts qui saluent à mesure sous l'averse étincelante, puis relèvent leur panache avivé.*

A l'imitation de ce modèle, essayez de décrire rapidement un travail ou un jeu auquel vous aimez vous livrer.

Dessinons : un puits.

LE JARDIN DE LILLIECRONA

Lilliecrona se leva et fit le tour de la maison. Devant lui s'étendait le jardin, si délicieusement beau qu'il dut s'arrêter pour en respirer les parfums. Les pommiers étaient en fleurs. Il le savait, puisqu'il les avait vus dans tous les vergers où il était passé, mais nulle part ils ne fleurissaient comme ici, chez lui... Il s'engagea dans les allées, marchant à pas légers et prudents, les mains jointes. Le sol était



blanc, les arbres blancs, parfois légèrement teintés de rose. Jamais il n'avait rien vu d'aussi beau. Il connaissait chaque arbre comme on connaît ses frères et sœurs ou un camarade de jeu... Aucun cependant n'égalait en splendeur le vieux pommier sauvage, dont les fruits amers ne se mangent pas. Il prodiguait ses fleurs : on aurait dit de la neige fraîche dans l'éclat du matin...

Lilliecrona s'arrêta pour regarder les plants de légumes, œuvres de la maîtresse et des servantes, à n'en pas douter. Elles ont bêché, ratissé, arraché le chiendent, sarclé et fumé la terre jusqu'à la rendre meuble et légère. Une fois la surface égalisée et les bords nets, elles ont pris des cordeaux et des piquets et ont dessiné des plates-bandes et des carrés, séparés par de petits sentiers, qu'elles ont tassés en les piétinant. Puis elles ont semé et planté...

Et maintenant ce qu'on avait semé sortait de terre... Comme ils se tenaient droits et braves, les petits pois et les haricots, leurs deux cotylédons encore fixés à la jeune tige. Et comme les carottes et les navets avaient levé dru et avec une parfaite régularité! Les petites feuilles frisées du persil, qui soulevaient un peu la terre et risquaient un regard au dehors, étaient-elles assez drôles?

Il y avait aussi un petit carré dont les bords n'étaient pas aussi bien tracés et dont les cultures semblaient une carte d'échantillons de tout ce qui se plante et se sème : c'était le potager des enfants.

Selma LAGERLÖF.
(*Gösta Berling*,
trad. et adapt. d'A. Bellessort, Je sers, édit.)

Comprenons les mots. — *On aurait dit de la neige fraîche dans l'éclat du matin.* Les fleurs du pommier sont toutes blanches et très jolies... Elles brillent comme la neige quand le soleil se lève.

Sarcler : c'est arracher les mauvaises herbes du jardin. On se sert d'un instrument appelé sarcloir.

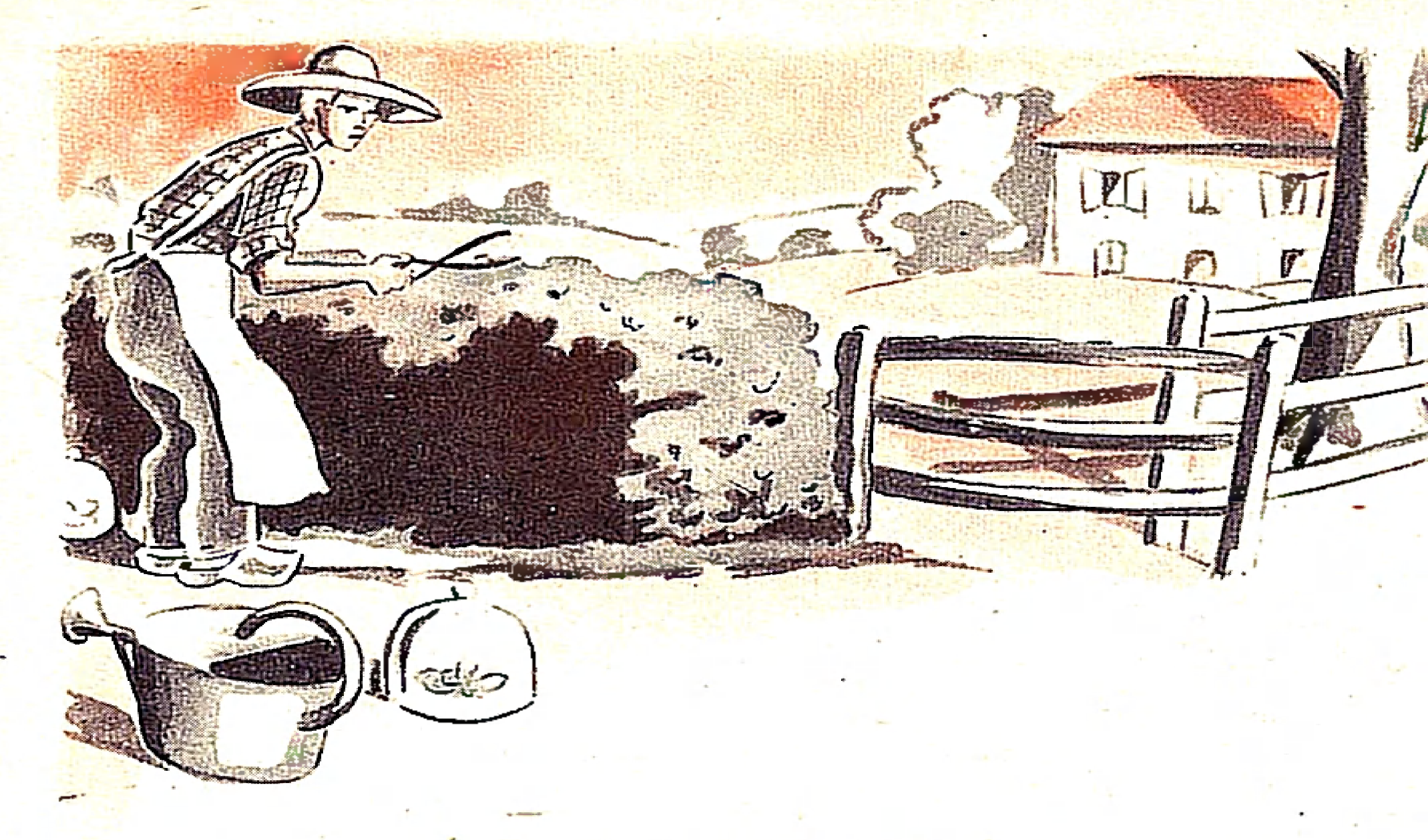
Rendre la terre meuble : la remuer, la rendre plus légère, moins tassée.

Cotylédon : lobe charnu qui fait partie de la graine et qui enveloppe la future petite plante; dans le haricot, il y a deux cotylédons. Au cours d'une leçon de choses, vous observerez la germination de haricots.

Comprenons le texte. — Pourquoi Lilliecrona connaît-il chaque arbre?
Pourquoi aime-t-il le pommier sauvage?
Qui s'occupe de la culture du potager?
Avez-vous déjà travaillé dans un jardin? Qu'avez-vous fait?
Vous avez peut-être un coin de jardin à vous. Qu'y plantez-vous?

Vocabulaire. — Quels outils de jardinier connaissez-vous?

Dessinons : une bêche — un arrosoir — un sarcloir, etc.



POIRES D'HIVER

Nues ou enrobées de papier, quelques poires achevaient de mûrir, soumises à la règle du vieux jardinier qui veut que les fruits restent aux espaliers tant que les feuilles tiennent aux arbustes, pour prendre du ton. Il y avait là des « doyennés d'hiver » si craquelés, si couverts de dartres, qu'on ne s'imaginait pas qu'ils pussent jamais fondre dans la bouche en janvier. Les merles ne les avaient pas attaqués. Revêches, ils se défendaient comme des paysans attaqués dans leur ferme. Seul, le fruitier patient les vaincra... Le fruitier, silencieux coffret où s'amassent les beaux parfums ensoleillés de l'été, ne connaît pas de défaite...

Défiant la gelée, les fruits étaient encore dehors, malgré les avis de M. Renaud Guillemain. Tout près d'eux, disposé sur un soutien, trônait un monstre si formidable que, comparé au rameau, et à la branche charpentière, et à l'arbre tout entier, il faisait penser à une caricature : c'était une « belle-angevine », l'opulence des espaliers, crûment maquillée et tellement bien faite qu'elle faisait penser au modèle de cire à l'usage des jeunes bourgeoises qui peignent sur les tambourins des fleurs plus belles que des fleurs et des fruits sélectionnés pour les tables de l'Olympe. Depuis une semaine, on hésitait à la cueillir.

Sans trop savoir encore s'il se résoudrait à ce sacrilège, M. Guillemain caressait son satin glacé quand, ayant pris la poire à deux mains pour la soupeser, un petit claquement net et mouillé, tout pareil à un discret claquement de langue, éclata — et le fruit lui resta dans la main...

Voilà qu'il portait une masse fraîche de trois livres, aboutissement du labeur secret de dix mois!

Emu, il appela le jardinier.

« Elie, lui cria-t-il, j'ai cueilli la belle-angevine sans le vouloir! »

Le jardinier, qui taillait les haies d'ifs au fond du jardin réservé aux boutures, lâcha son trinquebasson et trotta de son vieux pas de rhumatisant, marmonnant, furieux...

« Je la tenais comme ça, expliquait M. Guillemain, quand... tac! elle s'est détachée!

— Ça ne fait rien, M. Renaud! dit Elie soudainement calmé. Fallait toujours en arriver là! D'ailleurs, du moment qu'elle n'a pas fait de manières, elle en avait assez. Et puis, tenez, c'est un avertissement.

Les gelées ne sont pas loin à cette heure. Je vais vite finir les haies et, avec ma femme, je ramasserai ce qui reste aux espaliers. Comme ça, ce soir, avant de partir, vous verrez le fruitier sur son trente et un. »

Gaston CHÉRAU.
(*L'Ombre du maître*, Plon.)

Comprenons les mots. — *Enrobées* : enveloppées comme dans une robe. On protège les poires à l'aide de sacs en papier pour éviter qu'elles ne soient mangées par les guêpes.

Espalier : rangée d'arbres fruitiers appuyés contre un mur, contre un treillage.

Doyenné, belle-angevine : ce sont des variétés de poires. La belle-angevine est *un monstre* parce qu'elle est d'une grosseur extraordinaire.

Craquelés, couverts de dartres. La peau des doyennés d'hiver est fendillée et présente sur sa surface des plaques rugueuses comparables à des gerçures.

Seul, le fruitier patient les vaincra. Les doyennés ne mûrissent pas sur l'arbre; il leur faut un long séjour au fruitier pour arriver à maturité.

La branche charpentière : la maîtresse branche, celle qui forme comme la charpente de l'arbre.

Crûment maquillée. La poire a des couleurs si vives qu'elle semble fardée de façon exagérée.

Des fruits sélectionnés pour les tables de l'Olympe : des fruits choisis pour des convives de marque. L'Olympe était le séjour des dieux de la mythologie.

Ce sacrilège. M. Guillemain considère comme un acte très répréhensible le fait de cueillir cette magnifique poire.

Trinquebasson : serpe à long manche, avec laquelle on taille les haies.

Sur son trente et un... Le fruitier offrira son aspect le plus flatteur parce qu'il sera garni de beaux fruits.

Comprenons le texte. — Quelles sortes de poires trouve-t-on dans ce jardin?

Quelle est l'attitude de M. Guillemain?

Il craint un peu le jardinier. Cherchez les deux phrases qui le montrent.

Quels sont les sentiments du jardinier?

Vocabulaire. — *Les fruits*. Nommez quelques fruits de notre pays : fruits à noyau, fruits à pépins. En connaissez-vous qui viennent d'autres contrées?

Une phrase. — *Depuis une semaine, on hésitait à la cueillir*. Cette phrase commence par un complément : « Depuis une semaine ». A votre tour, construisez deux phrases commençant, la première, par : « Dimanche dernier... », la seconde, par « Avec adresse, Jean... ».

Dessinons : des poires — un espalier.

UN BEAU VERGER

Stella monta lentement le perron de pierre qui conduisait à la grille du jardin. L'allée dallée qui passait entre les ifs taillés menait à la porte verte encastrée dans le porche...

Le jardin était plein de reines-marguerites et de roses attardées, et le soleil distillait les parfums des touffes de lavande et de romarin. Ce jardin était bordé au sud par un mur solide, au nord par la maison, à l'est et à l'ouest par une haie de buis où l'on avait ménagé deux passages donnant dans le potager et dans le verger. Stella devina que toute la maisonnée se trouvait occupée au pressoir, et, tournant à gauche, elle s'élança vers le verger.

C'était un verger magnifique. Il s'étendait sur toute la longueur de la maison et des communs. Parfaitement situé, il était garanti du vent par les collines qui l'entouraient, et cependant assez élevé pour être à l'abri des brouillards. Il était planté de pommiers bien alignés selon leur espèce, et, à l'époque voulue, fumé avec du goémon. Les poules et les canards y passaient leurs journées près de la mare, et leurs silhouettes blanches, rousses et brunes s'y ébattaient joyeusement.

La partie nord du verger, réservée aux pommiers à cidre, contenait le pressoir; au sud, du côté de la haie de buis, se trouvaient les pommiers de table, reinettes et calvilles, entremêlés de cerisiers et de pruniers. La récolte était superbe cette année-là, les arbres se redressaient comme s'ils en avaient conscience.

Stella les connaissait si bien que parfois, dans son lit, elle parlait tout bas à ses favoris; elle leur avait donné des noms, puisque chacun d'eux se distinguait par quelque particularité de forme ou de couleur. Au centre de leur fière réunion se dressait leur chef à tous, le Duc, un énorme pommier calville...

Elle traversa le verger en courant, suivie de son chien Daniel; les poules s'éparpillaient autour d'elle et elle saluait doucement les arbres en passant à côté d'eux : « Tu as bonne mine aujourd'hui... quel joli plumet doré! Comment vas-tu? ...» Mais, en arrivant près du Duc, elle s'arrêta, posa la main sur le tronc creux percé d'un trou rond qui servait de domicile à un nid de mésanges et regarda les larges branches moussues formant un toit au-dessus de sa tête. A son avis, le Duc était un enchanteur : il portait des touffes de gui,



ce qui en est le signe indubitable. Tous les animaux l'aimaient, ce qui en est un autre signe. Les sittelles y couraient comme de minuscules souris et, parfois, en hiver, ses branches dépouillées se revêtaient d'un voile coloré, tissé d'ailes d'oiseaux, mésanges, pinsons, rouges-gorges et bouvreuils. La grive... y chantait toujours, les piverts le hantaient et, de la fenêtre de la cuisine, par les matins brumeux d'hiver, on apercevait la chouette blanche trônant sur la plus basse branche.

... Une poignée de feuilles dorées tomba sur ses épaules et elle repartit en riant, Daniel sautant et aboyant autour d'elle.

Elizabeth GOUDGE.
(*La Colline aux gentianes*, trad. Y. Girault, Plon.)

Comprenons les mots. — *Le soleil distillait les parfums... :* le soleil, frappant les touffes de lavande et de romarin, en faisait sortir les senteurs.

Les communs : les bâtiments consacrés au service, écurie, hangar, buanderie, etc.

Goémon : plante marine, qu'on appelle aussi « varech », utilisée comme engrais.

Pommes à cidre, pommes à couteau : les pommes à cidre sont des pommes un peu âpres, qui servent à faire du cidre; les pommes à couteau sont des pommes de table.

Quel joli plumet doré! L'arbre a des feuilles jaunies. Il les porte fièrement, comme un plumet.

Le signe indubitable : le signe qui ne laisse aucun doute, qui ne trompe pas.

Les sittelles : sortes de passereaux.

Les piverts le hantaient : les piverts le fréquentaient, le visitaient régulièrement.

Comprenons le texte. — Comment est ce jardin? Combien de parties comprend-il?

Qu'appelle-t-on un *verger?*

Quels arbres y a-t-il dans ce verger? Et dans les vergers de votre région, dans le vôtre peut-être?

La fillette aime-t-elle ce verger? Qu'est-ce qui le prouve?

Pourquoi dit-elle que le Duc est un enchanteur?

Vocabulaire. — *Les boissons.* Nommez les boissons que vous connaissez. Quelles sont celles qui sont fabriquées avec le jus de fruits ou avec des grains fermentés?

Une phrase. — *Les poules et les canards y passaient leurs journées près de la mare, et leurs silhouettes blanches, rousses et brunes s'y ébattaient joyeusement.*

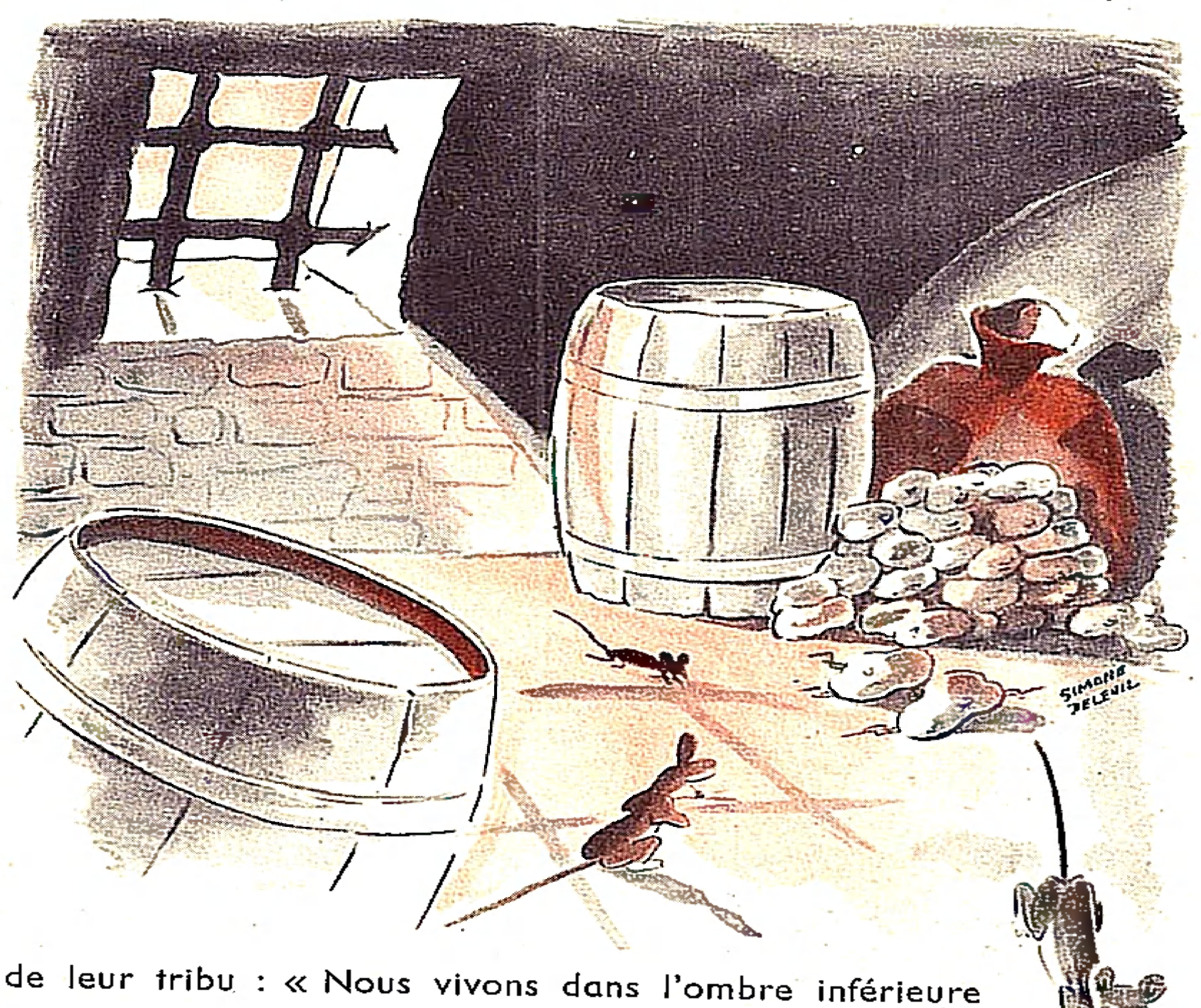
Faites, vous aussi, une phrase pour présenter un groupe d'oiseaux que vous connaissez bien (moineaux, pigeons, corbeaux, etc.).

Quelles espèces d'oiseaux fréquentent les branches du Duc?

Dessinons : des pommiers — du gui.

LA POMME DE TERRE

Comme la cave était très noire, très silencieuse et glacée, les pommes de terre s'ennuyaient, dans l'angle le plus lointain. Elles contemplaient la lueur du soupirail et chantaient à voix basse l'hymne



de leur tribu : « Nous vivons dans l'ombre inférieure pour que nos feuilles, un jour futur, puissent admirer le soleil ! »

Quand l'haleine du printemps pénétra par le soupirail, les pommes de terre se résolurent à l'évasion.. Elles se mirent à faire des pousses, de longues tiges tendres, blafardes, qui commencèrent de ramper.

Le soupirail était loin, haut situé, mal accessible. Les frêles tiges translucides s'élancèrent de tout leur cœur. Le voyage dura long-

temps, des semaines et des mois. Les hommes semblaient avoir oublié jusqu'à l'existence de cette cave.

Les voyageuses avançaient avec patience et courage : elles rencontraient des obstacles. Beaucoup perdirent le chemin, se prirent à tourner sur elles-mêmes, à s'emmêler et à se quereller entre elles, douloureusement, comme les serpents... D'autres allèrent donner du museau contre les futailles et les bouteilles. D'autres s'égarèrent sans fin dans un chaos de vieilles caisses.

Une seule parvint au but.

Elle montre, au ras du mur, une tête mince et verdâtre. Elle a su trouver son chemin. Elle a rampé, sauté, volé, contourné les tonneaux, franchi comme par miracle des abîmes transis. Elle arrive, elle est arrivée au terme de ses épreuves. Mais elle est triste et sans espoir, car, dans l'angle de la cave, la pomme de terre, épuisée, n'est plus qu'une bourse flétrie.

Georges DUHAMEL.
(*Fables de mon jardin*, Mercure de France.)

Comprenons les mots. — *Elles contemplaient la lueur* : elles regardaient attentivement, avec envie et admiration, la faible lumière qui apparaissait au soupirail.

L'hymne de leur tribu. Un hymne est un chant grave, religieux; un chant national est aussi un hymne. Les pommes de terre, groupées comme les membres d'une tribu d'hommes, ont adopté un chant spécial à leur groupement.

Se résolurent à l'évasion : elles prirent la décision de s'évader. (Se résolurent vient du verbe *se résoudre*.)

Des abîmes transis : les coins très froids qui se trouvent dans la cave.

Elle est arrivée au terme de ses épreuves : sa lutte est terminée, elle a atteint le but qu'elle visait.

Comprenons le texte. — Pourquoi les pommes de terre sont-elles dans l'angle le plus lointain de la cave?

Les pommes de terre chantent un hymne... Connaissez-vous un hymne?

Pourquoi les hommes semblent-ils avoir oublié l'existence de cette cave?

Les pommes de terre sont personnifiées. Cherchez les mots qui nous les montrent comme des êtres humains. A quoi ressemble la pomme de terre, à la fin?

Vocabulaire. — Trouvez le contraire des adjectifs employés dans les expressions suivantes : la cave était très *noire*, très *silencieuse* et *glacée* — à voix *basse* — un jour *futur* — de *longues* tiges *tendres*, *blafardes* — les *frêles* tiges *translucides* — une tête *mince*.

Dessinons : un panier de pommes de terre.

CRÉPUSCULE

Voici l'heure où le pré, les arbres et les fleurs
Dans l'air dolent et doux soupirent leurs odeurs.

Les baies du lierre où l'ombre se recueille
Sentant venir le soir se couchent dans leurs feuilles;

Le jet d'eau du jardin, qui monte et redescend,
Fait dans le bassin clair son bruit rafraîchissant;

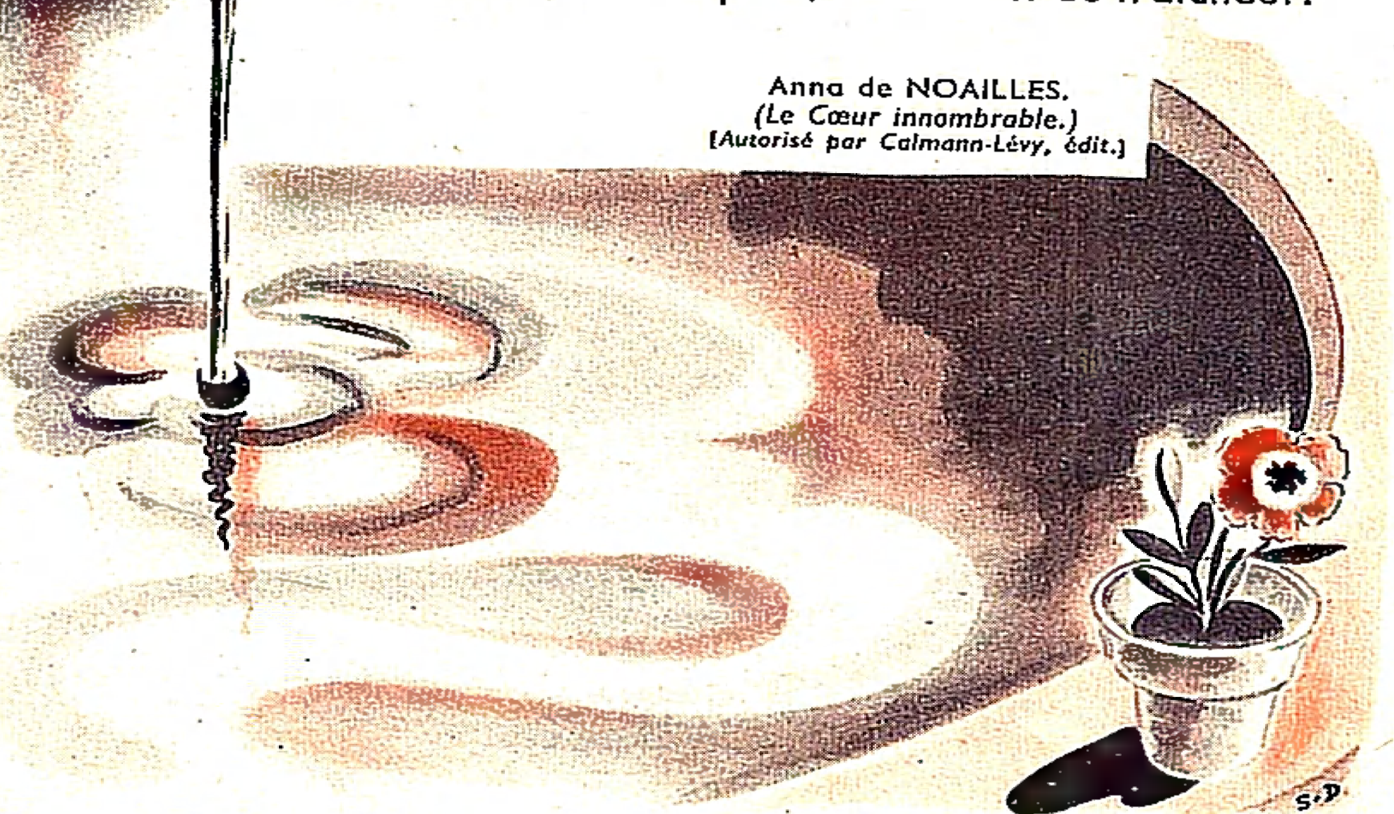
La paisible maison respire au jour qui baisse,
Les petits orangers fleurissent dans leur caisse,

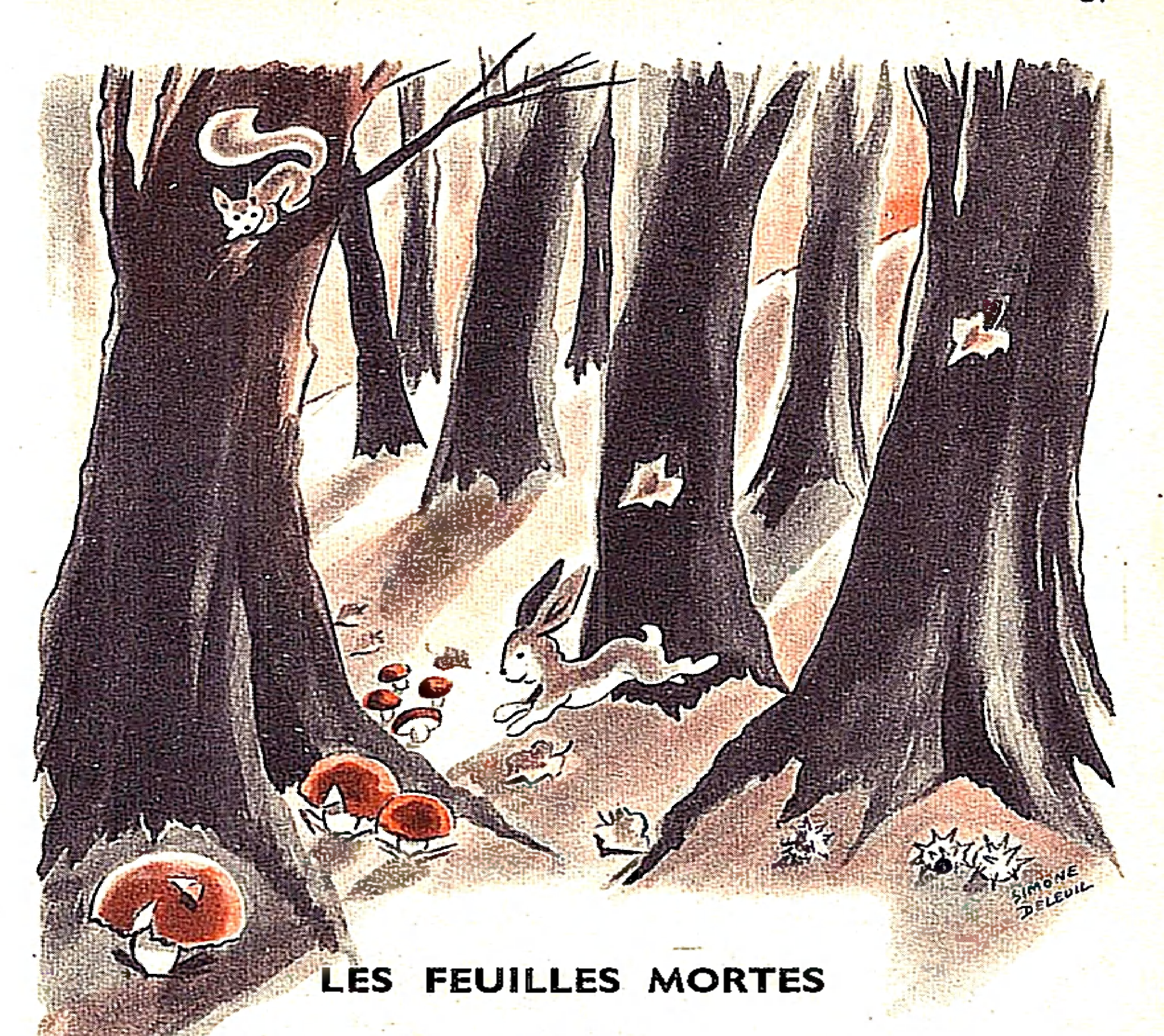
Le feuillage, qui boit les vapeurs de l'étang,
Lassé des feux du jour, s'apaise et se détend.

Peu à peu la maison entr'ouvre ses fenêtres
Où tout le soir vivant et parfumé pénètre,

Et comme elle, penché sur l'horizon, mon cœur
S'emplit d'ombre, de paix, de rêve et de fraîcheur.

Anna de NOAILLES.
(Le Cœur innombrable.)
[Autorisé par Calmann-Lévy, édit.]





LES FEUILLES MORTES

Simone, allons au bois; les feuilles sont tombées.
Elles recouvrent la mousse, les pierres et les sentiers.
Simone, aimes-tu le bruit des pas sur les feuilles mortes?

Elles ont des couleurs si douces, des tons si graves,
Elles sont sur la terre de si frêles épaves!
Simone, aimes-tu le bruit des pas sur les feuilles mortes?

Elles ont l'air si dolent, à l'heure du crépuscule,
Elles crient si tendrement, quand le vent les bouscule!
Simone, aimes-tu le bruit des pas sur les feuilles mortes?

Remy de GOURMONT.
(*Divertissements*, Mercure de France.)

HISTOIRE DE CERISE

Les belles cerises pour ton goûter, Michou!

La petite fille choisit d'abord les plus grosses pour s'en faire des pendeloques. Quand elle bouge la tête, elle sent la fraîcheur des fruits contre sa joue.

Michou! Michou! Qui appelle mon amie Michou? Il n'y a personne, Michou! Cette fois la petite fille écoute...

C'est tout contre son oreille qu'on parle, ça chatouille même un peu, n'est-ce pas la cerise ou plutôt le noyau? Il a une si petite voix! Croyez-vous que Michou soit étonnée? Non, non, elle a l'habitude de causer aux fleurs du jardin, alors une cerise qui parle, est-ce plus extraordinaire?

Un doigt en l'air pour mieux entendre, les yeux pleins de rêve, elle écoute la complainte du petit noyau...

Je suis le dernier-né d'une grande famille : les jumeaux y sont très nombreux. Mon père est un beau cerisier qui habite dans un pré, le pré aux fleurettes. Il est très grand, très fort et tient toute la famille dans ses bras. Grâce à mes petites sœurs les feuilles, il donne aux hommes une ombre fraîche, les jours de grande chaleur!

Ma mère est la terre, douce et généreuse.

A ma naissance, mon parrain, le printemps, fit cadeau de ma robe de baptême. Elle était blanche, découpée en forme de fleur et parfumée.

Quelle fête dans le pré et quel cortège!...

Le ciel, jusque-là gris et terne, avait mis sa robe de cérémonie bleue, ourlée de blanc.

L'orphéon des passereaux, revenu d'une longue croisière d'hiver, fit entendre les meilleurs morceaux de son répertoire.

Ma mère la terre me nourrissait si bien que je grossis très vite, ma robe devint alors trop petite et fut remplacée par un costume vert, moins bébé.

Lorsque le soleil eut gonflé et rougi mes joues, le moment de la cueillette arriva. Le jeune garçon joufflu, grimpé sur une échelle, nanti d'une musette, nous ramassa. J'étais un peu émue à la pensée de quitter mon père et le pré aux pâquerettes. Je versai deux larmes, que tout le monde prit du reste pour de la rosée.

Le destin me fut favorable; je fus vendue sur un marché plein de soleil à ta maman et je ne regrette rien. Tu m'as choisie, et, grâce à toi, je ne mourrai pas, puisque tu me sèmeras.

André GRANGEON.
(*Histoire de cerise*, Édit. du Sansonnet.)



Comprenons les mots. —
Des pendeloques. Michou utilise les cerises pour en faire des boucles d'oreilles.

Complainte : chanson populaire, un peu triste.

Le ciel avait mis sa robe de cérémonie : l'hiver terminé, le ciel était redevenu bleu avec seulement çà et là quelques petits nuages blancs.

L'orphéon des passereaux. Un *orphéon* est une société de musique; les passereaux, réunis en groupe, chantent en chœur.

Une croisière : c'est un voyage en mer ou un séjour dans une région déterminée. Les passereaux étaient partis ensemble avant l'hiver, ils sont revenus ensemble au printemps.

Comprenons le texte. — Que fait d'abord Michou avec les cerises? Avez-vous déjà fait comme elle?

Pourquoi Michou n'est-elle pas étonnée d'entendre parler la petite cerise?

Comment est la robe de baptême de la cerise?

Comment la petite cerise se console-t-elle?

Vocabulaire. — Quels sont les oiseaux de nos pays que vous connaissez?

Une phrase. — *Grâce à mes petites sœurs les feuilles, il donne aux hommes une ombre fraîche, les jours de grande chaleur.*

Faites une phrase semblable commençant par : « Grâce à ses fruits, le pommier... »

Dessinons : un beau cerisier chargé de fruits.

LES JEANNETTES

Une fois, j'eus une révélation. Des Grands-Bois où il était allé fagoter..., mon père rapporta quelques brins de joli bois, bois joli, bois fleuri... Qui eût pu imaginer sur un rameau sans feuilles un tel manchon de fleurettes roses, un tel parfum? Sans doute fallait-il être sorcier pour découvrir une telle merveille. La merveille trempait dans l'eau d'une cruche et embaumait la cuisine, pendant qu'au bout de chaque branche s'allongeait une aigrette de feuilles pointues.

Quand on était plus grands, on allait aux jeannettes, aux jeannettes qu'ailleurs on appelle jonquilles... Elles poussent dans le bois rond qui coiffe la colline du levant, entre les trois villages. C'était toujours un après-midi de dimanche, alors qu'au ciel il y a des nuages blancs, que l'air est vif et l'ombre froide, mais le soleil brillant.

On descend la côte, on passe le pont, on tourne vers les friches. Les talus sont tout brodés d'un fraisier jaune et sur les friches s'ouvrent les anémones en robe d'évêque. Plus loin, le suintement des sources met dans la haie le foisonnement des corydalis rouges, roses et blancs, gorgés de sève et fleurant le bonbon. Sitôt cueillis, ils penchent la tête et on les jette. Mais la lisière du bois est à vingt pas, par-delà le champ semé de *pas-d'âne;* une minute pour souffler; au premier layon commence la montée.

Il fait presque trop chaud, dans ce taillis abrité, bruissant de feuilles sèches. On va, haletant un peu, sur la terre rouge et la pierraille. Où donc est-il, le printemps? Est-il dans ces ronciers éternellement pourpres et verts, dans ce houx malingre et hérissé, dans ces gramens frémissants d'étamines? Où donc sont-elles, les jeannettes? Un cri, et nous courons vers l'isolée, en sentinelle au bord du sentier. Une autre brille, une autre encore, et puis il n'est plus besoin de courir : tout le plateau, toutes les pentes sont semées de touffes vertes d'où jaillissent par centaines les corolles dorées.

Vous connaissez sûrement ces fleurs, leur longue tige un peu raide, leur collerette pâle, à cinq pointes, et leur clochette gaufrée d'un or plus vif. Ne cherchez pas leur insaisissable parfum : elles sentent le vent de mars.

Il n'y avait qu'à s'accroupir; en un moment, on avait au poing



une grosse boule jaune, pareille, avec ses alvéoles, à quelque nid de guêpes ou de frelons.

Le soir, il y avait de ces bouquets dans les maisons; ils prolongeaient toute la semaine la douceur du dimanche. Les grands leur donnaient un sourire amical et les vieux, parfois, le soupir de ceux qui sont allés au bois et n'iront plus.

Joseph CRESSOT.
(*Le Pain au lièvre*, Stock.)

Comprenons les mots. — *J'eus une révélation :* je fis une découverte soudaine. Le petit garçon avait déjà vu ces rameaux fleuris, mais jamais encore il n'avait remarqué leur beauté.

Aigrette : touffe de plumes qui se trouve sur la tête de certains oiseaux. Les petites feuilles se trouvent placées sur l'extrémité de la branche comme l'aigrette sur le sommet de la tête de l'oiseau.

Qui coiffe la colline. Le bois couvre le sommet de la colline, comme une coiffure.

Le foisonnement : l'abondance, le grand nombre.

Fleurant le bonbon : répandant une odeur, un parfum de bonbon.

Layon : petit sentier pratiqué entre les arbres d'un bois.

Ronciers : buissons de ronces.

Ce houx malingre et hérissé. Le houx est un arbrisseau à feuilles toujours vertes et garnies d'épines sur leurs bords. Dans la région décrite par l'auteur, cet arbrisseau semble peu vigoureux.

Gaufrée : marquée légèrement de creux et de reliefs.

Alvéole : cellule d'abeille ou de guêpe. Le bouquet de jeannettes avec ses fleurs régulières posées les unes contre les autres forme une boule assez semblable à un nid de guêpes.

Comprenons le texte. — Quelle est la trouvaille faite par le père de l'enfant? Pourquoi l'enfant est-il étonné?

Comment se présentent les jonquilles ou jeannettes?

Pourquoi aime-t-on conserver les bouquets de jeannettes dans les maisons?

Que font les grands lorsqu'ils aperçoivent le bouquet cueilli par les enfants?

Pourquoi les vieux soupirent-ils?

Aimez-vous courir à travers bois ou bien le long des haies et des talus à la recherche de fleurs sauvages?

Vocabulaire. — Remplacez les adjectifs contenus dans les expressions suivantes par d'autres adjectifs convenables : une fleurette *rose* — la cruche *brune* — une feuille *pointue* — un nuage *blanc* — le *premier* layon — une feuille *sèche* — la terre *rouge* — le houx *malingre* — une *longue* tige — une *grosse* boule *jaune*.

Dessinons : des jonquilles.

CATHERINE ET LES FLEURS

Après le déjeuner, Catherine s'en est allée dans les prés avec Jean, son petit frère. Quand ils sont partis, le jour semblait jeune et frais comme eux. Le ciel n'était pas tout à fait bleu; il était plutôt gris, mais d'un gris plus doux que tous les bleus du monde. Justement les yeux de Catherine sont de ce gris-là et semblent faits d'un peu de ciel matinal.

Catherine et Jean s'en vont tout seuls par les prés... Ils n'ont point de servante pour les conduire et ils n'en ont pas besoin. Ils savent leur chemin; ils connaissent les bois, les champs et les collines. Catherine sait voir l'heure du jour en regardant le soleil, et elle a deviné toutes sortes de beaux secrets naturels que les enfants des villes ne soupçonnent pas. Le petit Jean lui-même comprend beaucoup de choses des bois, des étangs et des montagnes, car sa petite âme est une âme rustique.

Catherine et Jean s'en vont par les prés fleuris. Catherine, en cheminant, fait un bouquet. Elle aime les fleurs. Elle les aime, parce qu'elles sont belles, et c'est une raison, cela! Les belles choses sont aimables; elles ornent la vie. Quelque chose de beau vaut quelque chose de bien, et c'est une bonne action que de faire un beau bouquet.

Catherine cueille des bleuets, des coquelicots, des coucous, des boutons-d'or qu'on appelle aussi cocottes. Elle cueille encore de ces jolies fleurs violettes qui croissent au bord des blés et qu'on nomme des miroirs de Vénus. Elle cueille les sombres épis de l'herbe à lait et le lys des vallées dont les blanches clochettes, agitées au moindre souffle, répandent une odeur délicieuse. Catherine aime les fleurs, parce que les fleurs sont belles; elle les aime aussi parce qu'elles sont des parures. Elle est une petite fille toute simple, dont les beaux cheveux sont cachés sous un béguin brun; son tablier de cotonnade recouvre une robe unie; elle va en sabots... Mais il y a des choses que les petites filles savent en naissant. Catherine sait que les fleurs sont des parures séantes et que les belles dames qui mettent des bouquets à leur corsage en paraissent plus jolies. Aussi songe-t-elle qu'elle doit être bien brave en ce moment, puisqu'elle porte un bouquet plus gros que sa tête. Elle est contente d'être brave et ses idées sont brillantes et parfumées comme ses fleurs. Ce sont des idées qui ne



s'expriment point par la parole; la parole n'a rien d'assez joli pour exprimer les idées de bonheur d'une petite fille. Il y faut des airs de chanson, les airs les plus vifs et les plus doux, les chansons les plus gentilles, comme *Giroflé-Girofla* ou *les Compagnons de la Marjolaine*. Aussi Catherine chante, en cueillant son bouquet : « J'irai au bois seulette », et elle chante aussi : « Mon cœur je lui donnerai, mon cœur je lui donnerai. »

Le petit Jean est d'un autre caractère. Il suit d'autres pensées. C'est un franc luron; il ne porte point encore la culotte, mais son esprit a devancé son âge, et il n'y a point d'esprit plus gaillard que celui-là. Tandis qu'il s'attache d'une main au tablier de sa sœur, de peur de tomber, il agite son fouet de l'autre main avec la vigueur d'un robuste garçon.

Anatole FRANCE.
(Pierre Nozière.)
[*Autorisé par Calmann-Lévy, édit.*]

Comprenons les mots. — *Les belles choses sont aimables :* les belles choses sont dignes d'être aimées.

Quelque chose de beau vaut quelque chose de bien : une belle chose est déjà une bonne chose. Il faut aimer le beau, comme on aime le bien.

Les fleurs sont des parures séantes. Les *parures* sont des objets qui servent à embellir. Les fleurs conviennent bien pour parer les petites filles.

Elle doit être bien brave. L'adjectif *brave* a ici un sens local. Catherine va en sabots, elle n'a qu'une robe unie et un tablier de cotonnade, mais à cause de son gros bouquet elle se croit plus jolie et mieux vêtue.

Ses idées sont brillantes et parfumées comme ses fleurs. Catherine est heureuse, ses pensées sont joyeuses et agréables.

C'est un franc luron. Jean n'est encore qu'un tout petit garçon mais déjà on le devine hardi et joyeux.

Il ne porte point encore la culotte. A l'époque où se situe le récit, l'habillement des garçons, jusque vers cinq ou six ans, ne différait pas de celui des petites filles.

Comprenons le texte. — Que fait la maman de Catherine, à votre avis?

Pourquoi peut-on dire que *le jour semblait jeune et frais?*

Pourquoi Catherine aime-t-elle les fleurs?

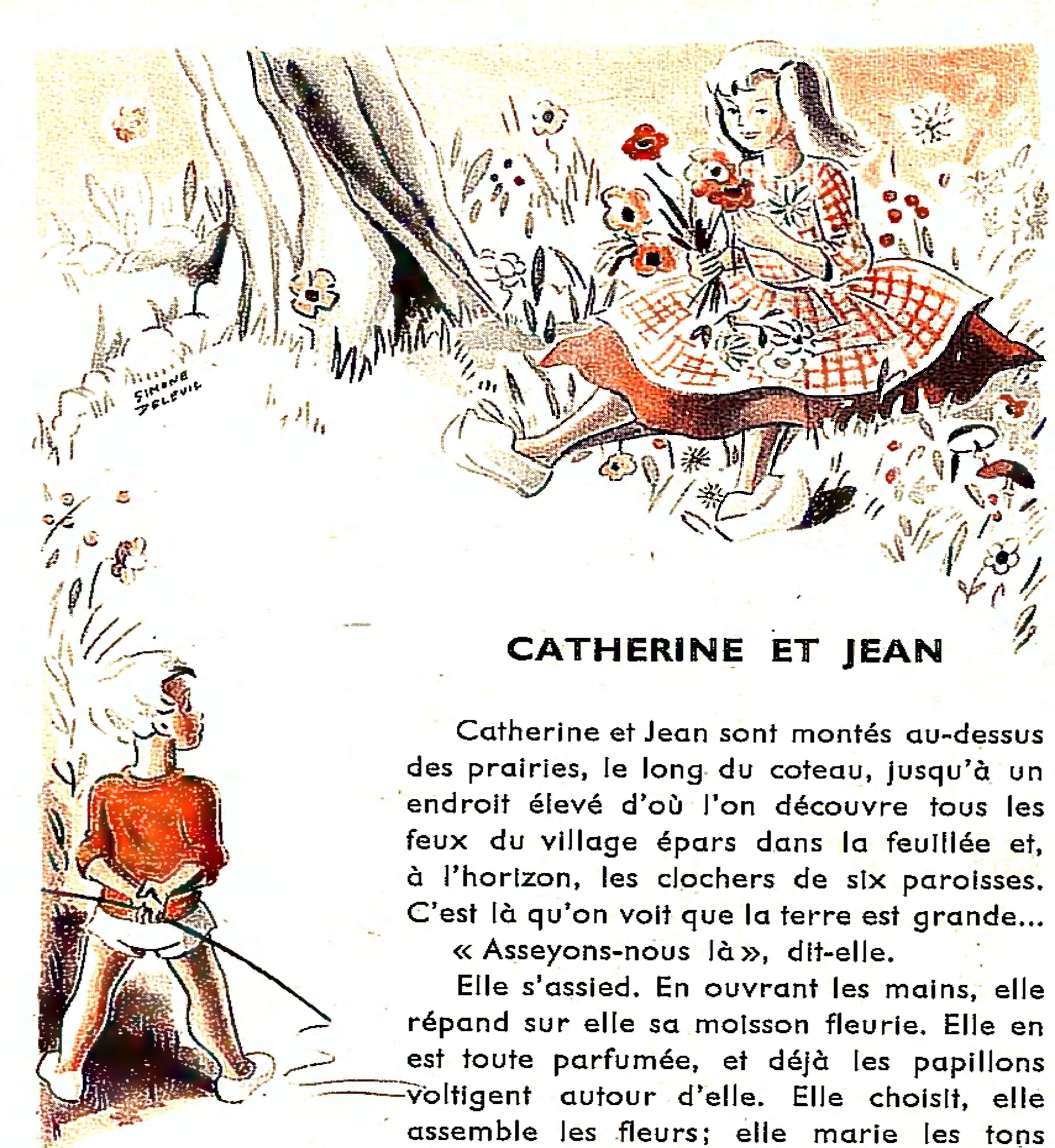
Quelles fleurs cueille-t-elle?

Que chante Catherine? Connaissez-vous ces chansons? Chantez-les.

Jean vous fait-il l'effet d'un franc luron? Dites en quoi.

Vocabulaire. — Nommez les vêtements d'une fillette, d'un garçonnet.

Dessinons : le bouquet que nous aimerions faire.



CATHERINE ET JEAN

Catherine et Jean sont montés au-dessus des prairies, le long du coteau, jusqu'à un endroit élevé d'où l'on découvre tous les feux du village épars dans la feuillée et, à l'horizon, les clochers de six paroisses. C'est là qu'on voit que la terre est grande...

« Asseyons-nous là », dit-elle.

Elle s'assied. En ouvrant les mains, elle répand sur elle sa moisson fleurie. Elle en est toute parfumée, et déjà les papillons voltigent autour d'elle. Elle choisit, elle assemble les fleurs; elle marie les tons pour le plaisir de ses yeux. Plus les couleurs sont vives, plus elle les trouve agréables. Elle a des yeux tout neufs que le rouge vif ne blesse point... Les yeux de Catherine sont de bons petits yeux qui aiment les coquelicots. Les coquelicots, voilà ce que Catherine préfère. Mais leur pourpre fragile s'est déjà fanée et la brise légère effeuille dans les mains de l'enfant leur corolle étincelante.

Elle regarde, émerveillée, toutes ces tiges en fleur, et elle voit toutes sortes de petits insectes courir sur les feuilles et sur les fleurs. Ces

plantes qu'elle a cueillies servaient d'habitation à des mouches et à de petits scarabées qui, voyant leur demeure en péril, s'inquiètent et s'agitent. Catherine ne se soucie pas des insectes. Elle trouve que ce sont de trop petites bêtes et elle n'a d'eux aucune pitié. Pourtant on peut être en même temps très petit et très malheureux...

Elle se fait des guirlandes et des couronnes et se suspend des clochettes aux oreilles; elle est maintenant ornée comme l'image rustique d'une vierge vénérée par des bergers.

Son petit frère Jean, occupé pendant ce temps à conduire des chevaux imaginaires, l'aperçoit ainsi parée. Aussitôt il est saisi d'admiration... Il s'arrête, le fouet lui tombe des mains. Il comprend qu'elle est belle. Il voudrait être beau aussi, et tout chargé de fleurs. Il essaie en vain d'exprimer ce désir dans son langage obscur et doux. Mais elle l'a deviné. La petite Catherine est une grande sœur; une grande sœur et une petite mère; elle prévient, elle devine.

« Oui, chéri, s'écrie Catherine; je vais te faire une belle couronne et tu seras pareil à un petit roi. »

Et la voilà qui tresse les fleurs bleues, les fleurs jaunes et les fleurs rouges pour en faire un chapeau.

Elle pose ce chapeau de fleurs sur la tête du petit Jean, qui en rougit de joie. Elle l'embrasse, elle le soulève de terre et le pose tout fleuri sur une grosse pierre. Puis elle l'admire parce qu'il est beau et elle l'aime parce qu'il est beau par elle.

Et, debout sur son socle agreste, le petit Jean comprend qu'il est beau... Droit, immobile, les yeux tout ronds, les lèvres serrées, les bras pendants, les mains ouvertes et les doigts écartés comme les rayons d'une roue, il goûte une joie pieuse...

Mais tout à coup Catherine éclate de rire. Elle s'écrie :

« Oh! que tu es drôle, mon petit Jean! que tu es drôle! »

Elle se jette sur lui, elle l'embrasse, le secoue; la lourde couronne lui glisse sur le nez. Et elle répète :

« Oh! qu'il est drôle! qu'il est drôle! »

Et elle rit de plus belle.

Anatole FRANCE.
(Pierre Nozière.)
[Autorisé par Calmann-Lévy, édit.]

Comprenons les mots. — *Le village épars dans la feuillée.* Les maisons de ce village ne sont pas serrées les unes contre les autres et la plupart d'entre elles sont entourées d'arbres.

Catherine marie les tons : elle groupe les fleurs selon leurs couleurs pour former un ensemble harmonieux.

Elle a des yeux tout neufs que le rouge vif ne blesse point. Catherine est jeune; elle aime les couleurs vives, comme celle du coquelicot.

Leur pourpre fragile. Les pétales des coquelicots sont d'un beau rouge, mais d'une nature très délicate; ils se fanent dès qu'ils ont été cueillis.

Comprenons le texte. — Quelles couleurs admire Catherine? Et vous, lesquelles préférez-vous?

Catherine aime-t-elle les insectes? Pourquoi? Et vous?

Pourquoi se pare-t-elle? Aimez-vous vous parer avec des fleurs?

Jean ne sait pas encore s'exprimer. Quel âge peut-il avoir?

Quelle pose garde-t-il quand il est sur la grosse pierre?

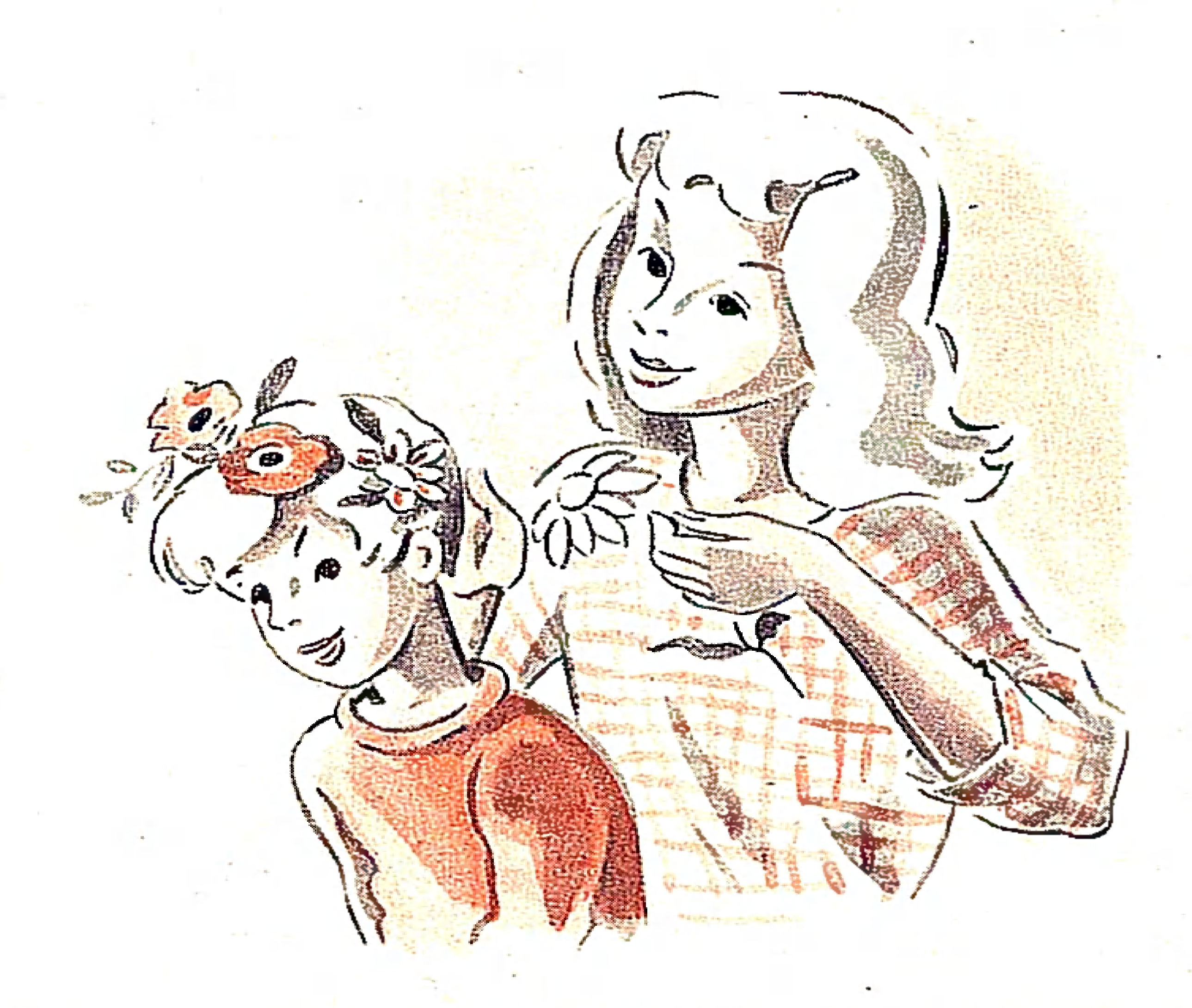
Pourquoi Catherine éclate-t-elle de rire?

Avez-vous déjà joué au roi et à la reine?

Une phrase. — *Les coquelicots, voilà ce que Catherine préfère.*

En imitant ce modèle, indiquez aussi ce que vous préférez.

Dessinons : un coquelicot.



AU RYTHME DES SAISONS

TEMPÊTE DE NEIGE

Le vent tourbillonne et la neige n'attend qu'un signal pour crever là-haut les poches grises des nuages et descendre en dansant sur la terre. D'abord ce sera une douce valse lente, puis le vent se fâchera, la ronde deviendra furieuse; des quatre coins de l'horizon soufflera la tempête; à droite, à gauche, au nord, au sud, elle brassera les flocons et les jettera sur le sol et les reprendra pour les lancer plus loin.

Malheur à celui que sa mauvaise chance tiendra loin de sa chaumière bien close! Son chemin se défera devant ses yeux hagards : là-bas, n'y avait-il point un arbre? Ouais, la tempête l'a jeté bas! Et ici, ne s'ouvrait-il point un chemin creux? Sans doute, avant que le vent n'y ait entassé de la neige pour en faire un talus. Tout trébuchant, il tournera sur lui-même comme un homme ivre; la neige l'aveuglera, le froid lui mordra le nez et pour peu qu'il lève un instant ses regards angoissés vers le ciel, la bise lui enfoncera dans le cou ses longs doigts glacés et lui gèlera le cœur.

Mais Karel connaît la plaine et la montagne. La poussière de neige que le vent soulève, il sait qu'il faut qu'elle cesse de courir à ras du sol comme une petite flamme pâle, et que tout se taise un instant, écrasé de peur, avant que la danse infernale des flocons ne commence. Tant qu'il voit la flamme, tant que chante le vent, il sait qu'il peut aller devant lui.

Karel se hâte, Bror renifle et souffle; ses larges pattes fourrées, comme celles d'un ours, se posent sans bruit sur la neige...

Depuis quelques instants, le chant du vent s'est tu. Il a cessé ici, puis il a décru là-bas, comme le cri d'un oiseau qui s'éloigne; plus rien ne bouge sur le sol ni à la cime des bouleaux; un silence de mort plane sur l'immensité neigeuse.

Dès que la voix du vent a baissé d'un demi-ton, Karel a flairé le danger et s'est rué en avant. Ah! comme il regrette d'avoir tant couru dans la plaine ce matin! Ce soir, ses jambes sont lasses et c'est pourtant maintenant qu'il lui faudrait toute son agilité pour jouer à



cache-cache avec la tempête. Sans doute, la forêt n'est plus loin, mais Karel le sait maintenant, jamais il n'atteindra avant l'ouragan la petite cabane de la Mère-aux-Herbes.

Un flocon, deux flocons. Mille flocons. Voilà la neige.

« Hâte-toi, Karel. Déjà la danse a commencé, le blanc tourbillon fouette ton visage harcelé de mille piqûres et brûle tes yeux.

— Bah! se dit l'enfant, j'en ai vu d'autres. »

Et il s'efforce de conserver son long pas de coureur des neiges, régulier, élastique et pesant à la fois. Le souffle de Bror l'accompagne ; de temps en temps la bête s'ébroue, secoue sa toison. Un brouillard entoure sa gueule où pointe sa langue de loup mince et rouge.

Marie COLMONT.
(*Rossignol des neiges*, Bourrelier.)

Comprenons les mots. — *Son chemin se défera devant ses yeux hagards :* la neige et la tempête feront disparaître les marques (arbres, fossés, etc.) permettant de reconnaître le chemin à suivre.

La bise lui enfoncera dans le cou ses longs doigts glacés : le vent froid lui glacera le cou.

Karel s'est rué en avant : il s'est lancé en avant, avec la volonté de gagner l'abri de la forêt et la cabane qui lui servira de refuge.

La bête s'ébroue : elle souffle bruyamment.

Comprenons le texte. — Comment se prépare la tempête de neige?
Quels sont les dangers d'une telle tempête?
Quel animal pensez-vous que soit Bror?
A quel moment commencera le vrai danger?
Que regrette Karel? Cela lui retire-t-il son courage?
Comment s'efforce-t-il de marcher?

Vocabulaire. — Dans la phrase : « Le *chant* du vent s'est tu. Il a cessé ici, puis il a *décru* là-bas, comme le cri d'un oiseau qui s'éloigne; plus rien ne *bouge* sur le *sol* ni à la *cime* des bouleaux », remplacez chaque mot en italique par un autre mot ayant à peu près le même sens.

Une phrase. — *Sans doute, la forêt n'est plus loin, mais Karel le sait maintenant, jamais il n'atteindra avant l'ouragan la petite cabane de la Mère-aux-Herbes.*

En prenant exemple sur ce modèle, faites une phrase pour montrer qu'un élève n'aura pas le temps de terminer un devoir.

Dessinons : une cabane couverte de neige.

LE CHANT DU ROSSIGNOL



Autrefois, le rossignol ne chantait pas la nuit. Il avait un gentil filet de voix et s'en servait avec adresse du matin au soir, le printemps venu. Il se levait avec les camarades, dans l'aube grise et bleue, et leur éveil effarouché secouait les hannetons endormis à l'envers des feuilles de lilas.

Il se couchait sur le coup de sept heures, sept heures et demie, n'importe où, souvent dans les vignes en fleur qui sentent le réséda, et ne faisait qu'un somme jusqu'au lendemain.

Une nuit de printemps, le rossignol dormait debout sur un jeune sarment, le jabot en boule et la tête inclinée, comme avec un gracieux torticolis. Pendant son sommeil, les cornes de la vigne, ces vrilles cassantes et tenaces, dont l'acidité d'oseille fraîche irrite et désaltère, les vrilles de la vigne poussèrent si drues, cette nuit-là, que le rossignol s'éveilla ligoté, les pattes empêtrées de liens fourchus, les ailes impuissantes.

Il crut mourir, se débattit, ne s'évada qu'au prix de mille peines,

et de tout le printemps se jura de ne plus dormir, tant que les vrilles de la vigne pousseraient.

Dès la nuit suivante, il chanta, pour se tenir éveillé :

> Tant que la vigne pousse, pousse, pousse,
> Je ne dormirai plus !
> Tant que la vigne pousse, pousse, pousse...

Il varia son thème, l'enguirlanda de vocalises, s'éprit de sa voix, devint ce chanteur éperdu, enivré et haletant, qu'on écoute avec le désir insupportable de le voir chanter.

J'ai vu chanter un rossignol sous la lune, un rossignol libre et qui ne se savait pas épié. Il s'interrompt parfois, le col penché, comme pour écouter en lui le prolongement d'une note éteinte... Puis il reprend de toute sa force, gonflé, la gorge renversée... Il chante pour chanter, il chante de si belles choses qu'il ne sait plus ce qu'elles veulent dire.

Mais moi, j'entends encore à travers les notes d'or les sons de flûte grave, les trilles tremblés et cristallins, les cris purs et vigoureux,

j'entends encore le premier chant naïf et effrayé du rossignol pris aux vrilles de la vigne :

Tant que la vigne pousse, pousse, pousse...

COLETTE.
(*Les Vrilles de la vigne*, Ferenczi.)

Comprenons les mots. — *Un gentil filet de voix* : il avait une petite voix agréable mais frêle, légère.

Le jabot : renflement de l'œsophage des oiseaux; lorsqu'il est empli d'aliments, le jabot forme une boule sur le devant du cou.

Torticolis : douleur obligeant à tenir la tête inclinée sur le cou. Le rossignol ne souffre pas d'un torticolis, il dort seulement à la façon des oiseaux, la tête cachée sous l'aile.

Les pattes empêtrées : les pattes entravées, liées par les filaments de la vigne.

S'évada : se sauva, après bien des efforts.

L'enguirlanda de vocalises. Pour rendre son chant plus agréable, le rossignol lui ajouta des notes nouvelles comme on place des guirlandes de feuillage, de fleurs ou de lampions pour compléter une décoration.

Le chanteur éperdu, enivré et haletant : il chante tellement, qu'il est comme égaré. Son propre chant le rend ivre et tout palpitant, presque à bout de souffle.

Les trilles tremblés et cristallins : les trilles sont des tremblements du son, ceux du rossignol ont la pureté du cristal.

Comprenons le texte. — Selon vous, s'agit-il d'une histoire vraie ou d'une légende?

Qu'arrive-t-il au rossignol durant une nuit de printemps?

Comment chantait le rossignol avant sa mésaventure? et quand chantait-il?

Comment chanta-t-il ensuite? et quand?

Le rossignol semble-t-il aimer le son de sa propre voix? Quelle phrase vous l'indique?

Vocabulaire. — Donnez le contraire des adjectifs employés dans les expressions suivantes : une *gentille* voix — les hannetons *endormis* — un *jeune* sarment — la tête *inclinée* — un *gracieux* torticolis — un rossignol *libre* — de *belles* choses — un cri *vigoureux* — un son *grave*.

Une phrase. — *Une nuit de printemps, le rossignol dormait debout sur un jeune sarment, le jabot en boule et la tête inclinée, comme avec un gracieux torticolis.*

Remarquez comme, en peu de mots, l'auteur trace le portrait de l'oiseau endormi. Il dit ce que fait le rossignol (il dort) — de quelle manière il le fait (debout, le jabot en boule, la tête inclinée) — à quel moment (une nuit de printemps) — en quel endroit (sur un jeune sarment).

Dessinons : un rossignol.

UNE ESCAPADE EN MER

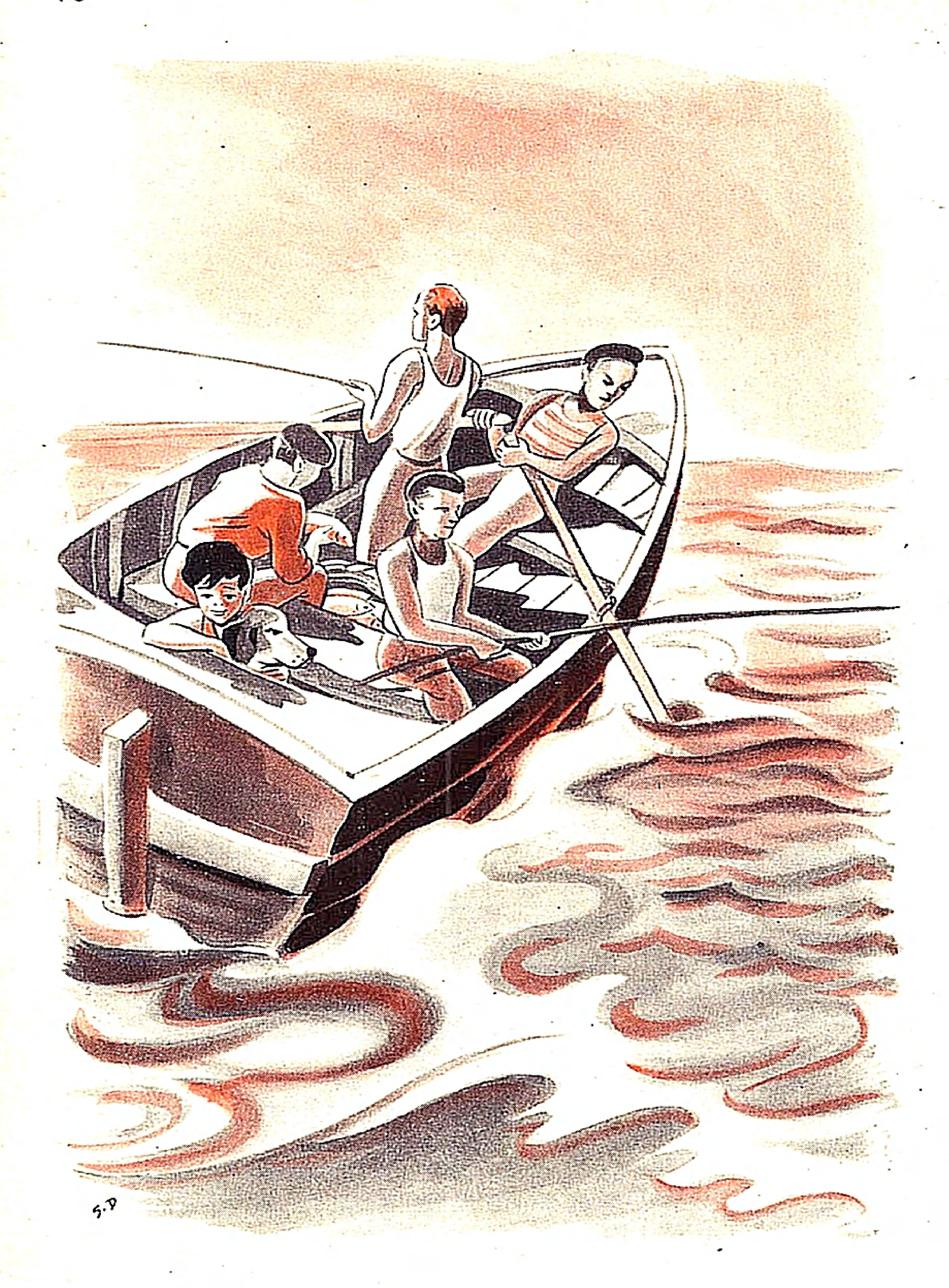
La petite barque de pêche contourna la balise et arriva en vue de l'île. C'était une embarcation pansue, aux ailes blanches, et qui faisait songer à une jeune mouette trop bien nourrie tandis qu'elle avançait en rasant l'eau, coquetant avec les vaguelettes et bondissant d'un air de satisfaction joyeuse.

Elle avait bien raison d'être gaie : l'été était superbe et la mer lui avait accordé ses faveurs; le jour tombait; le port éclairé par le soleil couchant, se préparait à l'accueillir à son retour. Elle avait aussi bien des raisons de paraître dodue, car sa coque, pleine à éclater, contenait des engins de pêche, du poisson, trois hommes, un petit garçon et un chien.

Le petit garçon n'avait rien pris, mais peu lui importait. Il lui suffisait d'avoir pu embarquer, en ce bienheureux après-midi de samedi, d'avoir pu se figurer pendant quatre heures glorieuses qu'il faisait partie de l'équipage, pêcheur de l'île, riche en jurons singuliers et en odeurs goudronneuses. Chaque bond de la barque, chaque jet d'écume qui l'assaillait... le rapprochaient d'une discussion embarrassante avec ses parents qui désapprouvaient ses relations avec Hélier, Guilbert et Jacquemin; mais peu lui importait; pendant quatre heures bénies, il s'était enfui, il avait vécu en homme libre et en marin. Au comble du bonheur, il cracha par-dessus bord à l'imitation de Guilbert et observa avec satisfaction qu'il pouvait cracher près d'un mètre plus loin que la semaine précédente...

C'était un gentil garçon, ce Colin, et d'aspect agréable quand il était propre. Petit pour ses huit ans, mince et d'une souplesse charmante, il avait des cheveux châtains et des yeux bruns, une peau claire que le hâle avait dorée comme le plus beau des œufs bruns, disait sa sœur aînée qui l'aimait tendrement. Pour ajouter à tous ses charmes, il possédait les petites dents pointues d'un écureuil, une langue très rouge qui, lorsqu'il était en train de réfléchir, montrait sa pointe sur le côté de sa bouche, de petites oreilles dont la forme rappelait un peu celles d'un faune, et enfin, une fossette.

Pour l'instant, il était recroquevillé à l'arrière de la barque, las et heureux, et il sentait abominablement le poisson. Près de lui, se grattant le ventre, était assis son chien, Maximilien, animal



d'un noir de jais, à queue en panache et de race inconnue.

On commençait à côtoyer l'île. Elle s'étendait sur la mer comme un animal endormi, les roches de sa pointe septentrionale écartées comme des griffes. Peu à peu, à mesure qu'elle émergeait de la brume du couchant, on discernait les arbres, les maisons, les églises et les batteries. Au crépuscule, elle prenait l'aspect d'un pays féerique, d'une contrée lointaine et irréelle, d'un mirage au milieu des eaux, ne révélant qu'une partie de sa beauté et gardant le reste jalousement caché. Colin, la tête appuyée sur son bras, une de ses maigres mains hâlées tapotant l'eau, observait l'île qui laissait ses beautés apparaître une à une, les offrait un instant à sa vue, puis, comme la barque accélérait sa course, les plongeait à nouveau dans la brume.

Elizabeth GOUDGE.
(*L'Arche dans la tempête*,
trad. Madeleine T. Guéritte, Plon.)

Comprenons les mots. — *Balise* : ouvrage en fer ou en maçonnerie, qui sert à indiquer les dangers d'une passe.

Une embarcation pansue aux ailes blanches : la barque a des flancs très arrondis et des voiles blanches.

La coque : la carcasse de la barque.

Riche en odeurs goudronneuses : la barque sent le goudron, l'équipage est aussi imprégné de cette odeur.

Comprenons le texte. — Pourquoi le petit garçon est-il heureux?

Pourquoi dit-on : « il a vécu en homme, en marin »?

Comment, à votre avis, va-t-il être accueilli à son retour?

Avez-vous déjà été sur une barque de pêche? Si oui, quel souvenir en conservez-vous?

Vocabulaire. — La mer.

Qu'appelle-t-on le flux, le reflux, la houle, l'embrun? Qu'est-ce qu'une lame de fond? A quoi servent les balises? Expliquez un calme plat.

Comparez : la pleine mer, en pleine mer, la haute mer, la mer est haute.

Dessinons : une barque pansue.

TRAVAIL EN FORÊT

Vint une semaine de froid sec qui rabattit les corbeaux au creux des collines et les pauvres oiselets aux alentours des granges.

Des chardonnerets, des mésanges, des pinsons rentraient même dans le galetas ou venaient pépier contre les vitres des fenêtres. La pelure de neige poudreuse gardait trace des fines empreintes de musaraigne et de mulot; des pas plus profonds de lièvre se suivaient dans l'hort jusque vers le carré de choux verts.

Sur les huit heures, Jean-Marie et son beau-père partaient dans les gorges au bois des Ramilles. Leurs pieds, dans la laine et le bois, ne sentaient pas le gel; le froid ne traversait pas le bourgeron et le tricot, mais la pointe des oreilles devenait rouge puis violette. Le scie-tout sur une épaule, la hache cravatant la nuque, les deux hommes se hâtaient par les travers. Le souffle de leur respiration se mêlait au brouillard, à la fumée de la cigarette de Jean-Marie, de la pipe du Toine et persistait un long moment après leur passage dans la clarté du jour.

Vite, au travail pour se réchauffer! A celui-ci, avec la hache, un coup d'aplomb, un coup de biais et une écaille de bois jaillit; on dépatte les racines qui se gonflent avant de plonger. Ensuite, on taille dans la pile même une large saignée du côté où l'on veut qu'elle tombe. De l'œil, on suit d'avance dans l'air, entre deux rangées, le chemin de l'arbre s'abattant. Longtemps, ensuite, le scie-tout va et vient au pied de la pile : fr, fr, fr, frr. De chaque côté, il crache la douce sciure où le genou moule son creux. Le mouvement du scie-tout rythme la respiration; la poitrine des deux hommes gémit...

« Oh! prenons souffle », fait le vieux, le poing serré sur la hanche.

Jean-Marie mesure alors les lents progrès du fil : « Restent encore plus de deux travers de main, arrivons au plus large. » Les dents sont chaudes, il faut engager les coins. Sous les coups de la masse, les coins frottés de terre prennent, pénètrent, s'impriment du côté de la souche; un tressaillement parcourt la pile, s'absorbe dans la charpente, expire au bout des ramures. Enfin, un dernier coup aux trois coins; cet énorme fracas, c'est la récompense.

L'arbre tombé, il faut l'ébrancher, le peler, le débiter en billes bien mesurées. Ça donne répit.



Il était midi passé quand la femme de Jean-Marie déboucha, cabas d'une main, pot rempli de soupe chaude au bout de l'autre; quand la femme arrive ainsi, peignée, roselette, réveillée, c'est toute la douceur des maisons tièdes qui apparaît sur le chantier. Et en mangeant, le pot entre les genoux, la cuiller raclant le fond du grès, on se laisse aller à parler, à parler... Le bois est si tranquille qu'on entend parfois une brindille sèche craquer au passage d'un oiseau, une pomme de pin choir du haut d'un fût.

Lucien GACHON.
(*Jean-Marie, homme de la terre*, Valois.)

Comprenons les mots. — *Musaraigne* : petit animal carnassier, à museau pointu, de la grosseur d'une souris.

Mulot : espèce de petit rat qui vit sous terre, dans les champs et les bois.

Hort : vieux mot désignant le jardin. L'art de cultiver les jardins s'appelle *horticulture*; celui qui s'occupe d'horticulture est un *horticulteur*.

La hache cravatant la nuque. Pour avoir les mains libres, les deux hommes ont suspendu la hache à leur col, le fer retenu par la nuque, le manche pendant devant la poitrine.

La pile (rapprocher de pilier) : le tronc de l'arbre.

Engager les coins : enfoncer des coins de fer dans la fente creusée par la scie pour soulever légèrement le fût et obliger l'arbre à tomber du côté prévu.

Débiter en billes : scier en morceaux, en tronçons.

Cabas : panier en paille ou en jonc, qui sert ici à porter le repas.

C'est toute la douceur des maisons tièdes qui apparaît sur le chantier. La femme apporte la soupe chaude; elle restera avec les deux hommes jusqu'à la fin de leur repas. C'est pour eux un moment de repos presque aussi agréable que celui où ils se retrouvent le soir auprès du feu.

Fût : partie droite du tronc.

Comprenons le texte. — Cherchez les détails qui prouvent qu'il fait froid.

Que signifie l'expression : « leurs pieds dans la laine et le bois »?

Comment se fait l'abattage de l'arbre?

Que peut contenir le cabas pour le repas des bûcherons?

Que pensez-vous du travail des bûcherons? Vous paraît-il pénible? Présente-t-il des dangers?

Vocabulaire. — Quels sont les arbres forestiers que vous connaissez? Expliquez : un taillis, une futaie, une réserve, des bûches.

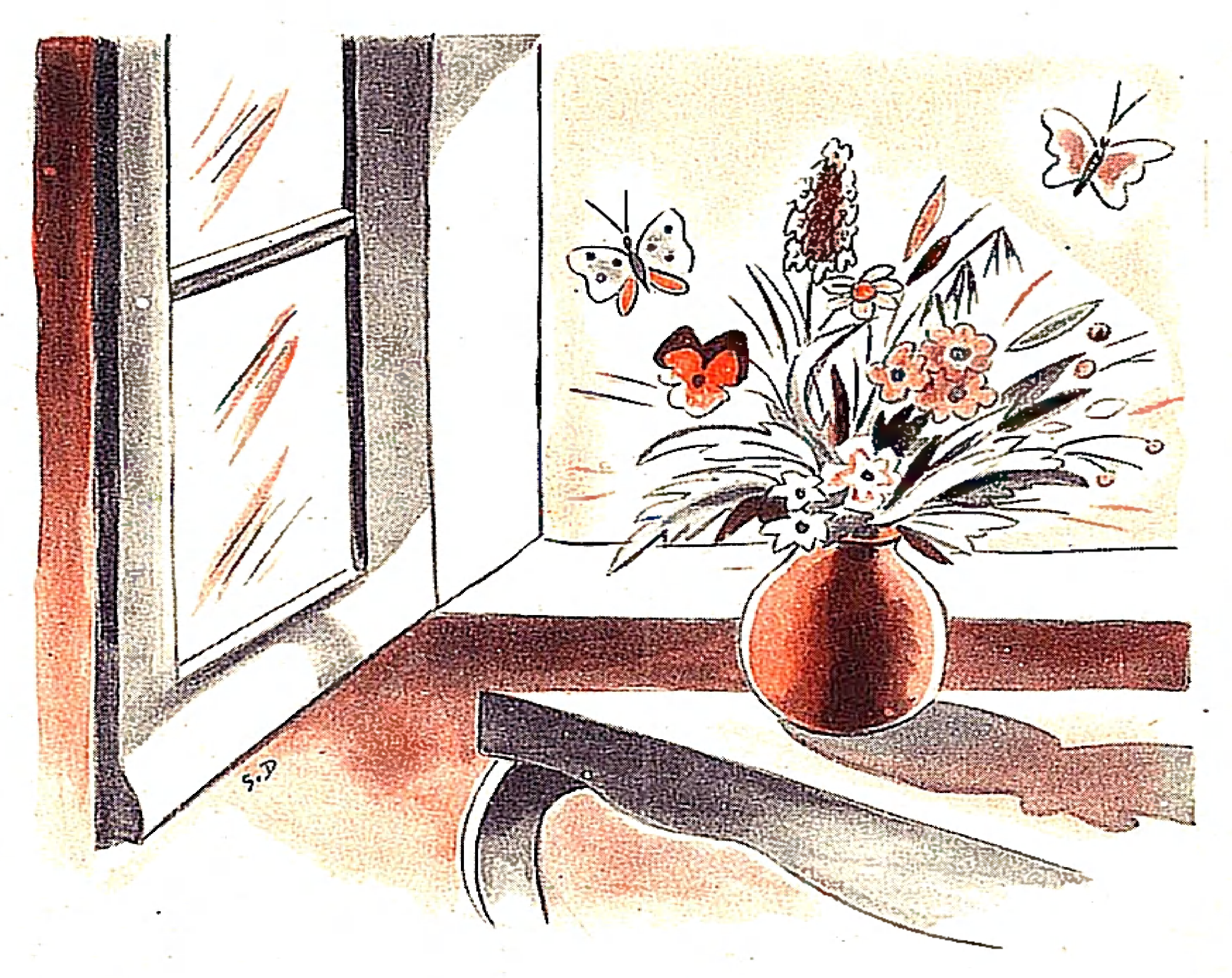
Employez dans une phrase, en parlant des arbres : attaquer, frapper, entailler, abattre.

Dessinons : une hache — des bûcherons au travail.

LE PRINTEMPS VIENT

Le village vivait dans l'impatience des beaux jours. La longue prison de l'hiver, ces journées si brèves et si grises, la neige, le froid, la bise, la nuit... comme on aspirait à les voir fuir devant le soleil! Dès janvier, on épiait l'aube un peu moins tardive, l'allongement des crépuscules. On attendait le vent de mars... qui sèche les terres molles et rétrécit le ruban d'eau des fossés.

Dans le vent et le soleil flambaient les haies et les talus. La cam-



pagne s'empanachait de longues fumées, pendant que la flamme crépitait dans les épines et courait dans l'herbe rousse. Aux lisières du bois, le feston des vieilles neiges reculait tous les jours. Et les taillis commençaient à s'empourprer du réveil de la sève; l'or vif des chatons du marsault, l'or gris des chenilles du noisetier, les mille croix d'or pâle du cornouiller, tout était là, fidèle au rendez-vous.

Garçons et filles, nous sentions obscurément la joie du renouveau. Nous recommencions à jouer dehors, le soleil nous tirait vers les champs et les bois. Il nous semblait refaire la découverte du monde...

Je suis dans le jardin de la grand-mère, un tout petit coin de terre encadré de toits moussus, sous les grands arbres du parc voisin. A l'ombre froide du *pignon, un tas de neige grise achève de fondre,* mais en face, au pied de la treille, les perce-neige sont sorties, tout un bloc de feuilles pâles et serrées, couronné de fleurs encore closes et suspendues à leurs tiges délicates. Avec quelle curiosité j'attendais qu'elles ouvrent leur robe à trois pans, leur jupon brodé de vert et pointillé d'orange!

Un peu plus tard, si le temps était doux, nous pensions aux violettes. Nous cherchions les premières au pied de la terrasse, sous le grand mur ventru que dominent les vieux tilleuls et qui se chauffe au soleil. Pauvres violettes sans queue et presque sans pétales, teintées de mauve et roussies par le gel! Nous les apportions dans le creux de notre main. A peine réchauffées, elles nous remerciaient de leur divine suavité. « Ah! disait maman, tu les as trouvées sous la terrasse; nous y courions déjà quand j'allais à l'école. »

Toutes les autres suivaient, toutes les violettes des murs, des haies et des jardins, les pourpres et les presque bleues, les blanches et les lilas, les simples et les doubles, et ces violettes de loup, qui font de si belles taches dans les luzernes mais ne sentent rien.

Cent images rôdent ainsi, des printemps d'autrefois : couleurs, parfums, chansons : la tache rose d'un pêcher dans une vigne, l'or éclatant des *barbouillettes* dans le fossé, le premier cri d'hirondelle, les appels des gamins en quête de pissenlits dans les prés, la criaillerie des geais, la flûte du merle...

Tout au long du chemin qui s'en va tournant vers le moulin, l'épine noire s'embrume d'un poudroiement de boutons. C'est ici qu'elle fleurit la première et que demain flottera son nuage de neige et d'amer parfum. Le rossignol n'est pas loin; il ne veut pas savoir que les vignes sont mortes; aussi continue-t-il à chanter la chanson des rossignols d'autrefois.

Joseph CRESSOT.
(*Le Pain au lièvre*, Stock.)

Comprenons les mots. — *Le vent de mars... rétrécit le ruban d'eau des*

fossés : sous le souffle du vent, l'eau des fossés s'évapore assez rapidement; en baissant la surface devient de plus en plus étroite.

Flambaient les haies et les talus : on avait mis le feu aux épines sèches qui encombraient les haies et les talus; poussées par le vent, les flammes s'étendaient de proche en proche.

Le feston de vieilles neiges reculait tous les jours. Les vieilles neiges fondent peu à peu, les bords sont en zigzag et rappellent les festons de broderie.

Les taillis commençaient à s'empourprer du réveil de la sève. La sève fait gonfler les bourgeons qui prennent une teinte rousse.

Le marsault : c'est une espèce de saule.

Les chatons du marsault... les chenilles du noisetier. Les épis de petites fleurs du marsault et du noisetier ressemblent à une queue de petit chat ou à une chenille.

Leur robe à trois pans : leurs trois pétales blancs.

Leur jupon brodé de vert et pointillé d'orange : le calice vert, semé de points orangés.

Leur divine suavité : leur odeur délicate, suave.

Comprenons le texte. — Pourquoi le village vit-il dans l'impatience des beaux jours?

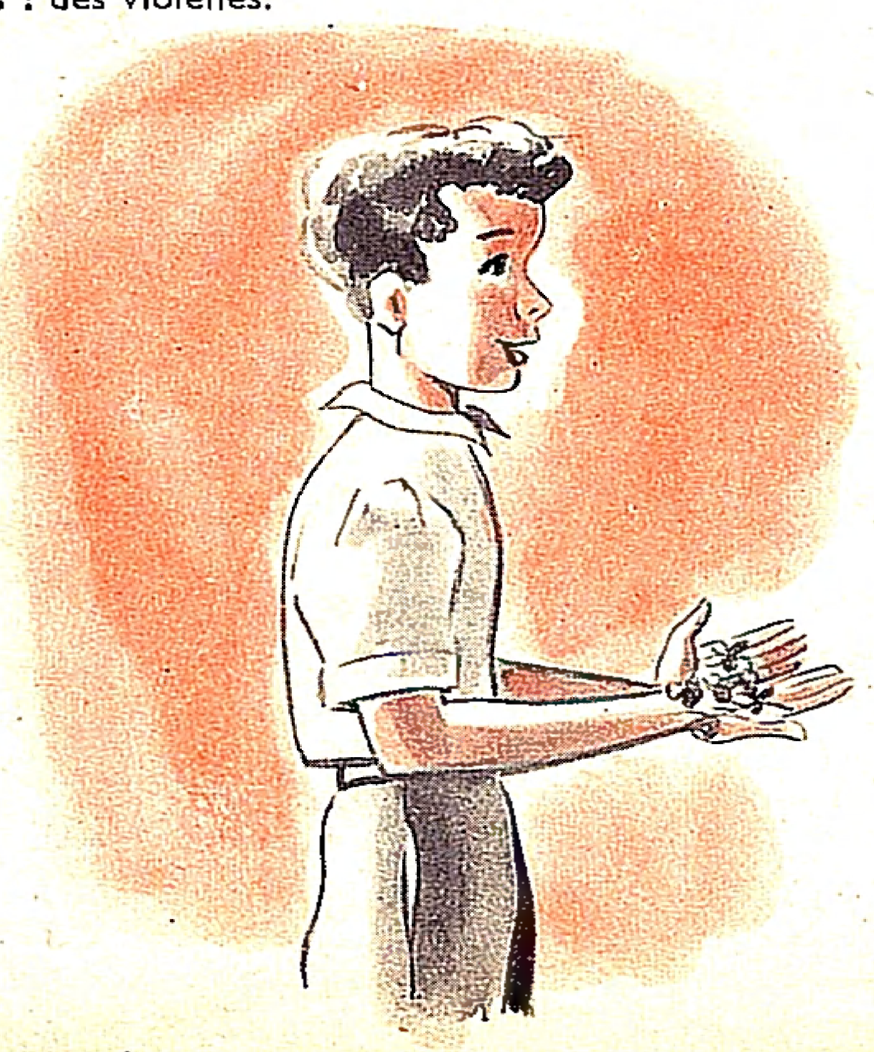
Vers quelle date les branches des arbres commencent-elles à rougir dans la région où vous habitez?

A partir de quelle époque fait-il bon à jouer dehors?

Quelles sont les premières fleurs qui poussent dans votre village? ou quelles sont celles que l'on peut acheter au marché de votre ville?

Avez-vous déjà cherché des violettes? Où?

Dessinons : des violettes.





L'ÉTÉ

L'été, la nuit bleue et profonde
S'unit au jour limpide et clair;
Le soir est d'or, la plaine est blonde.
On entend des chansons dans l'air.

L'été, la nature éveillée
Partout se répand en tous sens,
Sur l'arbre, en épaisse feuillée,
Sur l'homme en bienfaits caressants.

Alors, la masure, où la mousse
Sur l'humble chaume a débordé,
Montre, avec une fierté douce,
Son vieux mur, de roses brodé.

L'aube alors de clarté baignée,
Entrant dans le réduit profond
Dore la toile d'araignée
Entre les poutres du plafond.

Victor HUGO.
(Les Voix intérieures.)

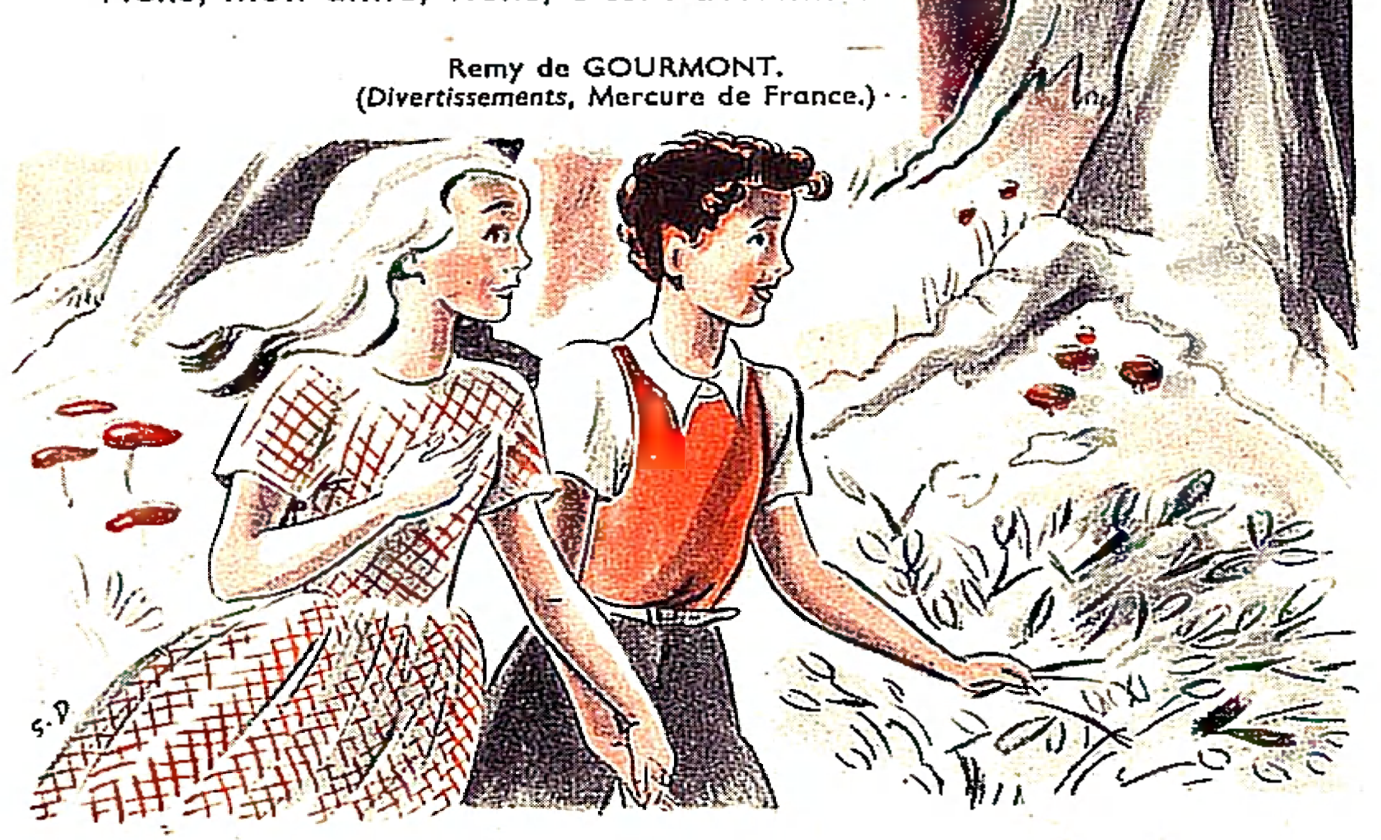
VIENS, MON AMIE...

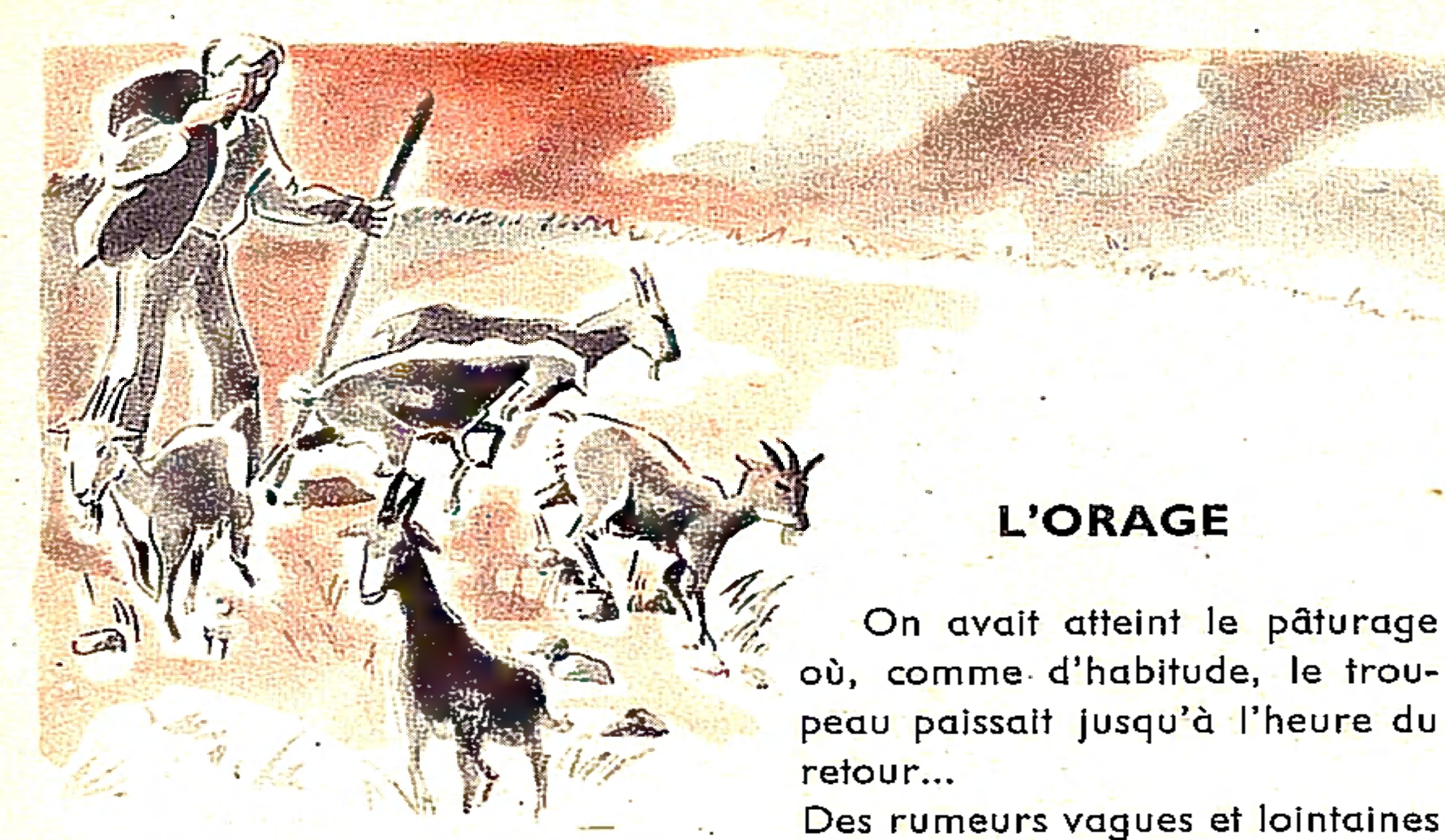
Viens, mon amie, le vent d'automne
Sanglote comme une personne.
Et, dans les buissons entrouverts,
La ronce tord ses bras pervers;
Mais les chênes sont toujours verts;
Viens, mon amie, viens, c'est l'automne.

Viens, mon amie, le triste automne
Aux bras de l'hiver s'abandonne;
Mais l'herbe de l'été repousse,
La dernière bruyère est douce,
Et l'on croit voir fleurir la mousse;
Viens, mon amie, viens, c'est l'automne.

Viens, mon amie, viens, c'est l'automne;
Tout nus, les peupliers frissonnent,
Mais leur feuillage n'est pas mort;
Gonflant sa robe couleur d'or,
Il danse, il danse, il danse encor;
Viens, mon amie, viens, c'est l'automne.

Remy de GOURMONT.
(*Divertissements*, Mercure de France.)





L'ORAGE

On avait atteint le pâturage où, comme d'habitude, le troupeau paissait jusqu'à l'heure du retour...

Des rumeurs vagues et lointaines faisaient vibrer l'azur du ciel comme le bruit lointain de la mer sur les plages. Pas un nuage à l'horizon, pas la plus petite brume, la nature entière faisait chanter son rêve. En bas, tout au fond de la vallée, les villages sous les premiers rayons du soleil paraissaient flamboyer et sortir de l'ombre où la nuit les avait noyés.

Combien de fois le chevrier n'avait-il pas été saisi par ce merveilleux spectacle. Mais chaque fois qu'il se renouvelait, son cœur bondissait follement dans sa poitrine et un sentiment indéfinissable s'emparait de tout son être.

La matinée s'écoula dans le calme le plus complet; les bêtes elles-mêmes paraissaient rêveuses, et le troupeau restait compact, ce qui permit au berger de muser et de se reposer.

Au début de l'après-midi, un tout petit nuage se dessina à l'horizon droit en face sur la montagne, puis, peu à peu, d'autres se formèrent et l'atmosphère devint plus lourde.

Le gardeur de chèvres connaissait ces signes précurseurs de l'orage, aussi se mit-il en devoir de rassembler son troupeau et de descendre avec ses compagnons au chalet des chèvres.

Au moment du départ, le premier coup de tonnerre se fit entendre, et un énorme éclair déchira les nues. Le vent, qui au début s'était mis à souffler doucement, augmenta d'intensité.

Les sapins craquaient sous la rafale et gémissaient comme si un



être invisible avait cherché à les déraciner, et la pluie se mit à tomber en trombe.

Le ciel était devenu couleur d'encre, tout avait pris un aspect fantastique; le torrent, en roulant des eaux noires et boueuses, grondait et dévalait la pente à une vitesse vertigineuse.

Le chevrier ne s'effrayait pourtant pas; il avait l'habitude de ces ouragans et il était déjà, pour son âge, un courageux garçon, mais il fut très surpris en voyant la sérénité dont faisait preuve le petit Georges.

« Tempête », toujours si docile, montrait des signes de nervosité. Elle sautait de droite et de gauche, et ne semblait nullement vouloir

obéir à la voix de son maître. A peine venait-elle de s'écarter un peu, qu'un formidable coup de tonnerre ébranla les alentours et la foudre s'abattit à quelques mètres de là sur un splendide sapin qui s'écroula avec un tel gémissement que le troupeau se dispersa dans toutes les directions et que les enfants eux-mêmes se jetèrent à terre, muets de terreur. Quand ils se relevèrent, ils aperçurent « Tempête » qui s'enfuyait, et qui, sans souci du danger, gambadait follement sur le bord du gouffre qui surplombe la rivière.

Cette fois le chevrier fut saisi de crainte :

« Tempête », « Tempête », viens ici, écoute-moi. » Mais rien n'y fit; l'insouciante se mit à cabrioler de plus belle.

Le petit Georges n'hésita pas un seul instant et, sans plus réfléchir, il se précipita à la poursuite de la chèvre.

Celle-ci le regardait venir de ses yeux malicieux, elle bondissait toujours plus vite en longeant l'abîme; il fit un effort désespéré, et, dans une détente formidable, il se rua à son tour juste à l'instant où le terrain se dérobant sous les pieds de « Tempête », elle disparut au fond de la rivière, où elle fut emportée dans les eaux écumantes.

Johanna SPYRRI.
(*Heidi et ses enfants*, Flammarion.)

Comprenons les mots. — *Le troupeau restait compact* : les bêtes ne se dispersaient pas, elles demeuraient groupées.

Muser : s'amuser à des riens.

Signes précurseurs : signes qui annoncent; les nuages, la lourdeur de l'atmosphère précèdent l'orage et annoncent qu'il va bientôt éclater.

Le vent augmenta d'intensité : il se mit à souffler avec plus de force.

La sérénité : le calme. Le petit Georges n'a pas peur de l'orage, il reste tranquille.

Muets de terreur : ils ont tellement peur qu'ils ne peuvent plus parler.

Une détente formidable : un élan considérable. L'enfant se lance de toute sa force à la poursuite de la chèvre.

Comprenons le texte. — Comment s'annonce l'orage?

A votre avis, qui est « Tempête »?

Qu'est-ce qui a surtout effrayé les deux enfants et le troupeau?

Qu'arrive-t-il à « Tempête »? Est-ce la faute du chevrier?

Une phrase. — *« Tempête », toujours si docile, montrait des signes de nervosité.* Il y a une opposition entre la docilité habituelle de la chèvre et sa nervosité du moment.

Sur le modèle de cette phrase, présentez un enfant qui passe de la gaieté à la tristesse.

LABOUR EN NORMANDIE

Les deux Mahieux se dirigeaient avec l'attelage du côté de Bournay, par le chemin de terre qui traversait la pommeraie. Les deux chevaux, connaissant la route, ouvraient la marche. Joseph et Louis suivaient, d'un pas régulier, à la même cadence robuste que les gros percherons. Le vieux s'appuyait d'une main sur l'épaule de son jeune compagnon... Le ferraillement des socs couvrait la voix des deux hommes.

La Huchette était une petite pièce derrière un repli de collines. Joseph aimait ce coin de terre douillettement pelotonné dans son creux de paysage; derrière ses haies, presque hautes comme des arbres, elle étalait son rectangle régulier... L'avril chantait, ce matin, les haies s'épaississaient de feuillettes neuves. Sur les bords du chemin de terre, les pieds de violettes se pressaient en touffes sombres, parfois éclairées des premiers boutons-d'or. Les coucous appelaient du haut des grands ormes.

Louis était d'humeur à arracher la besogne. Il était impatient d'arriver. En approchant, il allongeait le pas comme s'il craignait de manquer une fête.

A la Huchette, là où la haie s'ouvrait tel un large portail, Joseph dit à Louis ce qu'il voulait faire. On devait aujourd'hui préparer la pièce. Demain on sèmerait.

Louis se mit au travail. Les chevaux tiraient fort et droit. Ils connaissaient leur ami. Quand Louis, de sa bonne voix chaude, lançait « Holà, Marron! Holà, Mousset! », c'était seulement pour leur parler. Et, les oreilles pointées vers le bout du sillon, tout le poitrail tendu à craquer, Marron et Mousset creusaient la terre, qui se retournait, étincelante et chaude, devant le pas mesuré de Louis. Joseph suivait du regard... Quand, au bout du champ, les chevaux tournaient lentement, pour reprendre le sillon suivant, Louis pausait un moment; et, tandis qu'il essuyait son front d'un revers du bras, il prenait le repère de la ligne qu'il allait commencer, puis : « Holà, Marron! Holà, Mousset! », l'équipe repartait, tendue vers la mire, là-bas, une pierre blanche, un rameau de la haie ou une touffe plus sombre, que le soc allait bientôt arracher.

A midi, le travail était plus qu'aux trois quarts terminé. Il ne restait plus que trois sillons à creuser. Les bêtes sentaient la fin. Sans hâte,



sans fièvre, les gros muscles achevaient la besogne du même mouvement régulier.

« Holà, Marron! Holà, Mousset! » La voix jeune de Louis, tout en haut de la Huchette, sonnait, joyeuse et caressante, portée par la brise légère, avec le tintement des ferrailles sur les grosses mottes.

Henri BLANCHENAY.
(*L'Appel*, Les Éditions sociales françaises.)

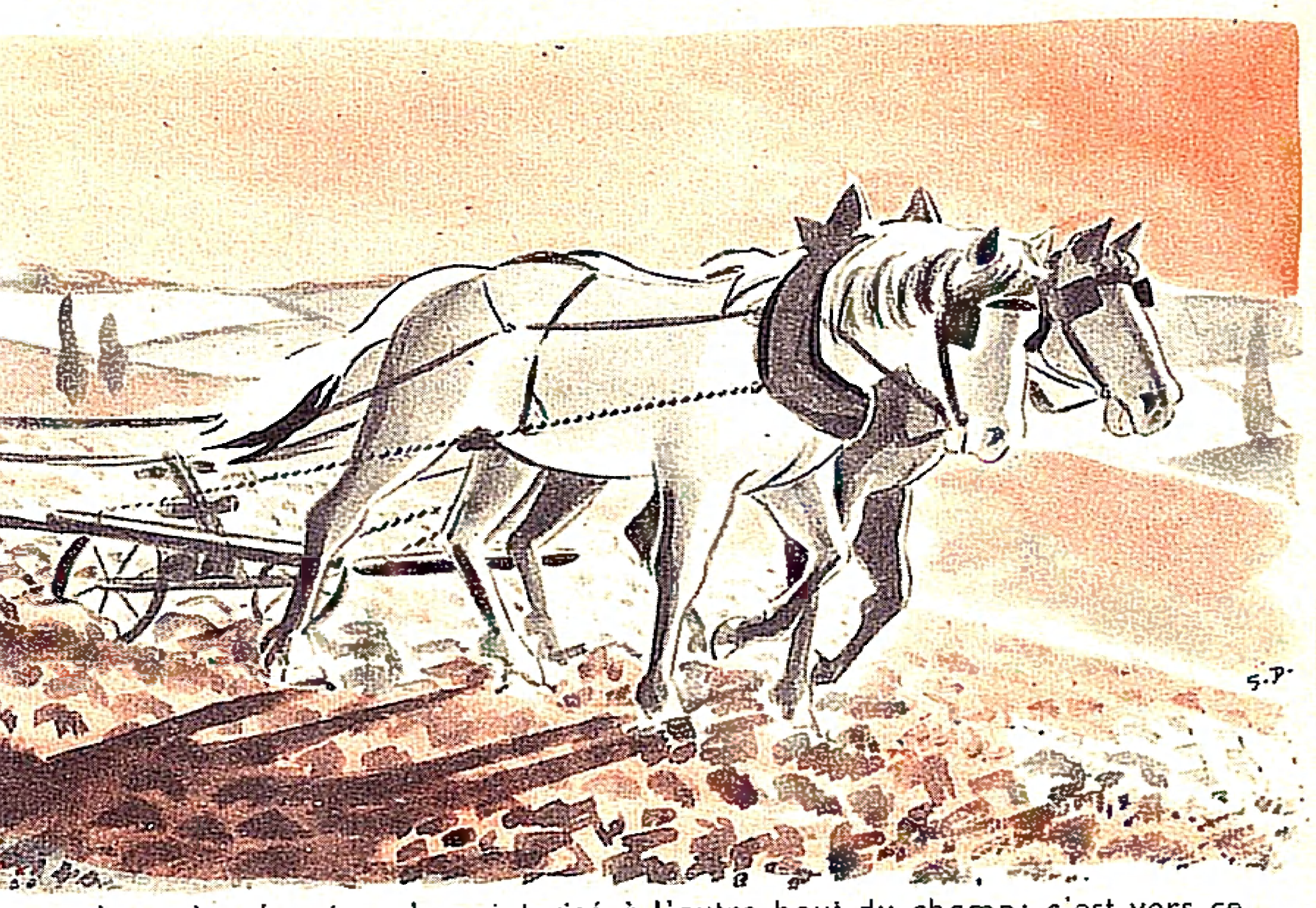
Comprenons les mots. — *La pommeraie* : lieu planté de pommiers. Essayez d'expliquer ce que sont : la roseraie, la châtaigneraie, la chênaie, la cerisaie?

Les percherons : ce sont de gros chevaux de trait, de couleur généralement gris pommelé. On les élève dans la région du Perche, en Normandie. Montrez la Normandie et le Perche sur la carte.

Douillettement pelotonné : Il est tassé dans un creux, bien protégé par les collines, à la façon d'un animal qui se roule en boule pour se défendre du froid.

Les haies s'épaississaient de feuillettes neuves. C'est le printemps. Les petites feuilles poussent, et garnissent les haies, qui étaient si maigres pendant l'hiver.

Les oreilles pointées vers le bout du sillon : les oreilles des chevaux qui tirent sont dirigées vers l'avant, vers le bout du sillon. Quand le cheval se fâche, ses oreilles s'orientent vers l'arrière.



Le repère, la mire : le point visé à l'autre bout du champ; c'est vers ce point que Louis se dirigeait pour tracer un sillon bien droit. Quelles mires le jeune homme choisissait-il?

Comprenons le texte. — En quelle saison se fait ce labour?
Montrez que Louis est joyeux de travailler.
Comment se fait ce travail?
Les chevaux avaient-ils peur de leur maître?
Avez-vous vu labourer? Où? Labourait-on avec des chevaux? avec des bœufs? avec un tracteur?

Vocabulaire. — Le labour. Citez les différentes parties de la charrue.

Dessinons : une charrue.

LES VENDANGES

Dans les vignes, se détachant parmi les feuilles jaunes, apparaissaient de loin les mouchoirs noués sur le chapeau des jeunes filles. De toutes les maisons du village et de la campagne s'échappaient le matin des bandes joyeuses. Tous, depuis les vieillards jusqu'aux enfants, et les chiens mêmes entraient dans le mouvement de la grande fête; les pêcheurs cessaient de pêcher, les couturières de tirer l'aiguille. Mme Rose abandonnait ses paniers et mettait son âne en vacances. Tout ce monde mange, coupe et rit, s'enveloppe, les jours



de brouillard, dans de vieux tricots, se régale le matin de raisins glacés et vide des cruches de piquette dans le soleil.

Les vapeurs roses du couchant éclairent le retour des lourdes charrettes. Une odeur de moût qui fermente s'échappe des cuves.

Leur gouffre est plein d'un sourd grondement et, dans le sang échauffé par le vin nouveau, la vie aussi tressaille plus forte, les mouvements de joie et d'humeur s'y succèdent par sautes brusques : du rire, des chants, puis des querelles qui éclatent en une minute.

Le matin, Paule était allée près de la route, au bord d'une vigne que l'on vendangeait. Le vieux Pichard, les bras ruisselants de jus écarlate, foulait de belles grappes d'un bleu noir que renversaient les vide-paniers. Mme Rose, dont les ciseaux ne s'arrêtaient pas, encourageait un enfant qui lui faisait face.

« Passe par-dessous, mon petit homme. Voyez s'il coupe bien... Vide-paniers, tu ne veux donc pas venir me trouver? Cours vite ici, mon joli garçon! »

Un peu plus loin, une femme âgée parlait aux pieds de vigne avec affection : « Ah! le pauvre! Comme il est chargé! Encore un de débarrassé!... Le voilà bien à l'aise jusqu'à l'année prochaine. C'est drôle, tout de même, que ces affaires-là poussent sur du bois! »

Jean BALDE.
(*La Vigne et la Maison*, Plon.)

Comprenons les mots. — *Mme Rose mettait son âne en vacances.* Mme Rose cessant pour quelques jours son travail ordinaire, son âne se repose, il est en vacances.

Le moût : c'est le jus de raisin, qui n'est pas encore fermenté. On dit encore le vin doux.

Leur gouffre est plein d'un sourd grondement : les cuves sont immenses, elles s'ouvrent comme des gouffres; le vin qui fermente bouillonne en produisant un bruit sourd.

Comprenons le texte. — Montrez que tout le monde participe à ce travail.

Comment se fait la vendange?

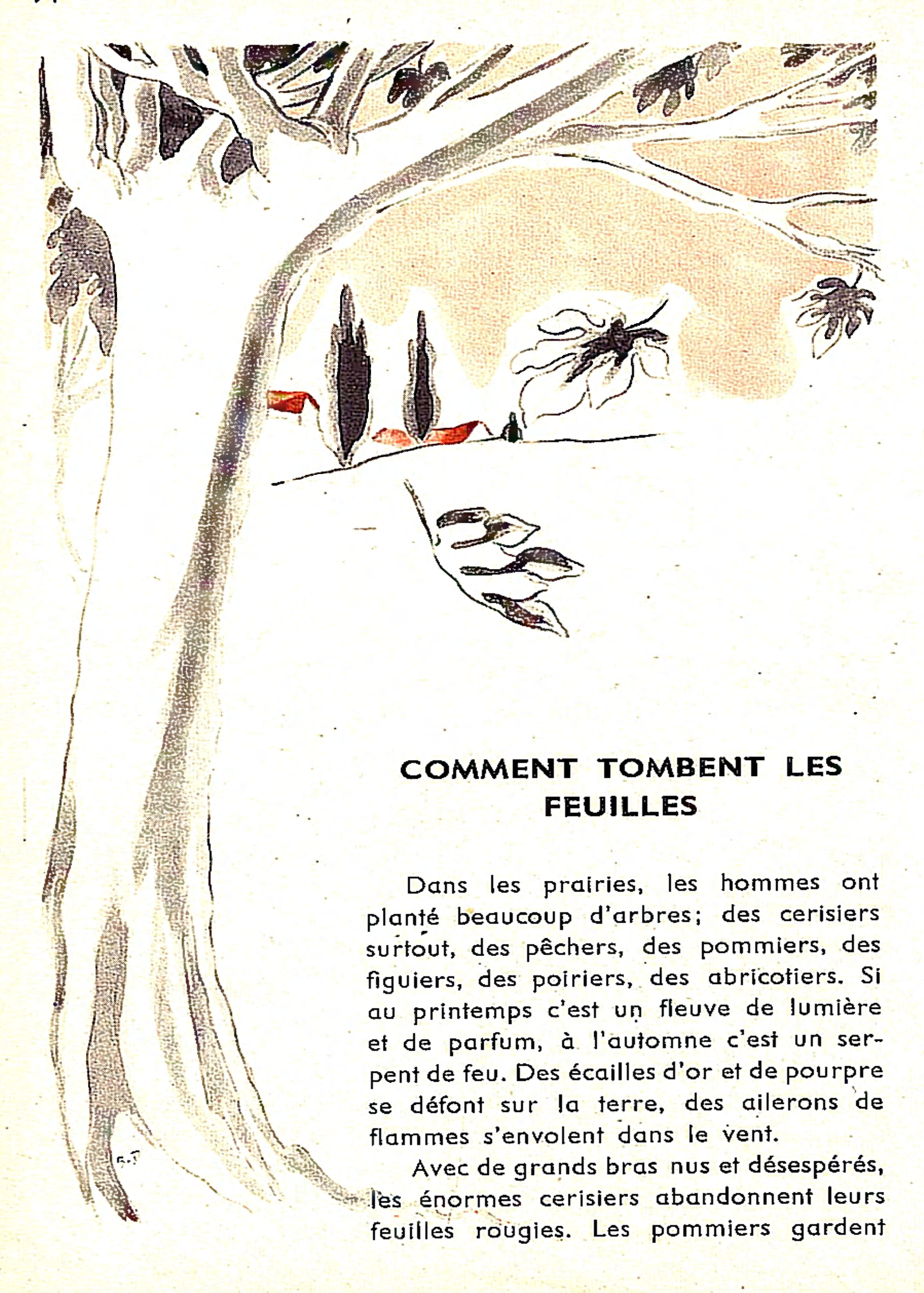
Que se passe-t-il le matin de la vendange?

Pourquoi la vieille femme parle-t-elle avec affection à la vigne?

Avez-vous déjà assisté à une scène de vendange? Où? Racontez la part que vous avez prise à ce travail.

Vocabulaire. — La vendange. Les différentes parties du cep. Qu'est-ce qu'un grappillon, des verjus, la rafle, les échalas?

Dessinons : une grappe de raisin — la hotte des vendangeurs.



COMMENT TOMBENT LES FEUILLES

Dans les prairies, les hommes ont planté beaucoup d'arbres; des cerisiers surtout, des pêchers, des pommiers, des figuiers, des poiriers, des abricotiers. Si au printemps c'est un fleuve de lumière et de parfum, à l'automne c'est un serpent de feu. Des écailles d'or et de pourpre se défont sur la terre, des ailerons de flammes s'envolent dans le vent.

Avec de grands bras nus et désespérés, les énormes cerisiers abandonnent leurs feuilles rougies. Les pommiers gardent

plus longtemps les leurs, rondes et dures qui se tavellent de brun par morceaux racornis. Les poiriers flambent vivants du haut en bas, leurs feuilles solides s'acharnent à ne pas tomber et restent encore saines quand elles sont à terre en découpures de cuir. Les feuilles des abricotiers n'ont pas de force. Légères et multiples, elles partent ainsi que des barques à voiles, l'une après l'autre, au fil du vent, au fil de l'eau. Les feuilles des acacias de la route sont encore plus légères, encore plus faibles, encore plus désarmées. Elles s'entassent dans le creux des vallons et, tout de suite, sont pourries. Les feuilles des figuiers, en revanche, demeurent attachées à leurs rameaux jusqu'au milieu de l'hiver. Elles se tiennent paisibles dans l'air et nagent sans bouger comme ces larges poissons plats qui ondulent mollement entre deux eaux...

On s'émerveille de les voir. Mais un matin de janvier où la nuit a gelé leur sang végétal, elles se laissent tomber toutes ensemble, d'un seul coup, et s'enterrent patiemment les unes les autres au pied de l'arbre.

Thyde MONNIER.
(*Nans le berger*, Julliard.)

... Celles des aulnes, au bord des ruisseaux, se détachent vers midi, et, attardées par des feuilles encore vivantes, par des nids abandonnés qui ne les réchauffèrent pas, arrivent à terre tout juste



avant le soleil. C'est l'heure où le meunier ouvre ses vannes; le ruisseau monte et les emporte avec l'eau restée dans les trous, l'eau qui a déjà oublié si elle vient du moulin ou de la pluie; et elles roulent, tout au fond, car les feuilles vertes seules surnagent. Il y a aussi celles de lierre, couleur d'écorce, qui se collent au tronc et le pénètrent peu à peu; il y a les feuilles qui tombent la nuit, froissant une branche, et s'arrêtant inquiètes, repartant, et dans leur crainte d'éveiller l'arbre faisant plus de bruit encore. Seules les feuilles de tremble s'abattent d'une masse, désargentées. Mais elles-mêmes, ce jour-là, se détachaient plus lentement.

Jean GIRAUDOUX.
(*Les Provinciales*, Grasset.)

Comprenons les mots. — *Un fleuve de lumière et de parfum.* Au printemps, les arbres sont couverts de fleurs : ils sont lumineux et parfumés.

C'est un serpent de feu. Les branches sinueuses, couvertes de feuilles jaunies ou roussies par l'automne, sont comparées à des serpents de feu.

Des écailles d'or et de pourpre : les feuilles sont comparées à des écailles. Elles sont d'or et de pourpre.

Les ailerons de flammes. Les feuilles roussies sont comparées à des petites ailes de feu.

Se tavellent : se couvrent de mouchetures brunes.

Elles partent ainsi que des barques à voiles : elles tombent et, poussées par le vent, se dispersent lentement, à la manière des barques à voiles quittant le port.

Désargentées : elles ont perdu leur couleur d'argent.

Comprenons le texte. — Précisez les feuilles de quel arbre il s'agit.

Comment tombent les feuilles de chacun de ces arbres?

Avez-vous déjà vu tomber des feuilles? Lesquelles? Faites-nous part de vos observations.

Vocabulaire. — L'automne. Qualifiez le ciel, les arbres, les champs, l'horizon.

Dessinons : des feuilles mortes.

LARMES ET SOURIRES

POIL DE CAROTTE A PEUR

« Je parie, dit Mme Lepic, qu'Honorine a encore oublié de fermer les poules. »

C'est vrai. On peut s'en assurer par la fenêtre. Là-bas, tout au fond de la grande cour, le petit toit aux poules découpe, dans la nuit, le carré noir de sa porte ouverte.

« Félix, si tu allais les fermer? dit Mme Lepic à l'aîné de ses trois enfants.

— Je ne suis pas ici pour m'occuper des poules, dit Félix, garçon pâle, indolent et poltron.

— Et toi, Ernestine?

— Oh! moi, maman, j'aurais trop peur! »

Grand frère Félix et sœur Ernestine lisent, très intéressés, les coudes sur la table, presque front contre front.

« Dieu, que je suis bête! dit Mme Lepic. Je n'y pensais plus. Poil de Carotte, va fermer les poules! »

Elle donne ce petit nom d'amour à son dernier-né, parce qu'il a les cheveux rouges et la peau tachée. Poil de Carotte, qui joue « à rien » sous la table, se dresse et dit avec timidité :

« Mais, maman, j'ai peur aussi, moi.

— Comment? répond Mme Lepic. Un grand gars comme toi! C'est pour rire. Dépêchez-vous, s'il vous plaît!

— On le connaît, il est hardi, dit sa sœur Ernestine.

— Il ne craint rien ni personne », dit Félix, son grand frère.

Ces compliments enorgueillissent Poil de Carotte. Il lutte déjà contre sa couardise.

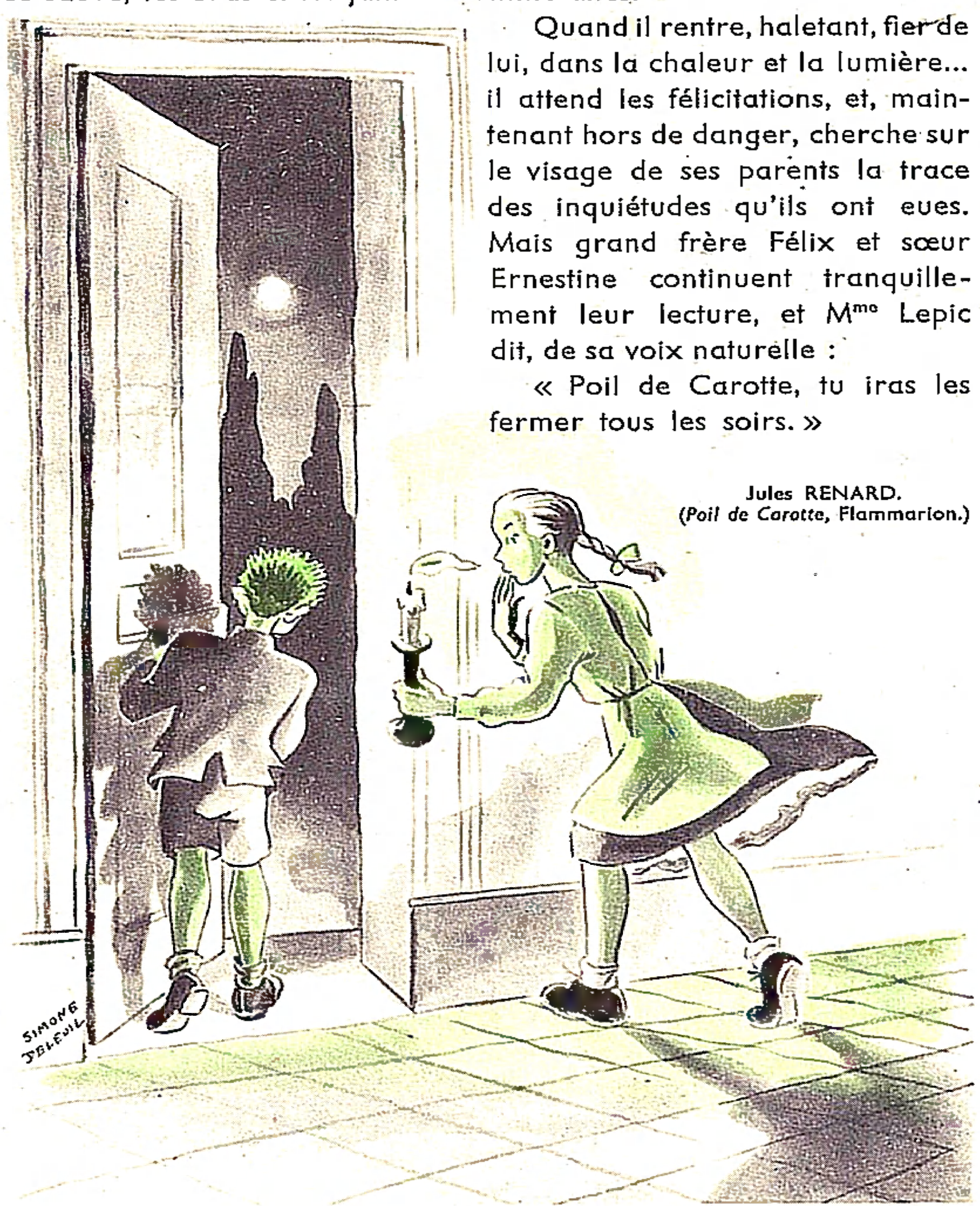
« Au moins, éclairez-moi », dit-il.

Mme Lepic hausse les épaules, Félix sourit avec mépris. Seule pitoyable, Ernestine prend une bougie et accompagne petit frère jusqu'au bout du corridor.

« Je t'attendrai là », dit-elle.

Mais elle s'enfuit, tout de suite terrifiée, parce qu'un fort coup de vent fait vaciller la lumière et l'éteint.

Poil de Carotte se met à trembler dans les ténèbres... Des renards, des loups même, ne lui soufflent-ils pas dans les doigts, sur la joue? Le mieux est de se précipiter vers les poules, la tête en avant, afin de trouer l'ombre. Tâtonnant, il saisit le crochet... ferme la porte et se sauve, les bras et les jambes comme ailés.



Quand il rentre, haletant, fier de lui, dans la chaleur et la lumière... il attend les félicitations, et, maintenant hors de danger, cherche sur le visage de ses parents la trace des inquiétudes qu'ils ont eues. Mais grand frère Félix et sœur Ernestine continuent tranquillement leur lecture, et Mme Lepic dit, de sa voix naturelle :

« Poil de Carotte, tu iras les fermer tous les soirs. »

Jules RENARD.
(*Poil de Carotte*, Flammarion.)

Comprenons les mots. — *Honorine* : c'est la bonne de Mme Lepic.

Indolent : nonchalant. Félix manque de vivacité.

Joue « à rien ». Poil de Carotte, vous l'avez deviné, est l'enfant malheureux de la famille : il n'a pas de livres, pas de jouets.

Dépêchez-vous, s'il vous plaît. Mme Lepic parle habituellement à Poil de Carotte avec une certaine sécheresse. Si elle utilise cette formule ironiquement polie, c'est pour faire comprendre à l'enfant qu'il lui faut obéir immédiatement.

Couardise : poltronnerie, lâcheté. Comme beaucoup d'enfants, Poil de Carotte a peur de l'obscurité.

Seule pitoyable, Ernestine. Ernestine est la seule qui ait un peu de pitié pour Poil de Carotte; mais elle ne va pas jusqu'au bout de son geste. Elle s'enfuit dès que le vent a éteint la bougie.

Terrifiée : elle a terriblement peur.

Vaciller : trembloter. Le vent fait trembloter la flamme de la bougie avant de l'éteindre.

Il cherche... la trace des inquiétudes. Poil de Carotte a eu très peur. Il croit que ses parents se sont inquiétés, mais il ne constate que leur indifférence. D'ailleurs y avait-il lieu de s'inquiéter?

Comprenons le texte. — Que pensez-vous de ce surnom « Poil de Carotte »? Est-ce vraiment un « petit nom d'amour »?

Quelles raisons Félix et Ernestine donnent-ils pour ne pas aller fermer la porte du poulailler? Mme Lepic insiste-t-elle? Demande-t-elle son avis à Poil de Carotte?

Pourquoi Félix et Ernestine disent-ils que leur frère est « hardi », qu' « il ne craint rien »?

Ernestine n'attend pas Poil de Carotte. Pourquoi?

Quels sentiments Poil de Carotte éprouve-t-il au retour? A quoi s'attend-il? Que se passe-t-il en réalité?

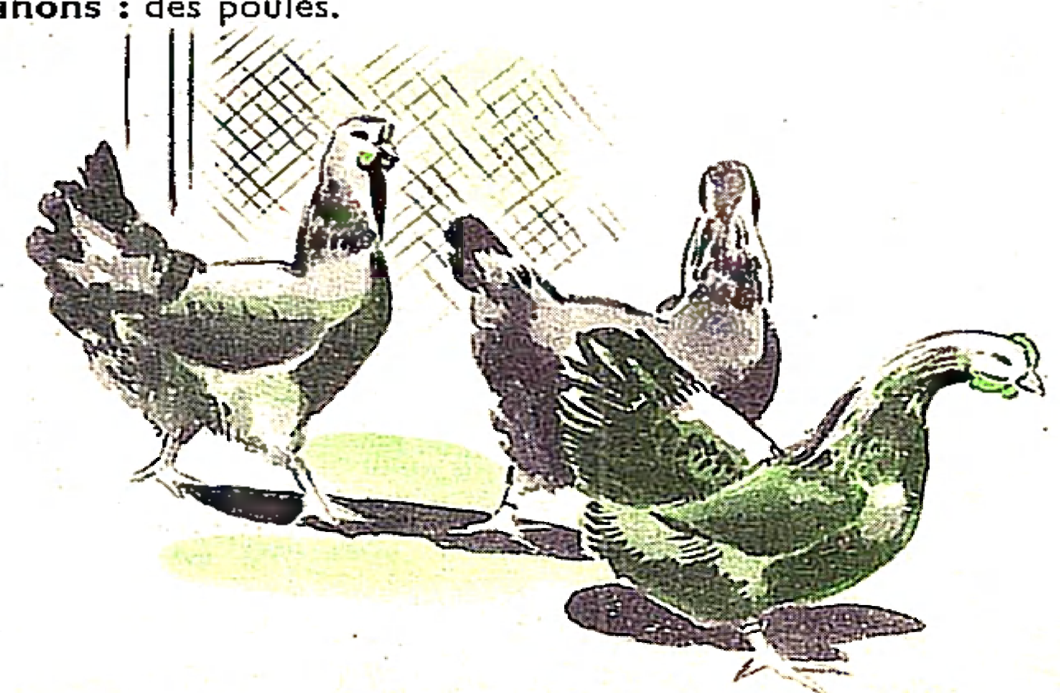
Que doit penser Poil de Carotte?

Vocabulaire. — *Poltron, couard.*

Trouvez d'autres mots pour caractériser celui qui a peur.

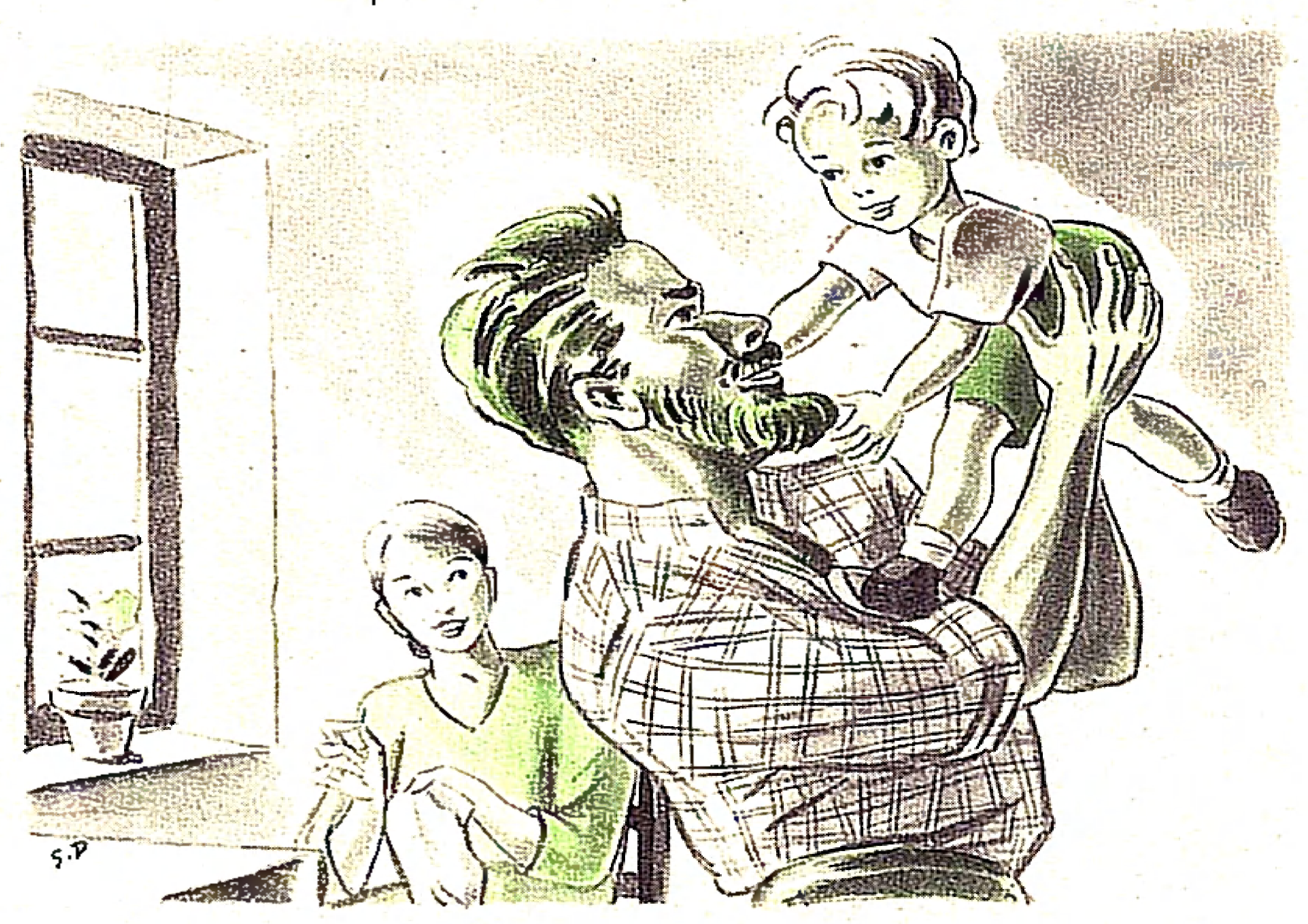


Dessinons : des poules.



LE PETIT FLOUC

Il y avait une fois, à la lisière d'une grande forêt, une cabane habitée par un bûcheron, sa femme et son enfant. Et son chien. L'enfant, un petit garçon de sept ans, s'appelait Flouc, on n'a jamais su pourquoi; et le chien, un ratier intelligent et vif, s'appelait Blic. Dans le temps, il y avait encore la chèvre, Nelle, mais un jour elle s'est sauvée de la pâture, derrière la maison, et elle est entrée dans



le bois pour n'en plus sortir. Car il y avait des loups dans ce bois, vous pensez bien!

Donc, Flouc, le petit Flouc, habitait dans la cabane à la lisière du bois, avec ses parents qui l'appelaient aussi Flouquet.

Son papa ne le voyait guère longuement sinon le soir, en été, quand la clarté du jour, du côté des prés, ne voulait pas mourir. Le bûcheron prenait alors son Flouquet par les poignets, puis sous les aisselles, et, le soulevant à la hauteur de sa figure, il lui faisait les gros yeux, pour rire, en grondant : « Flouc, es-tu un homme? As-tu peur du loup? » Puis : « Veux-tu de la barbe? »

Alors le gamin hurlait de joie et de peur, et se débattait, sachant ce qui allait arriver. Il reculait son visage dont le père approchait le sien, tout roux de barbe drue. Et puis, c'était une friction qui brûlait et piquait : la barbe de papa râpait la joue de Flouc. Et Flouc ressentait un plaisir profond, tandis que des larmes lui sautaient des yeux et qu'il criait : « Aïe! aïe! Assez, papa! je suis un homme! Aïe! »

Flouc aimait beaucoup son papa, qui était rude mais bon; il admirait sa haute taille, et la force de ses bras velus. Flouc était fier d'avoir un père qui maniait la lourde hache comme un jouet. Mais il aimait plus encore sa maman. Elle était silencieuse et douce, toujours occupée à laver, à repriser, à ravauder, quand elle n'avait pas à faire le pain ou à apprêter le dîner.

L'enfant vivait heureux sans même y songer.

Camille MELLOY.
(*Le Petit Flouc*, Desclée de Brouwer et Cie.)

Comprenons les mots. — *Ratier* : chien d'assez petite taille dressé pour la chasse aux rats.

Quand la clarté du jour ne voulait pas mourir. Pendant l'été, lorsque les journées étaient très longues. Pourquoi le papa de Flouc ne voyait-il l'enfant que ces jours-là?

Sous les aisselles : sous les bras.

Flouc hurlait de joie et de peur : Flouc était heureux de jouer avec son papa, mais il craignait aussi le frottement de la barbe dure et piquante.

Ses bras velus : ses bras couverts de poils.

Ravauder : raccommoder des vêtements.

Comprenons le texte. — Où vivait Flouc?

Quels étaient les animaux qui vivaient avec lui?

Comment le bûcheron jouait-il avec Flouc? Avez-vous déjà frotté votre joue contre celle de votre papa? Contre celle de votre maman?

Quels sentiments Flouc éprouve-t-il pour son père? pour sa mère?

Pourquoi l'enfant ne songe-t-il pas à son bonheur? N'êtes-vous pas un peu comme lui?

Vocabulaire. — Quel outil le papa de Flouc utilisait-il pour abattre les arbres?

Citez deux outils utilisés par le jardinier, le cordonnier, la couturière, le paysan, le garagiste, le menuisier.

Une phrase. — *Flouc aimait beaucoup son papa, qui était rude mais bon.*

La phrase contient deux verbes; cherchez-les. A quel temps sont-ils? Il y a aussi deux qualités un peu opposées : rude, bon.

Sur le même modèle, faites une phrase comprenant deux verbes et l'indication de deux qualités (ou deux défauts).

L'ARBRE DE NOËL

Une nouvelle chute de neige avait eu lieu la veille de Noël. L'air était transparent et les étoiles, petites bougies lointaines, s'attardaient dans le ciel matinal.

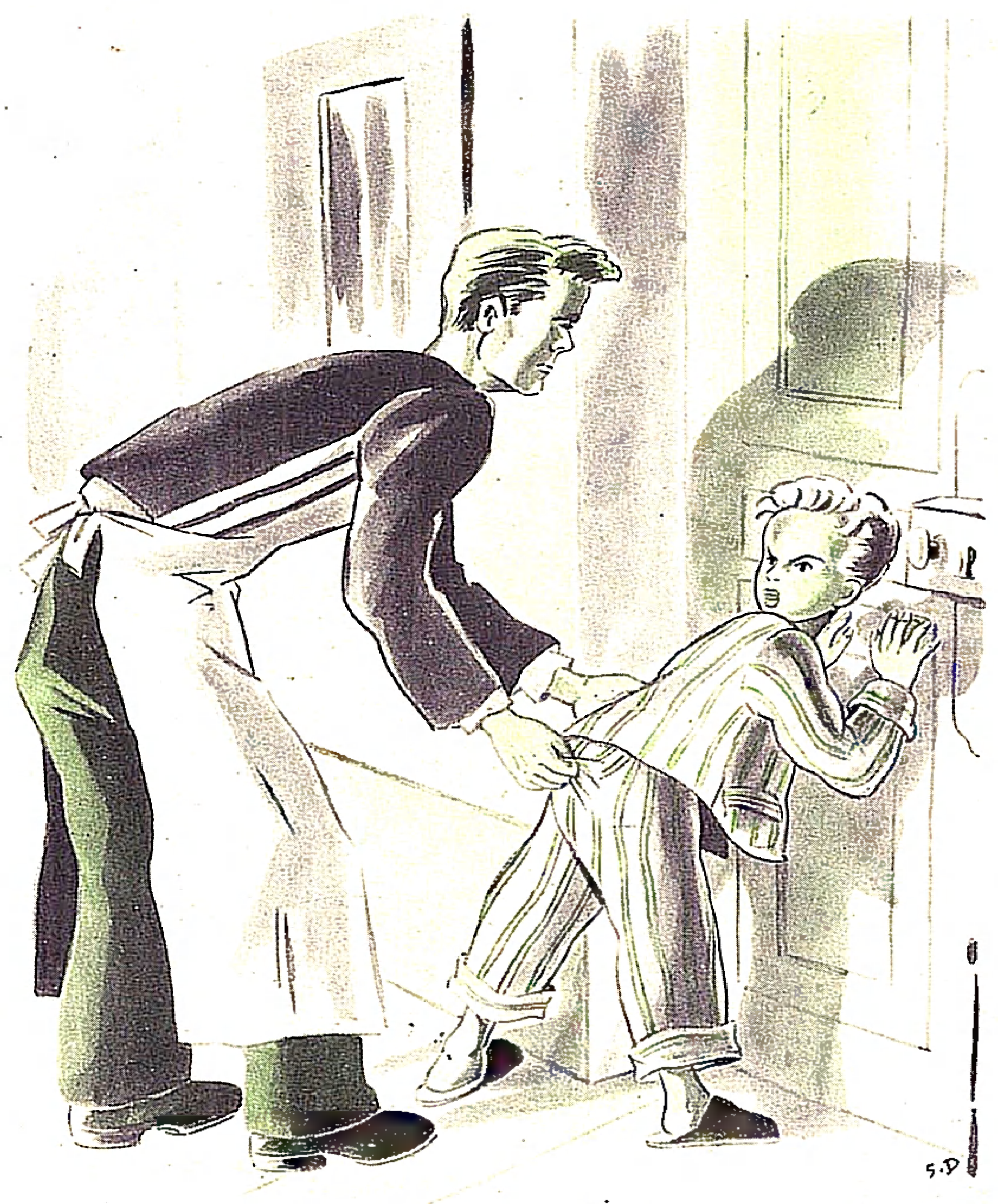
Le jeune Mooey s'éveilla le premier à Jalna, et à peine eut-il ouvert les yeux que son cœur se mit à battre précipitamment dans l'attente de ce jour de fête. Il s'assit sur son petit lit et son regard fit le tour de la chambre où dormait profondément sa cousine Patience. Il apercevait son visage rond encadré de boucles comme un bouton de fleur encore replié sous les feuilles vertes. Il se mit à rire, se demandant où pouvait bien se trouver saint Nicolas; il le voyait en imagination, se hâtant vers le nord à travers les vastes plaines neigeuses, sans qu'il fût nécessaire d'exciter son attelage de rennes rapides; ils volaient à travers l'air glacé, plus rapides que les plus rapides chevaux de l'écurie, et la barbe blanche du saint se soulevait sur sa large poitrine.

L'Arbre! L'Arbre! Combien de temps faudra-t-il encore attendre pour le voir! Sa splendeur ne serait révélée qu'à la fin de l'après-midi. A moins que — à cette pensée Mooey frémissait de fièvre et d'extase sous ses couvertures — à moins qu'il ne fût possible de se glisser jusqu'en bas et de jeter un coup d'œil par le trou de la serrure!

Les jambes du petit garçon, revêtues de flanelle, pendaient sur le côté de son lit. Il se laissa glisser à terre, enfila pantoufles et robe de chambre. Allait-il réveiller Patience pour la conduire triomphalement à travers l'escalier obscur jusqu'à la vue défendue de l'Arbre? Il décida de n'en rien faire. Elle serait capable, selon son habitude, d'éclater soudain de rire, et ils seraient découverts.

Il venait tout juste de poser un œil sur le trou de la serrure de la bibliothèque, essayant de distinguer les vagues contours des objets suspendus à la masse sombre, un peu inquiet cependant, car le chemin avait été long et les ronflements sonores qui venaient de la chambre de l'oncle Nick n'étaient pas très rassurants; soudain, le domestique Rags se glissa derrière lui et le saisit par le fond de culotte de son pyjama.

« Oh! Monsieur Mooey, à quoi pensez-vous, d'espionner le père Noël? Il va enlever tous vos jouets et ne laissera qu'un paquet de verges! »



Mooey se mit à pleurer amèrement, mais Rags qui ne désirait pas éveiller toute la maison l'emporta à la cuisine et lui servit, sur un coin de table, un petit déjeuner composé de saucisses et de pommes de terre frites.

Mazo DE LA ROCHE.
(*Le Maître de Jalna*, trad. G. Lalande, Plon.)

Comprenons les mots. — *Saint Nicolas* et le *père Noël* sont employés indifféremment pour désigner, au Canada, où se passe la scène, le vieillard qui, à la fin de l'année, distribue des jouets ou des verges.

Son attelage de rennes rapides : saint Nicolas voyage vers le nord; il est dans un traîneau, attelé de rennes.

L'Arbre! L'Arbre! : il s'agit de l'arbre de Noël, du sapin paré de guirlandes, de lumières et chargé de jouets ou de friandises.

Sa splendeur ne serait révélée : les enfants ne seraient autorisés à admirer le beau sapin qu'à la fin de l'après-midi. Jusque-là, le secret serait bien gardé.

A quoi pensez-vous d'espionner le père Noël... : Rags ne veut pas que Mooey regarde le sapin en cachette, sinon, dit-il, le père Noël, qui voit tout, enlèvera les jouets et les remplacera par des verges.

Comprenons le texte. — Comment Mooey se représente-t-il saint Nicolas? Comment, en France, représente-t-on le père Noël?

Pourquoi Mooey voudrait-il voir l'arbre de Noël?

Pourquoi n'emmène-t-il pas sa cousine dans son expédition?

Qu'arrive-t-il à Mooey?

Que fait Rags après avoir grondé le petit garçon?

Vocabulaire. — Noël. La nuit de Noël. Un arbre de Noël. La bûche de Noël. Un conte de Noël. Les jouets de Noël.

Dessinons : saint Nicolas ou le père Noël.



POUM ET STEP

Step, une main à son menton, contemplait, en louchant effroyablement, maître Poum.

« Poum, je meurs de faim! »

Il montra ses dents en roulant les yeux comme un cannibale :

« Poum!... Je pense que vous n'êtes pas bien gras, je pense que vous devez être coriace, je pense que j'aimerais mieux manger un lapin ou une dinde ou un cochon de lait. Mais comme je n'ai ni cochon de lait, ni dinde, ni lapin sous la main, je vais manger Poum!... »

Poum devint pâle et ses jambes flageolaient. Il avait beau se dire : « Ce n'est pas vrai, c'est pour rire! », il avait peur tout de même.

Cousin Step continua :

« Seulement, comment vais-je vous manger, Poum? Là est la question! Haché menu et trempé dans la saumure? Dépecé en quartiers frits à la poêle? Bouilli dans la marmite ou salé au court-bouillon? Et à quelle sauce? Mayonnaise, tomates, oignons, vinaigrette? Sur une purée de fèves, peut-être, ou plutôt... Eh! oui, qui sait?... Les pommes de terre sont si bonnes en ce moment que... Non décidément, Poum, je vous mangerai comme un agneau rôti à la broche! »

Et Step fondit sur Poum, l'emporta, ligoté et ficelé comme un saucisson, devant le feu de la cuisine.

« Là, je vous embrocherai tout à l'heure; en attendant, un petit air de feu vous rendra plus tendre, et je vais toujours préparer la table. Ne pleurez pas, Poum, je vous en prie, ne pleurez pas, vous pourriez éteindre le feu. »

Et Step mit la nappe sur la table, disposa à grand bruit les assiettes, se coupa une tranche de pain large comme une roue de voiture, se versa un litre de vin dans un verre immense. Puis, décrochant sa montre de son gilet, il sembla calculer le temps que prendrait la cuisson :

« Ai-je si faim que cela? insinuait Step. Peut-être pourrais-je attendre à demain et mettre Poum en liberté? Oui, mais il se sauverait... Non, qu'il cuise!... Ai-je bien le droit de manger ce petit Poum qui est si gentil, qui aime tant les prunes et les confitures? Oui, j'en ai le droit.



« Allons, finissons-en. »

Là, Poum poussa des cris si aigus et si épouvantables que toute la maison en émoi s'agita, dans un bruit de portes et de fenêtres ouvertes; le méchant Step soudain disparut, s'envola par la croisée; et, radieuse, cousine Mad s'élança dans la pièce au secours de Poum affolé.

« Oh! Le petit bêta! »

Paul et Victor MARGUERITTE.
(*Poum*, Plon.)

Comprenons les mots. — *Vous devez être coriace* : votre chair doit être dure comme du cuir. Pourquoi Poum doit-il être coriace?

Dépecé : découpé en morceaux.

Rôti à la broche : mis à cuire au-dessus de la flamme, le corps traversé par une broche de fer.

Disposa à grand bruit. Step voulait impressionner Poum, c'est pourquoi il fit du bruit : « il coupa une vaste tranche de pain... il versa du vin dans un verre immense. »

S'envola par la croisée : il se sauva par la fenêtre, avec légèreté et rapidité.

Affolé : rendu fou par la peur.

Comprenons le texte. — Step est un grand cousin, très taquin. Comment s'y prend-il pour faire peur à Poum?

Pourquoi cherche-t-il la meilleure façon de le manger?

Pourquoi Poum ne doit-il pas pleurer?

Citez tous les préparatifs du festin.

Comment se termine le jeu?

Que pensez-vous de Step?

Vocabulaire. — Nommez les différentes sortes de viandes que vous connaissez. Laquelle préférez-vous?

Une phrase. — *Haché menu et trempé dans la saumure? Dépecé en quartiers frits à la poêle? Bouilli dans la marmite ou salé au court-bouillon? Et à quelle sauce? Mayonnaise, tomates, oignons, vinaigrette?*

A votre tour, faites une phrase pour indiquer différentes manières de préparer les pommes de terre; pour marquer vos hésitations avant de fixer votre choix chez le pâtissier.

Dessinons : une poêle à frire.



UNE MAMAN LABORIEUSE

Ma mère gagnait de l'argent en cousant à la machine. Elle faisait des chemises et des blouses pour les hommes de la campagne. C'était son travail de la veillée, car le jour était pris par tant de tâches!

Elle avait commencé, toute jeune mariée, par ourler des mouchoirs. Sa chaise près de l'âtre, elle s'éclairait avec des « résines », petites bûches pétillantes qui, de loin, éclairaient mal et, de près, éclaboussaient le linge. Puis était venue la chandelle de suif; puis la bougie, progrès contemporain de mon enfance, mais qui coûtait cher; puis la petite lampe à essence, qui filait quand on montait la flamme; puis la grosse lampe à huile, dont l'éclat mourait dès qu'on oubliait de tourner la pompe crachotante.

Au temps de la suspension à pétrole, ma mère eut une machine à coudre. On venait des environs voir cette merveille. Ce fut un nouvel instrument de supplice, car le travail du soir s'en accrut.

Ma pauvre mère, harassée des tâches du jour, s'endormait dès qu'elle était assise à son ouvrage, et nous la regardions avec un sourire attristé quand soudain elle s'immobilisait, la main en l'air, son aiguille cherchant l'étoffe dans le vide...

S'il y avait un enfant au berceau, il ne manquait pas de pleurer juste au moment où l'ouvrage marchait bien, et il fallait s'interrompre pour le lever, le bercer, le rendormir.

Ma mère m'a laissé le berceau où nous avons tous dormi, où elle avait dormi elle-même, taillé pour elle dans le chêne par son grand-père menuisier. Il porte des trous où l'on passait la sangle qui tient le petit emmailloté. A l'un de ces trous, ma mère avait fixé une ganse qu'elle attachait d'autre part à son pied. Et ainsi, tandis qu'elle travaillait, elle pouvait, balançant doucement une jambe croisée sur l'autre, bercer l'enfant sans s'interrompre de coudre.

La ganse pend encore au rebord du berceau où, de son pied diligent, ma mère nous endormait en gagnant notre pain.

Jules MAROUZEAU.
(*Une enfance*, Denoël.)

Comprenons les mots. — *La pompe crachotante.* L'huile de la lampe était mise en mouvement au moyen d'une petite pompe qu'on manœuvrait à la main; le fonctionnement en était assez irrégulier.

La suspension à pétrole : lampe à pétrole que l'on suspendait au plafond.

On venait voir cette merveille. Les gens de la région n'avaient encore jamais vu de machine à coudre; cela représentait pour eux une chose extraordinaire, une merveille.

Ce fut un nouvel instrument de supplice. La maman devrait être soulagée par l'utilisation d'une machine, mais c'est le contraire qui se produit, car elle entreprend davantage de travail.

Son pied diligent. Le pied de la maman fait aussi sa part de besogne : tantôt il actionne la pédale de la machine à coudre et tantôt il balance doucement le berceau.

Comprenons le texte. — Quelles pouvaient être les tâches qui occupaient la maman pendant le jour?

Le texte vous indique les progrès réalisés à cette époque dans le mode d'éclairage. Comment s'éclaire-t-on maintenant presque partout?

Comment la mère s'occupe-t-elle de son enfant, tout en travaillant?

Quel meuble l'auteur a-t-il gardé, en souvenir de son enfance?

Vocabulaire. — Les modes d'éclairage que vous connaissez.

Une phrase. — *Ma pauvre mère, harassée des tâches du jour, s'endormait dès qu'elle était assise à son ouvrage.*

Cherchez le verbe. On donne la cause : « harassée », on indique le temps : « dès qu'elle était assise ».

Sur ce modèle, faites trois phrases montrant votre maman qui lave, qui repasse, qui raccommode.

Dessinons : un berceau.

JO DANS LE RUISSEAU

Un cri partit à dix pas vers le ruisseau; en même temps Lalie appela en grande frayeur :

« Nêne! Nêne! »

Madeleine fut debout d'une secousse, ses jambes vacillèrent, son cœur s'arrêta de battre; le petit n'était plus là!

« Jo! où es-tu, Jo? »

Lalie montrait le ruisseau. Un nouveau cri perça l'air, très aigu.

« Haâ! »

Madeleine s'élança, heurtant le tréteau qui était derrière elle et renversant son linge propre dans la boue; pour courir plus vite, elle laissa ses sabots.

Jo était tombé dans le ruisseau; heureusement, il avait choisi le bon endroit. Deux mètres plus loin, il eût été roulé par le courant; mais là, il avait le bec hors de l'eau, et Dieu sait s'il l'ouvrait!

Madeleine le tira sur l'herbe et le déshabilla. Il criait à tue-tête, et il eût encore crié plus fort s'il n'eût grelotté. Quand il fut tout nu sur l'herbe, ce fut la même chanson. Madeleine lui frottait le dos pour le réchauffer et elle était elle-même plus blanche qu'un linge de lessive.

« Il a le sang glacé! Pourvu qu'il ne prenne pas mal! »

Elle dénoua son tablier pour en envelopper l'enfant, mais le tablier était mouillé. Il n'y avait que son jupon qui fût sec et d'une étoffe chaude... D'une main preste, elle ôta le jupon et en couvrit le petit comme d'une cloche...

« Viens, mon petit Jo! Sauvons-nous! As-tu encore froid? »

Elle courait vers la maison, coupant au plus droit, enjambant les fossés. Près d'une haie, comme elle n'avait pas de sabots une épine lui entra dans le talon si profondément que ses larmes jaillirent. Elle ne s'arrêta pas cependant, continua de courir en boitillant...

Le petit s'était calmé, à l'aise maintenant dans cette étoffe tiède : la course le secouait et il commençait à trouver cela bien amusant. Quand Madeleine fut arrivée dans la maison et voulut le coucher, il se débattit et se cramponna à son cou.

« Encore, Nêne, encore! »

Mais elle ne céda pas, elle craignait trop qu'il eût pris froid.



Elle le mit au lit, le réchauffa entre deux oreillers. Puis elle lui passa des hardes propres et son sarrau du dimanche.

« As-tu encore froid, mon petit Jo? Si tu as froid, je te ferai chauffer du vin sucré.

— Oui, Jo a froid. »

Elle trotta par la maison, cherchant le sucre, le réchaud, la bouteille.

« Tiens! bois, mignon! Le trouves-tu à ton goût? »

Jo, le nez dans la tasse, répondit entre deux gorgées :

« Jo fera encore! »

Madeleine se pencha, inquiète.

« Que dis-tu? Que feras-tu encore?

— Dans l'eau. Jo tombera encore! » dit le petit d'un ton décidé.

Ernest PÉROCHON.
(*Nêne*, Plon.)

Comprenons les mots. — *Ses jambes vacillèrent* : d'émotion, ses jambes fléchirent.

Il avait choisi le bon endroit. Jo n'avait pas choisi; l'auteur veut dire qu'il avait eu la chance de tomber dans l'endroit le moins dangereux, là où il n'y avait ni profondeur ni courant.

Ce fut la même chanson : rien ne fut changé. Jo continua à crier à tue-tête.

D'une main preste : rapidement, sans prendre même le temps de réfléchir.

Se cramponna à son cou : serra fortement les bras autour du cou. Jo, qui trouve très amusant d'être porté dans les bras de Madeleine, voudrait bien continuer ce qu'il considère comme un jeu.

Des hardes : des vêtements qui servent à l'ordinaire.

Comprenons le texte. — Relevez tout ce qui montre que Madeleine a éprouvé une grande peur.

Que fit Nêne quand elle eut tiré Jo du ruisseau? Que craignait-elle pour lui?

Que s'empressa-t-elle de faire à la maison?

Croyez-vous que Jo ait encore réellement froid? Pourquoi l'affirme-t-il? Aimez-vous le vin chaud sucré?

Que pensez-vous de la dernière réplique de Jo?

Une phrase. — *Elle dénoua son tablier pour en envelopper l'enfant, mais le tablier était mouillé.*

Madeleine allait accomplir une action : envelopper l'enfant avec son tablier; le mot « mais » indique qu'elle ne le fera pas.

Sur ce modèle construisez deux phrases dans lesquelles vous introduirez *mais*. « Jean ouvrit son livre... » — « Monique se leva... »

Dessinons : le ruisseau dans lequel Jo est tombé.



NOËL

Et la Noël vint.

J'allai déposer, la veille, mes souliers dans la cheminée.

« Je ne crois pas qu'il vienne cette année, me dit ma mère.

— Et pourquoi ne viendrait-il pas? demandai-je étonné.

— Parce que tu es trop grand.

— Il y a des camarades plus grands que moi à l'école et pourtant il ira chez eux.

— Je te dis qu'il ne viendra pas.

— Comment le saurais-tu, maman?...

— Il y a des années où il ne va pas partout... En général, quand il n'a pas grand-chose à distribuer, il commence par les maisons riches.

— Je ne lui ai pas beaucoup demandé, maman.

— Et quoi donc?

— Un livre avec des images et ... des bonbons. »

Le lendemain, le bruit du moulin à café me réveilla.

Me rappelant aussitôt que c'était Noël, je sautai du lit, courus à la cheminée : mes chaussures étaient vides. Ma mère, cessant de moudre, me regardait. Je me baissai, secouai mes souliers. Peut-être était-ce un petit objet qui avait glissé vers la pointe? Mais non, il n'y avait rien. Alors, venant en chemise, à pas lents, vers ma mère, je la pris par le cou et soudain, fondis en larmes.

« Il n'est pas venu! Il n'est pas venu! »

Cette découverte me bouleversait, tandis que je mouillais de mes joues ruisselantes la figure de ma mère. Elle me parlait sans que je comprisse un seul mot. Il y avait en moi un tel tumulte que rien ne pouvait le dominer...

Quand elle me prit dans ses bras pour me porter dans mon lit en couvrant mon visage de baisers, cela ne m'allégea point. Agenouillée près de mon lit, elle me parla longuement, à voix basse, à l'oreille.

... Je me rendormis dans mes larmes.

Quand je rouvris les yeux, ce court sommeil m'avait un peu apaisé. Comme je tournais dans mon lit, ma mère m'appela :

« Nanay! Nanay! Il est venu. »

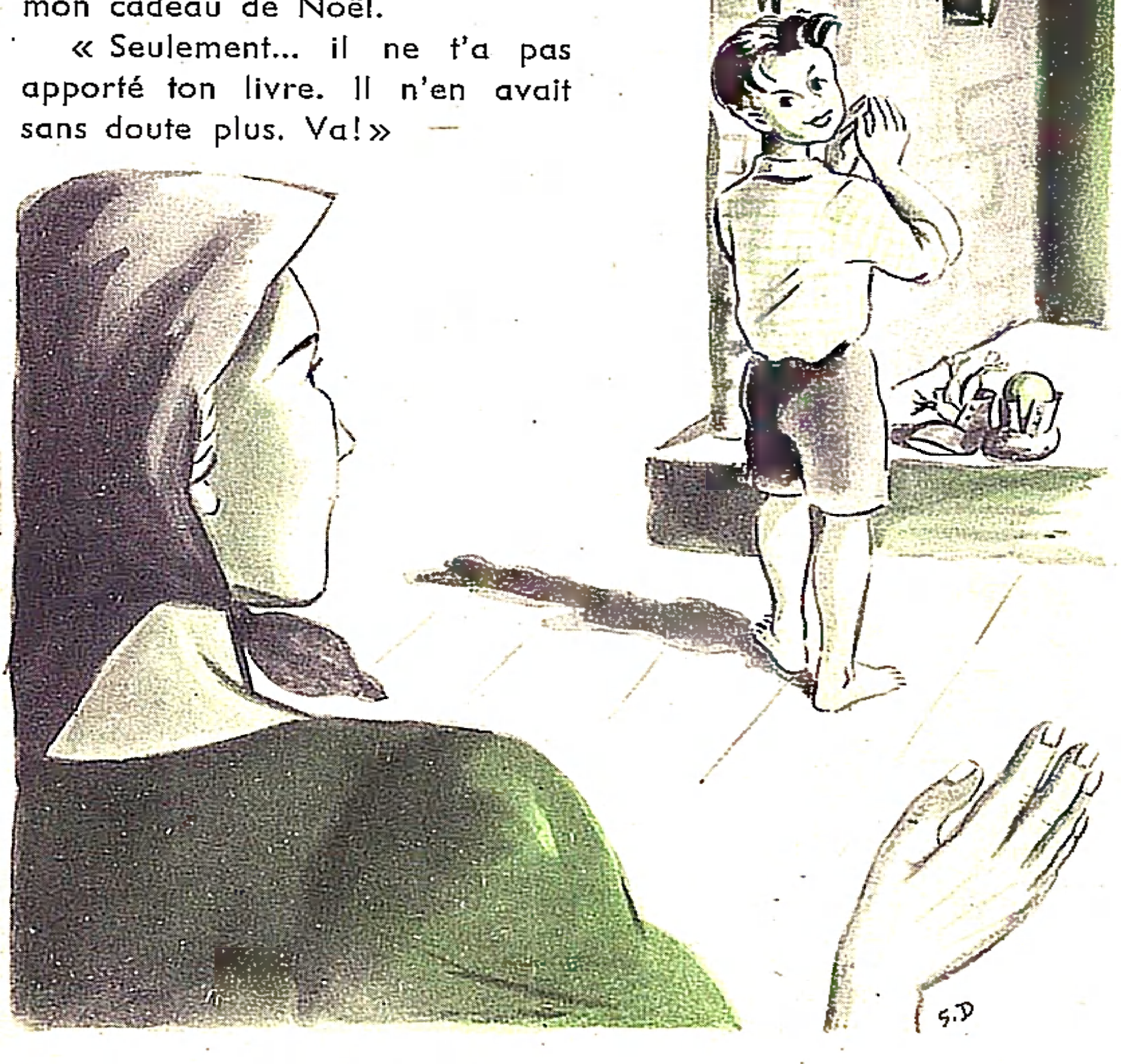
Je me jetai au bas du lit et courus à la cuisine.

Une orange, pareille à une petite boule de feu, brillait dans une chaussure; quelques papillotes dépassaient de l'autre avec leurs franges frisées, multicolores.

« Je te l'avais bien dit! Il était encore trop tôt. Sa distribution n'était pas terminée. Je sors pour faire une commission, et en rentrant, qu'est-ce que je vois? Ça! »

Appuyé contre ma mère, merveilleusement ému, je regardais mon cadeau de Noël.

« Seulement... il ne t'a pas apporté ton livre. Il n'en avait sans doute plus. Va! » —



Ma mère me poussa vers la cheminée, mais pendant un instant, à deux genoux, je n'osai étendre le bras.

« Prends donc, nigaud ! »

Doucement, je pris la petite orange dans une main, serrant dans l'autre les bonbons enveloppés dans le papier étincelant.

« Eh bien ! tu ne la manges pas ? »

Non, je n'y songeais guère. Je contemplais mon trésor.

... Quatre papillotes, une orange guère plus grosse que mon poing, mais le cœur si léger soudain, si léger...

Marc BERNARD.
(Pareils à des enfants, Gallimard.)

Comprenons les mots. — *Il y avait en moi un tel tumulte que rien ne pouvait le dominer.* L'enfant était profondément déçu. Il avait un très gros chagrin. Et les consolations de la maman n'arrivaient pas à le calmer.

Cela ne m'allégea pas : même les caresses de la maman ne réussirent pas à soulager la peine du petit Nanay.

Apaisé : calmé. L'enfant n'a plus autant de peine qu'avant de se rendormir.

Merveilleusement ému : il n'espérait plus rien et voici qu'il trouve son cadeau. Il est profondément heureux.

Comprenons le texte. — Montrez comment la maman prépare l'enfant à la déception qui l'attend.

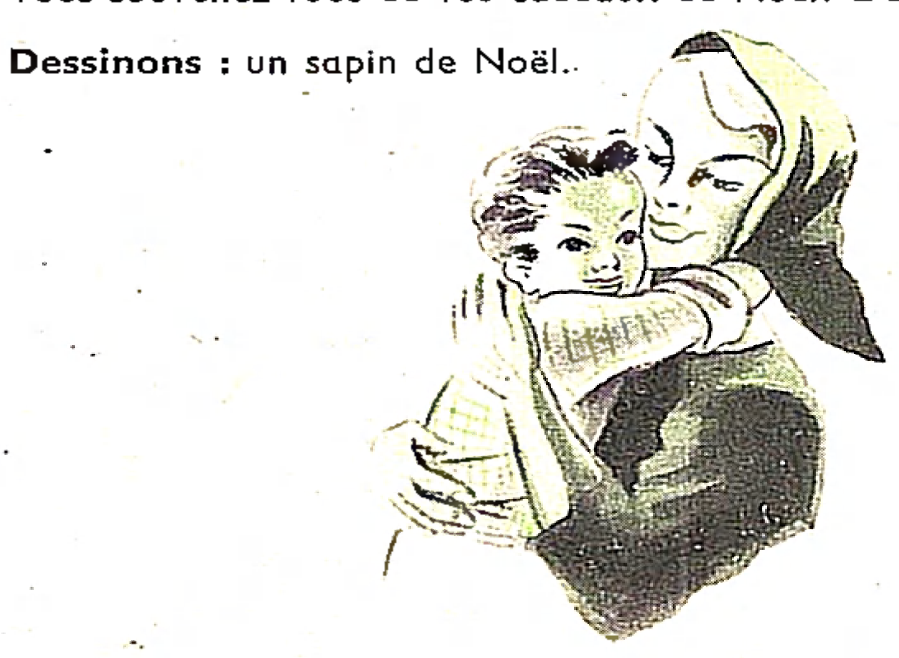
Quels sont les sentiments de l'enfant lorsqu'il ne trouve rien dans ses souliers ?

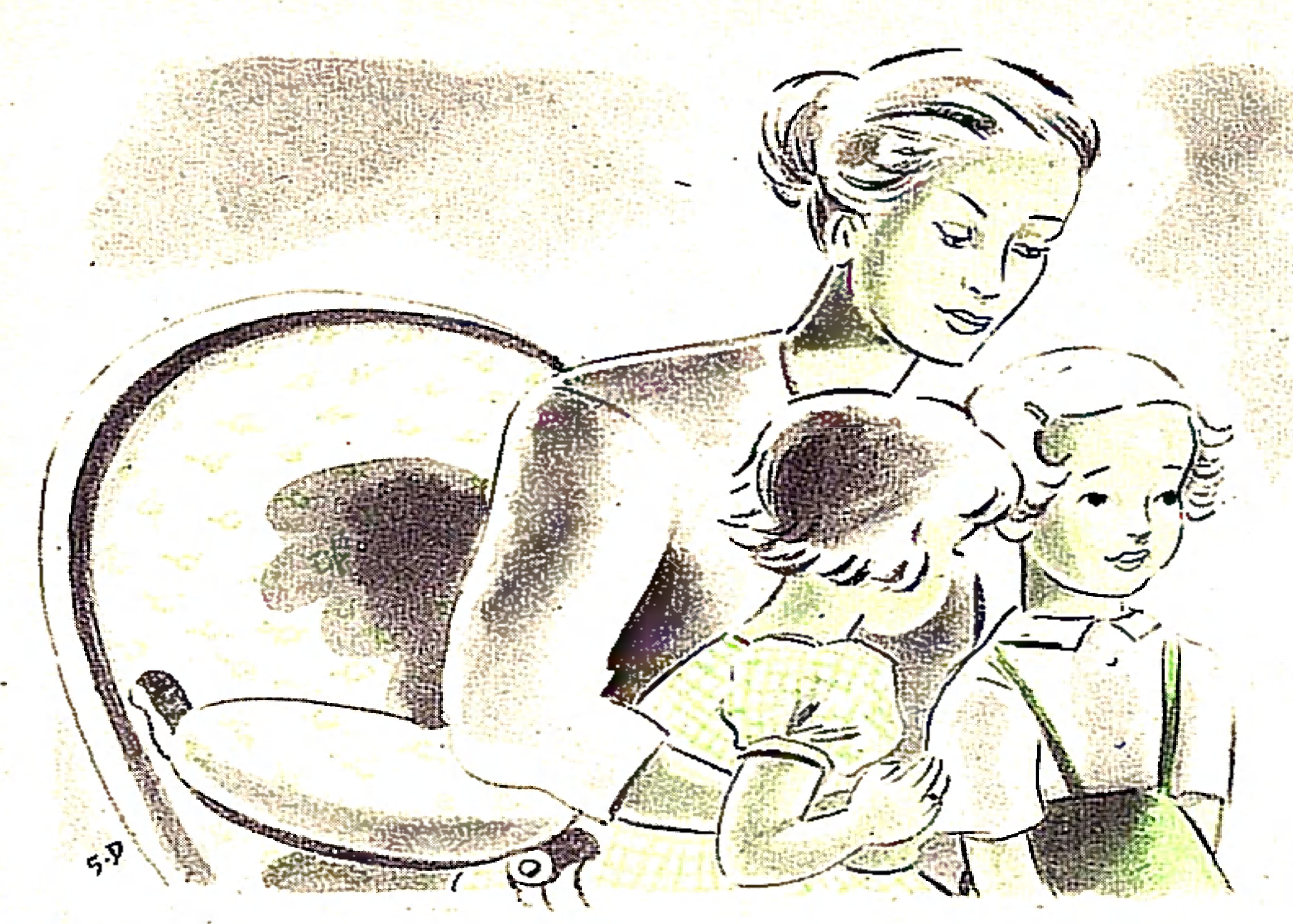
Comment la maman le console-t-elle ? Que fait la maman pendant que l'enfant dort ?

Vous expliquez-vous la joie de l'enfant lorsqu'il découvre son cadeau de Noël ?

Vous souvenez-vous de vos cadeaux de Noël ? Desquels ?

Dessinons : un sapin de Noël.





À MA MÈRE

Lorsque ma sœur et moi, dans les forêts profondes,
Nous avions déchiré nos pieds sur les cailloux,
En nous baisant au front, tu nous appelais fous,
Après avoir maudit nos courses vagabondes.

Puis, comme un vent d'été confond les fraîches ondes
De deux petits ruisseaux sur un lit calme et doux,
Lorsque tu nous tenais tous deux sur tes genoux,
Tu mêlais en riant nos chevelures blondes.

Et, pendant bien longtemps, nous restions là blottis,
Heureux, et tu disais parfois : « O chers petits!
Un jour, vous serez grands, et moi je serai vieille! »

Les jours se sont enfuis, d'un vol mystérieux,
Mais toujours la jeunesse éclatante et vermeille
Fleurit dans ton sourire et brille dans tes yeux.

Théodore de BANVILLE.
(*Les Cariatides*, Fasquelle.)



LE CEP ABANDONNÉ

Autour du toit qui nous vit naître
Un pampre étalait ses rameaux;
Ses grains dorés, vers la fenêtre,
Attiraient les petits oiseaux.

Ma mère, étendant sa main blanche,
Rapprochait les grappes de miel,
Et ses enfants suçaient la branche,
Qu'ils rendaient aux oiseaux du ciel.

L'oiseau n'est plus, la mère est morte;
Le vieux cep languit jaunissant,
L'herbe d'hiver croît sur la porte,
Et moi, je pleure en y pensant.

LAMARTINE.
(Nouvelles Méditations poétiques.)

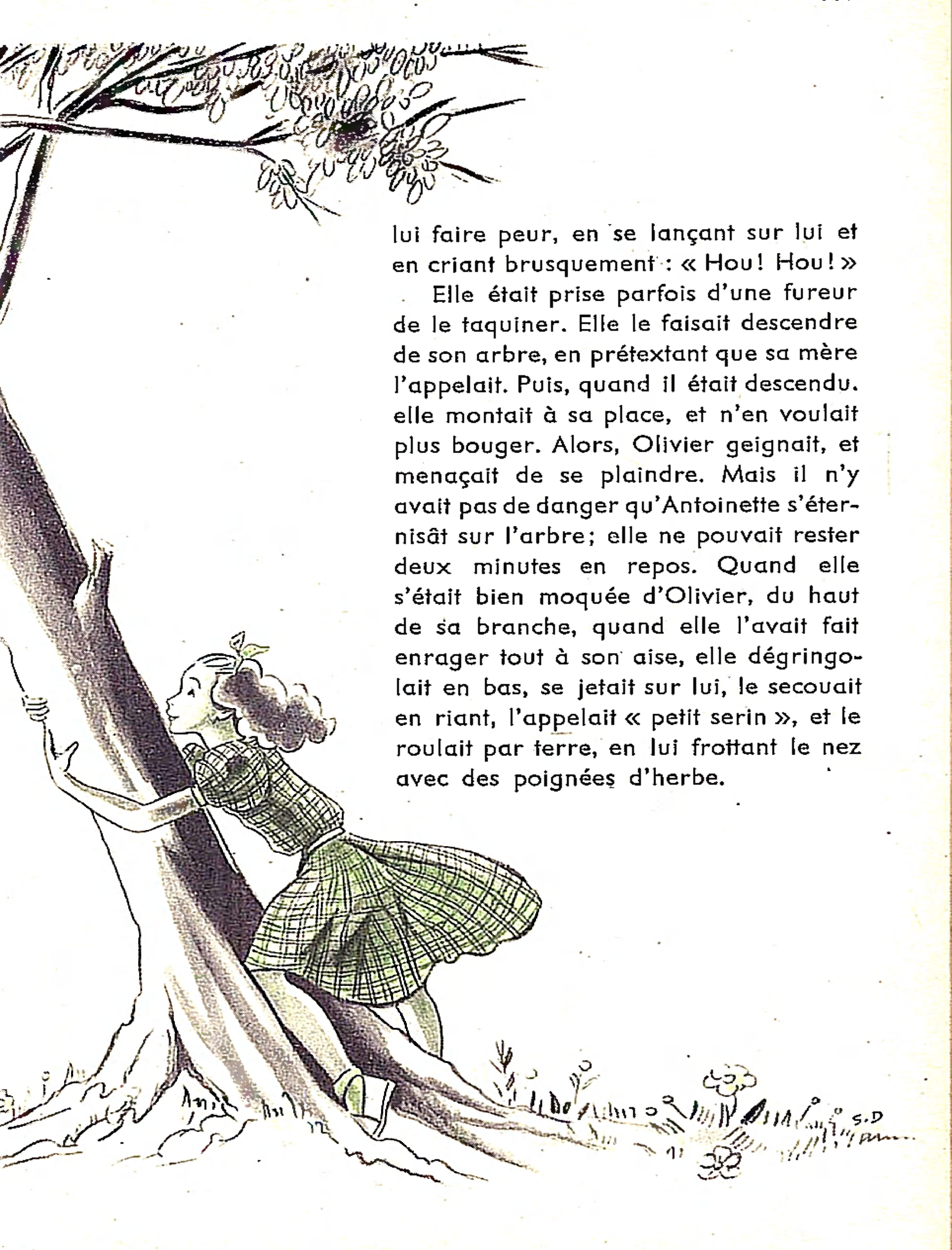


OLIVIER ET ANTOINETTE

Olivier passait ses journées, perché dans les branches d'un arbre, et lisant des histoires merveilleuses, ou des romans de voyage... Un fourré lui cachait la maison; et il pouvait se croire très loin. Mais il se savait très près; et il en était bien aise : car il n'aimait pas trop à s'éloigner tout seul; il se sentait perdu dans la nature...

A travers le nid de feuillage, il voyait au loin les vignes jaunissantes, et les prairies où paissaient les vaches bigarrées, dont les meuglements lents et plaintifs remplissaient le silence de la campagne assoupie... Olivier surveillait d'un œil inquiet les colonnes de fourmis perpétuellement pressées, et les abeilles lourdes de butin, qui ronflent comme des tuyaux d'orgue, et les guêpes superbes et stupides, qui ne savent ce qu'elles veulent... Il tressaillait, comme un levraut, au bruit d'une pomme de pin qui tombait, ou d'une branche sèche qui se cassait... Il se rassurait en entendant, à l'autre bout du jardin, tinter les anneaux de la balançoire, où Antoinette se berçait avec rage.

Les journées des deux enfants coulaient, à quelques pas l'un de l'autre, sauf lorsque Antoinette s'avisait, en passant, de jouer une niche à son frère, de lui lancer au nez une poignée d'aiguilles de pin, ou de secouer son arbre en menaçant de le faire tomber, ou de



lui faire peur, en se lançant sur lui et en criant brusquement : « Hou! Hou! »

Elle était prise parfois d'une fureur de le taquiner. Elle le faisait descendre de son arbre, en prétextant que sa mère l'appelait. Puis, quand il était descendu. elle montait à sa place, et n'en voulait plus bouger. Alors, Olivier geignait, et menaçait de se plaindre. Mais il n'y avait pas de danger qu'Antoinette s'éternisât sur l'arbre; elle ne pouvait rester deux minutes en repos. Quand elle s'était bien moquée d'Olivier, du haut de sa branche, quand elle l'avait fait enrager tout à son aise, elle dégringolait en bas, se jetait sur lui, le secouait en riant, l'appelait « petit serin », et le roulait par terre, en lui frottant le nez avec des poignées d'herbe.

Il essayait bien de lutter; mais il n'était pas de force. Alors, il ne bougeait plus, couché sur le dos comme un hanneton, ses bras maigres cloués sur le gazon par les robustes menottes d'Antoinette; et il prenait un air lamentable et résigné. Antoinette n'y résistait pas : elle le regardait vaincu et soumis; elle éclatait de rire, l'embrassait brusquement, et elle le laissait, non sans lui avoir encore, en guise d'adieu, enfoncé un petit tampon d'herbe fraîche dans la bouche, ce qu'il détestait par-dessus tout, parce qu'il était extrêmement dégoûté. Et il crachait, il s'essuyait la bouche, il protestait avec indignation, tandis qu'elle se sauvait à toutes jambes, en riant.

Elle riait toujours. La nuit, dans son sommeil, elle riait encore. Olivier, couché dans la chambre voisine, et qui ne dormait point, sursautait au milieu des histoires qu'il se contait, en entendant ces fous rires et les paroles entrecoupées qu'elle disait dans le silence de la nuit. Dehors, les arbres craquaient sous le souffle du vent, une chouette pleurait, les chiens hurlaient dans les villages, au loin, et dans les fermes au fond des bois...

Romain ROLLAND.
(*Jean-Christophe*, « Antoinette », Albin Michel.)

Comprenons les mots. — *Une niche* : une espièglerie, une malice, une taquinerie. Quelles niches Antoinette joue-t-elle à son frère? Avez-vous déjà fait des niches?

Olivier geignait : Olivier se plaignait, il montrait son mécontentement en gémissant. Quel est l'infinitif de ce verbe?

Les menottes : les petites mains, celles d'Antoinette. Elles sont petites, mais elles sont robustes.

Un air lamentable : un air à faire pitié. Olivier semble toujours être une victime.

Résigné : soumis. Olivier n'essaie plus de résister à sa sœur.

Sursauter : faire un brusque mouvement, parce qu'on est surpris ou qu'on a peur.

Comprenons le texte. — Quelle est l'attitude d'Antoinette? Aimeriez-vous avoir une sœur comme Antoinette? Pourquoi?

Quel est le caractère d'Olivier? Êtes-vous comme lui? Aimez-vous geindre?

Que faites-vous lorsque l'on vous taquine? Auquel des deux enfants aimeriez-vous ressembler?

Vocabulaire. — Expliquez les expressions suivantes : les jours *coulaient*, *couler* une statue, la Seine *coule* à Paris, *couler* la lessive.

Une phrase. — *Il protestait avec indignation, tandis qu'elle se sauvait à toutes jambes, en riant.*

Sur ce modèle, faites deux phrases renfermant la locution *tandis que*.

Dessinons : un hanneton — une chouette.

UNE PÉNIBLE SÉPARATION

Le petit Basile vit seul avec sa mère, la Malvina. Aujourd'hui, la maman mène l'enfant à Andilly, chez M. Madot, un riche fermier qui l'a loué comme petit commis. Ils ont pris place dans une patache.

Ils parlaient tout bas : la mère faisait des recommandations à l'enfant, qui répondait par des hochements de tête.

... Les jours précédents, elle s'était presque habituée à cette idée,



une fois que le marché avait été conclu. L'enfant, caressant comme d'habitude, avait trouvé des mots qui la consolaient : « Il était temps de gagner sa vie. » Il avait dit ça d'un air décidé, la voix tranchante, comme un homme. Et voilà qu'elle s'effarait maintenant à cette idée. Elle se mit à sangloter; le petit l'embrassa.

... « Andilly! » dit le cocher, en montrant un village au milieu des terres.

La mère et l'enfant descendirent et s'engagèrent dans une route creusée d'ornières.

La ferme parut. C'était une grande bâtisse... La cour était pleine d'un encombrement de herses, de tombereaux, parmi les tas énormes de fumier. Sur des pentes vallonnées, un jardin s'étalait, planté de pruniers que le vent balançait. La Malvina s'emplissait les yeux de ce spectacle : elle verrait mieux son enfant, au milieu de ces choses, quand elle ne serait plus là.

Une fille sortit des écuries, portant un seau de lait.

« Monsieur Madot?

— Il est là... J'vas le prévenir...

— Faites donc entrer! » dit une voix.

M. Madot les regarda du coin de l'œil.

« Ah! bien, c'est le nouveau commis. Je suis content de vous voir. »

La mère dit :

« Ça me fait gros cœur de me séparer du petit...

— Comme de juste!... Mais un peu plus tôt, un peu plus tard... Je le prends à cinq francs par mois, c'est convenu. On verra à l'augmenter s'il a de la conduite!... L'enfant me plaît, il a une figure franche qui vous revient... »

Le fermier sortit sur la porte.

« Voilà, dit-il. Pour commencer, le petit va aller retrouver Coliche qui garde nos vaches dans ce pré. Il l'aidera à les rentrer, après vous avoir fait ses adieux... Il ira vous trouver de temps à autre, les dimanches. Je lui donnerai un jour de liberté. »

La mère et l'enfant s'en allèrent.

Chemin faisant, elle lui prodiguait des recommandations.

« Sois bien honnête, mon petit; obéis bien à tes maîtres, ce n'est pas de mauvaises gens... Sois convenable avec tout le monde; tâche de bien faire ton ouvrage... »

Elle voyait bien l'endroit où ils allaient se quitter. Du regard, elle mesurait la distance. Elle marchait avec la sensation d'un immense effondrement autour d'elle. Et tout à coup elle se baissa, embrassa l'enfant et partit.

Immobile, il regarda la silhouette montant la côte. A un tournant du chemin, la mère disparut.

Emile MOSELLY.
(*Fils de gueux*, Albin Michel.)

Comprenons les mots. — *La Malvina s'emplissait les yeux de ce spectacle* : la mère va quitter l'enfant. Elle regarde avec attention cette ferme, dans laquelle va vivre son petit Basile.

J'vas le prévenir : c'est une paysanne qui parle. Comment doit-on dire correctement?

Cela me fait gros cœur : cela me fait beaucoup de chagrin.

Je le prends à cinq francs par mois. La scène se passe avant la guerre de 1914. Même à cette époque, cela représentait une bien petite somme.

Il a une figure franche : il a une expression du visage qui semble indiquer la franchise.

Elle prodiguait les recommandations : elle faisait un grand nombre de recommandations.

Ce n'est pas de mauvaises gens : ce sont des gens qui ne sont pas trop durs pour leurs ouvriers.

Un immense effondrement : elle avait l'impression qu'elle avait tout perdu, puisqu'elle devait se séparer de son fils.

Comprenons le texte. — Cherchez les mots, les expressions, les phrases qui montrent le chagrin de la mère.

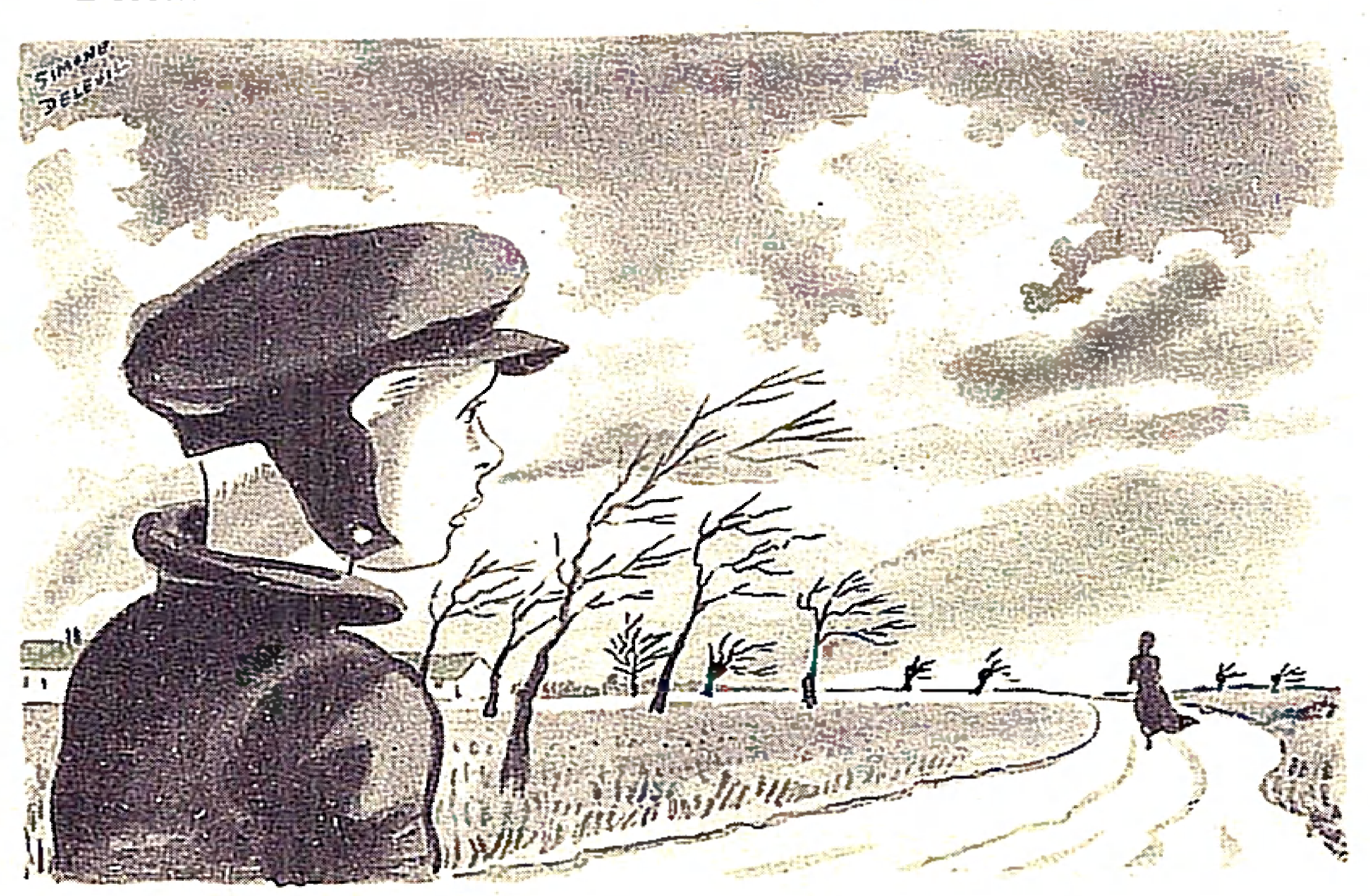
Que dit le patron pour adoucir la peine de la Malvina?

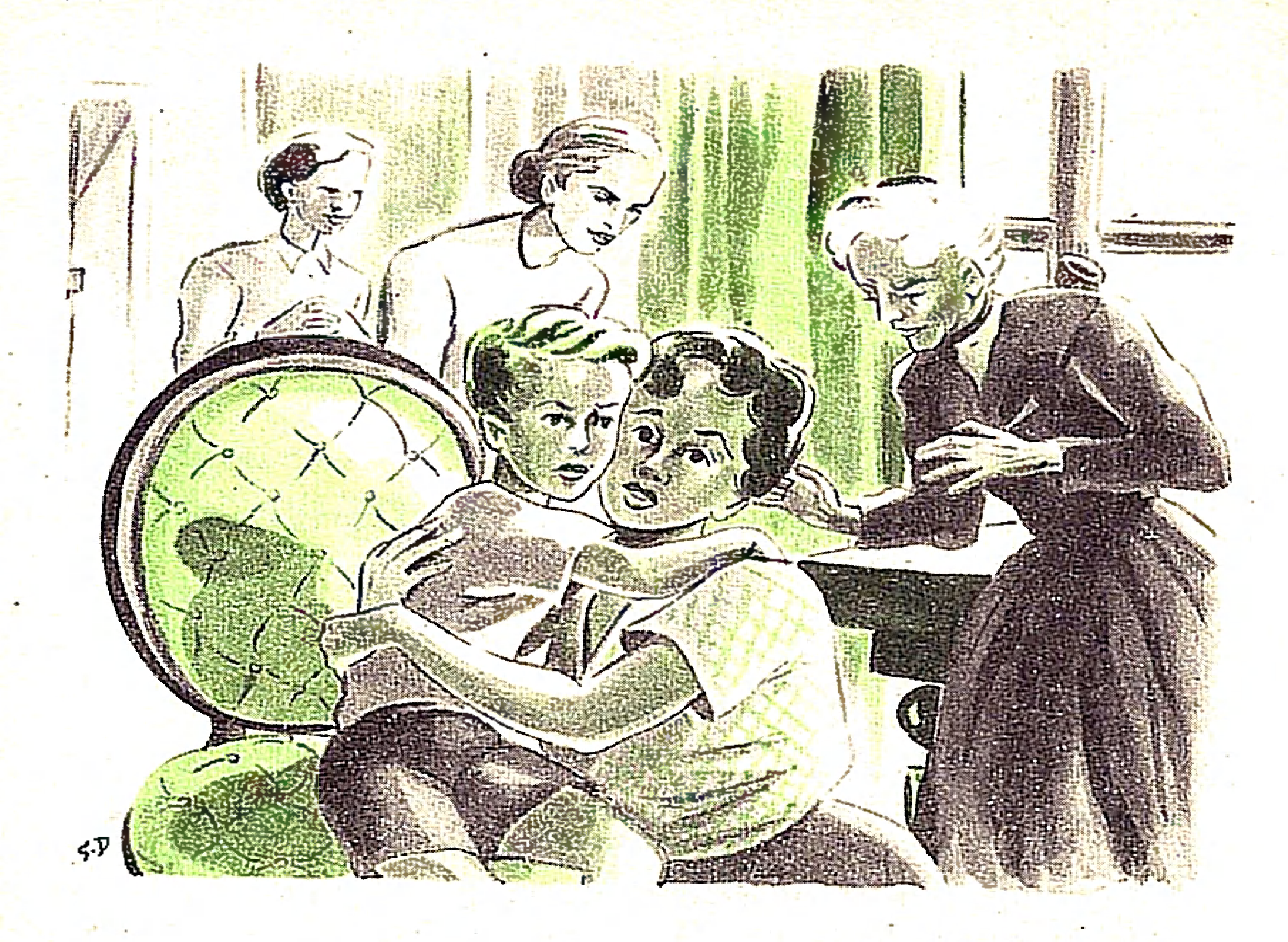
Quel est le but des recommandations que fait la mère?

Pensez à ce que Basile doit ressentir quand sa mère disparaît?

Vocabulaire. — Expliquez : Paris est le *cœur* de la France, le *cœur* de l'arbre, au *cœur* de l'été, avoir le *cœur* à l'ouvrage, prendre une chose à *cœur*, de bon *cœur*, de tout *cœur*.

Dessinons : la ferme.





LE RETOUR

Tout mal à mon aise, je traversai le jardin silencieux... Qu'est-ce que Grand-Mère allait encore inventer?...

« Le voilà! » s'écria tante Léontine. Elle me mena devant Grand-Mère en me serrant le bras comme si j'allais de nouveau m'enfuir.

Grand-Mère, qui n'en croyait pas ses yeux de me voir sain et sauf, en oublia de me gourmander. Toute la famille, alertée, vint m'embrasser, me cajoler, personne ne me grondait et pourtant je continuais à appréhender le pire. C'est que je n'avais pas encore vu Maman. On m'accablait de questions, je répondais de mon mieux. Le plus simple, c'était encore de dire la vérité : le Chasseur, la cabane, les faisans.... Mais j'avais beau dire la vérité, on ne me croyait pas. Chacune de mes réponses soulevait un vacarme d'exclamations et de soupirs. « C'est insensé! » répétait Grand-Mère.

... Mais où se trouvait donc ma mère? Tante Salomé elle-même était descendue de sa chambre...

« Où est maman? », demandai-je d'une voix basse, presque honteuse.

Grand-Mère, qui, depuis mon retour, devait, sans en avoir conscience, chercher le moyen de me punir, vit sans doute là le plus sensible des châtiments : elle observa le silence. Tous les assistants se regardèrent, surpris, gênés, déjà complices... Tante Salomé s'écria... :

« Elle est partie!

— Où çà?

— Elle est partie pour toujours... »

Partie? Qu'est-ce que cela voulait dire? Je savais bien qu'il me faudrait payer mon escapade, mais un prix pareil! Quoi! Elle était morte? Morte par ma faute?

Je tombai, de toute ma hauteur, comme une statue.

Quand je revins à moi, ce fut dans les bras de Maman. Elle pleurait.

« C'est moi! C'est moi!... C'est moi! » répétait-elle.

... Sa voix me parvint, d'abord languissante, comme inattendue. Puis elle devint plus forte, plus claire et sonna dans ma tête comme une trompette. Je reconnus Maman; et moi qui l'avais cru partie pour toujours, perdue par ma faute, je me serrais contre elle, je criais : « Je ne te quitte plus jamais! »

Marcel SCHNEIDER.
(*Le Chasseur vert*, Albin Michel.)

Comprenons les mots. — *Gourmander* : réprimander, faire des reproches. L'enfant a fait une escapade. Il s'attend à être grondé mais la grand-mère est tellement heureuse qu'il soit revenu sans mal qu'elle ne lui fait aucune remontrance.

Appréhender : craindre. L'enfant n'est pas entièrement rassuré, on ne lui fait pas de reproches, mais il se doute bien qu'une punition l'attend.

Les assistants déjà complices : toute la famille devine la punition choisie par la grand-mère et personne ne proteste.

Languissant : sans force. La voix paraît languissante, parce que l'enfant n'a pas encore repris entièrement connaissance.

Comprenons le texte. — L'enfant méritait-il une punition? Pourquoi? De qui l'attendait-il?
Quelle punition choisit la grand-mère? Pourquoi?
Pourquoi la maman pleure-t-elle lorsque l'enfant revient à lui?
Quels sont les sentiments de l'enfant?

Vocabulaire. — Indiquer le sens de l'adjectif *clair* dans les expressions suivantes : une voix *claire*, un temps *clair*, une eau *claire*, une chambre *claire*.

Dessinons : une grand-mère.

AVANT LA FÊTE DU VILLAGE

Le dicos n'arrive qu'une fois l'an!

Aussi, huit jours à l'avance, les ménagères de Bourimont sont-elles dans tous leurs états! Les petites rues caillouteuses sont pleines de rires et de claquements de sabots. Toutes, vieilles et jeunes, bras nus, en jupon court, lavent, frottent, astiquent, fourbissent, ramonent.

Le panier au bras, elles courent à l'étameur ambulant, installé sur la place : il faut refondre les cuillers de plomb; il faut souder une pièce à la grande marmite de fer battu; il faut remettre à neuf le beau service de table qui ne sort de l'armoire que le jour du dicos. En face de l'étameur, le marchand de faïence a fort à faire pour tenir tête au groupe bruyant des clientes. Toute l'année, elles ont mis de côté chiffons, os, ferraille, qu'elles échangent aujourd'hui pour de la vaisselle.

Que de récriminations, de cris, de rires!

Le peintre décroche portes et persiennes; le vitrier tape dans les fenêtres qui resteront sans rideaux jusqu'au dimanche matin; le plafonneur badigeonne à la chaux; le rémouleur, à l'ombre d'un pignon, pédale tranquillement, en faisant grincer de temps en temps un morceau de tôle sur sa roue rapide; à tous, les ménagères font des recommandations sans fin ou des reproches retentissants.

Dans le verger, chaque arbre, secoué dur, lâche tous ses fruits. Canards, coqs, poulets sont massacrés, plumés, vidés, passés à la flamme. Dans la huche, nettoyée, tapissée de papier blanc, s'entassent volailles, fruits, œufs, beurre. Le vendredi et le samedi, sans cesse, des femmes passent, repassent, cachant des choses sous leur tablier de toile bleue ou traînant des fagots, avec de joyeux éclats de voix, de grands gestes, criant de plus en plus fort dans le branle-bas et le vacarme :

« C'est dimanche le dicos! »

Et jusque-là, la dictature des ménagères s'exercera. Les chats, les chiens qui flairent de trop près les victuailles, sont pourchassés, et à leurs trousses bondissent les manches à balai. Les enfants, curieux et gênants, assourdis de menaces et de taloches, jouent quelque part ou regardent le montage des boutiques sur la place. Quand les hommes rentrent du travail, ils pataugent sur le carreau ruisselant,


SIMONE
DELEUIL

et, gauches, ne savent où se tenir; et bientôt, bousculés, ahuris, ils vont on ne sait où, rejoindre les chiens et les enfants.

Mais le soir, autour de la ménagère « rendue », les hommes, grignotant leur souper de hasard, les enfants, oubliant les calottes, les chiens et les chats, rentrés furtivement, tous songent :

« Patience! c'est dimanche le dicos! »

Les quatre ou cinq fours du village, allumés du vendredi matin au dimanche, deviennent des centres d'agitation. Toutes les femmes y défilent et obéissent avec empressement à la propriétaire du four, savante praticienne, qui pétrit pour toutes, surveille les fournées, et qui, sentant son importance, parle haut et commande sec.

Jules. LEROUX.
(Léon Chatry, Instituteur, Figuière.)

Comprenons les mots. — *Le dicos* : c'est la fête du village, dans les Ardennes.

Les rues sont pleines de rires et de claquements de sabots : les femmes sont joyeuses et affairées. Elles vont et viennent dans les rues, en riant et en faisant claquer leurs sabots parce qu'elles se dépêchent.

Des recommandations sans fin ou des reproches retentissants : les femmes s'adressent aux ouvriers (lesquels?). Elles leur précisent ce qu'elles veulent. Et elles protestent à haute voix, violemment, lorsqu'elles croient que le travail a été mal fait.

La dictature des ménagères : ce sont les femmes qui commandent. Et tous, hommes, enfants, chiens et chats doivent obéir!

La ménagère « rendue » : très fatiguée.

Les hommes grignotent leur souper de hasard. Préoccupées par les préparatifs de la fête, les femmes n'ont pas eu le temps de s'occuper du souper. On mange ce qu'on peut, au hasard, et sans beaucoup d'appétit : on grignote.

Furtivement : sans se faire voir, discrètement.

Comprenons le texte. — Montrez que les femmes s'affairent.
Les maisons sont parées. Montrez-le.
On prépare un bon repas. Qu'est-ce qui l'indique?
Les femmes sont fatiguées. Relevez les détails qui le prouvent.
Que font les hommes? Et les enfants?

Vocabulaire. — La fête du village. Ce qu'on y voit.

Une phrase. — *Toutes, vieilles et jeunes, bras nus, en jupon court, lavent, frottent, astiquent, fourbissent, ramonent.*

Cherchez les verbes (il y en a cinq). A quel temps sont-ils?
Sur ce modèle, présentez les élèves au cours de la leçon d'éducation physique (indiquez la tenue et employez cinq verbes).

Dessinons : un manège ou une boutique foraine.

L'AMITIÉ

Fan était dans sa chambre, étendu sur une chaise longue, Boudard assis à son chevet. Un feu de bûches rougeoyait dans l'âtre et répandait une bonne tiédeur feutrée. C'était jeudi...

« Il gèle toujours?

— Il y avait moins huit degrés au thermomètre de l'horloger.

— Vous avez fait une patinoire dans le caniveau des classes?

— Oui, mais M. Truchard a jeté du sable dessus. Alors on en a fait une autre, bien plus longue, dans le ruisseau de la rue du Port, avant le grand égout, tu sais, en face de la maison du curé. »

Il y eut un instant de silence.

« Boudard...

— Mon vieux?

— Écoute : il ne faut pas te croire obligé de venir tous les jeudis. Si tu as envie, tu peux aller te promener avec les autres. Regarde, est-ce que Patou s'en prive? Et pourtant, c'est mon frère unique. Je ne m'ennuierai pas tout seul.

— J'aime mieux venir avec toi », dit Boudard.

La pénombre envahissait la chambre. Ils continuèrent à causer paisiblement, en vieux amis éprouvés qu'ils étaient...

« Aide-moi à marcher. Tu vas voir.

— Tu n'as pas peur que ça te fasse du mal? Si tu glissais sur le parquet...

— Pas de danger : je n'appuierai presque pas mon pied. »

Ils faisaient le tour de la chambre, Boudard très fier d'offrir sa grêle épaule, prodiguant toutes les marques d'une sollicitude maternelle.

« C'est assez. Reviens t'allonger. »

Il aidait encore Fan à s'étendre sur la chaise longue...

« Alors, elle était cassée là? Et là encore, à deux endroits? Mon Dieu, tu aurais pu rester infirme! Le jour où le docteur t'a enlevé ton appareil, je n'ai pas pu m'endormir le soir. Mais il a garanti qu'il ne resterait rien, que tu pourrais trotter comme avant...

— Tant mieux, dit Fan... Tu sais où ils sont allés aujourd'hui?

— Aujourd'hui, dit Boudard — et ses yeux se mirent à briller —, c'était un fameux programme! Buteau a décidé le père Daudé à leur



prêter sa voiture et son âne. Ils devaient aller aux rivières, encore plus loin dans le bois de saules. Gagnau est parti avec eux, il avait emporté un carrelet pour essayer de pêcher sous la glace... C'est le père de Jean qui les conduit.

— Ah! dit Fan. C'est donc pour ça que papa a permis à mon frère.

— Jeudi prochain, poursuivit Boudard, s'ils peuvent encore avoir la voiture, ils iront à la Petite-Croix... Le fermier de là-haut les a tous invités à manger du pain bis dans du lait, peut-être des châtaignes grillées. Un autre jeudi encore, si les chemins sont redevenus solides, Buteau les conduira aux Guérines, chez les bûcherons. Et après... »

Il s'interrompit tout à coup, se pencha vers la chaise longue, à peine visible dans l'obscurité grandissante.

« Mais, à ce moment-là tu seras tout à fait guéri. Tu viendras, on ira ensemble avec eux. Et puis l'hiver passera, ça sera encore les beaux jours : alors, mon vieux, on en fera de ces parties!...

— Merci, Boudard, tu es un véritable ami. »

Maurice GENEVOIX.
(*Le Jardin dans l'île*, Flammarion.)

Comprenons les mots. — *Une bonne tiédeur feutrée.* Il faisait bon, le feu répandait juste ce qu'il fallait de chaleur.

La pénombre envahissait la chambre : la nuit, peu à peu, gagnait la chambre.

Sa grêle épaule : son épaule maigre.

Prodiguant toutes les marques d'une sollicitude maternelle. Boudard agit comme le ferait une mère; il est attentif à ce que son ami ne se fasse pas de mal.

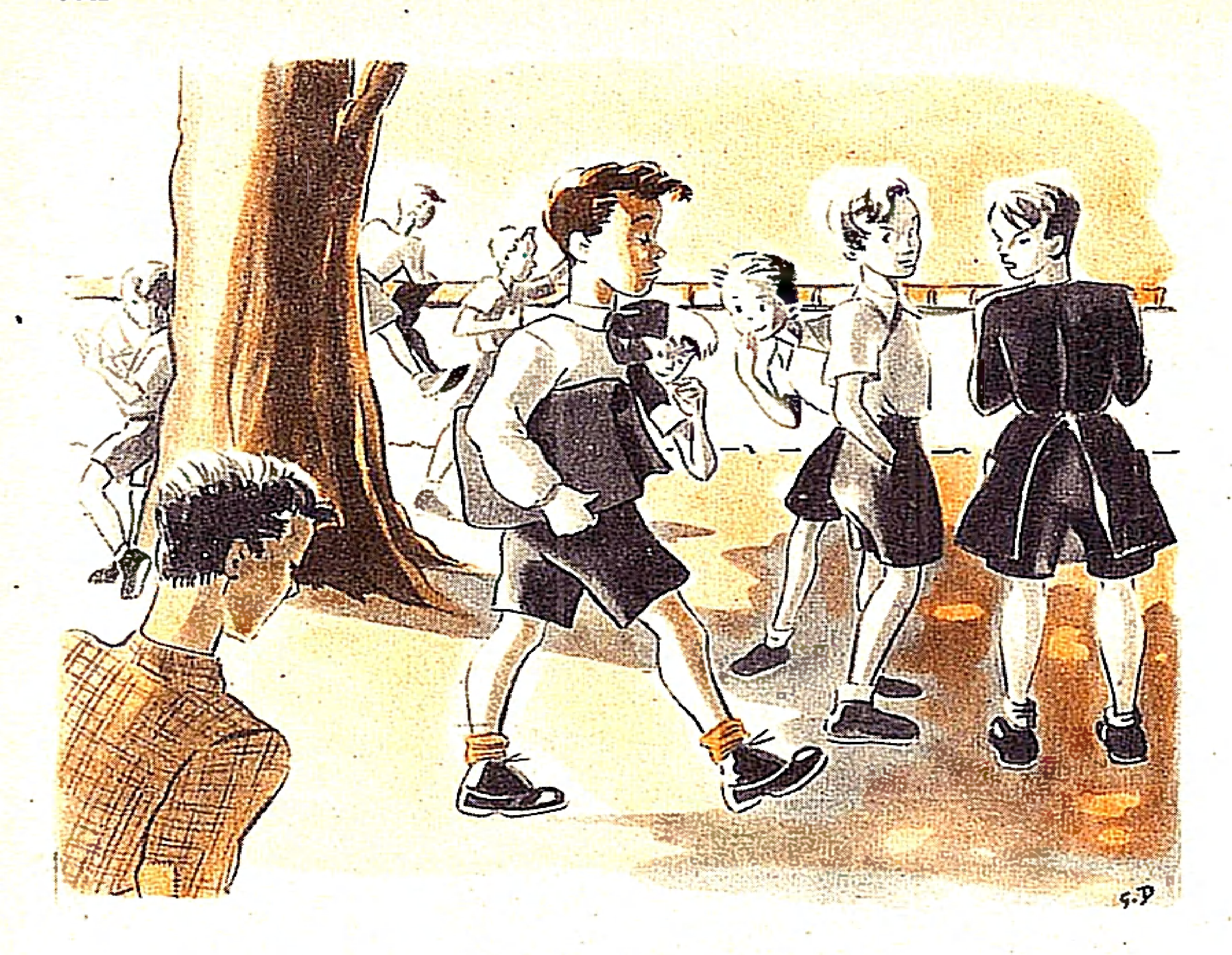
Un carrelet : filet carré, monté sur deux cerceaux croisés, fixés au bout d'une perche, pour pêcher le menu poisson.

Du pain bis : pain de couleur grise, de qualité moins fine que le pain blanc.

Comprenons le texte. — De quoi souffre Fan?
Comment Boudard passe-t-il ses jeudis? Pourquoi?
S'ennuie-t-il? Regrette-t-il de ne pas aller avec ses autres amis?
Patou se conduit-il en frère dévoué?
Fan dit de Boudard : « Tu es un véritable ami. » Comment celui-ci a-t-il montré son amitié?

Vocabulaire. — La lumière.
Cherchez des verbes qui s'appliquent à la lumière.
Cherchez des adjectifs qui peuvent qualifier une lumière.

Dessinons : une bûche qui brûle — un âne.



LES BOTTINES NEUVES

Chardin est bien fier aujourd'hui. Il arrive à l'école avec des bottines éblouissantes, des bottines jaunes toutes neuves, bien cambrées, bien lacées, bien cirées.

Il me dit en confidence : « C'est mes souliers des dimanches. Les autres de tous les jours, ils sont percés, et maman les a portés chez le cordonnier. »

Chardin est transformé. On ne voit plus son tablier verdâtre, sa culotte au fond bariolé, ni même ses mains douteuses et sa chevelure emmêlée.

Il est vrai que, bourré des recommandations maternelles à l'endroit des fameuses bottines, Chardin évite de traîner les pieds, de se rouler à terre, d'envoyer des cailloux de tous côtés en s'ébrouant. Il avance avec précaution, un peu comme s'il marchait sur des œufs, ce qui lui donne l'air infiniment distingué.

Et puis, comme il a conscience de son importance, et qu'il n'est

pas excité à la récréation, Chardin est sage, d'une sagesse inhabituelle et presque trop exemplaire. Et tout en le regardant, assis bien droit, bras croisés et bouche close, je médite sur ce thème : de l'influence d'une paire de bottines sur la conduite d'un garçon de sept ans. Et cette réflexion m'entraîne très loin.

Brusquement, je suis tirée de mes méditations par un cri lamentable. Chardin est en proie à une agonie de désespoir. Les bottines, ses belles bottines, viennent d'être sournoisement arrosées d'encre. Elles sont irrémédiablement gâtées et Chardin sanglote de douleur devant les taches violacées qui déshonorent ses chaussures.

Autour de Chardin, le peuple murmure, et comme je m'exclame, indignée : « Oh! qui a fait cela? qui a pu faire cela? », vingt mains vengeresses désignent Miche, qui est pâle comme un mort, et ne proteste pas.

Miche, coupable d'une méchanceté aussi noire (hélas! l'adjectif est de circonstance), est-ce possible?

Je l'appelle. Il vient à mon bureau sous les huées des camarades.

Silencieusement, ses larmes jaillissent, roulent sur ses joues maigres, sur son sarrau élimé. Il baisse les yeux, et je le considère debout sur l'estrade, à quelques pas de moi. Et voici que mon regard qui l'enveloppe, qui l'interroge, s'arrête à ses chaussures.

Une ficelle les serre à ses minces chevilles, car elles sont trop grandes pour lui. L'une bâille sournoisement au talon, et, comme la chaussette est trouée, on aperçoit un peu de peau blême entre les déchirures.

L'autre a le contrefort complètement faussé, et la jambe tout entière de Miche est tordue pour conserver l'équilibre sur la moitié de la semelle.

Je regarde longuement sans mot dire, et je renvoie Miche à sa place, Miche accablé de jalousie, de honte et de remords.

Geneviève DUHAMELET.
(*Rue du Chien-qui-pêche*, Bloud et Gay.)

Comprenons les mots. — *Des bottines éblouissantes* : bien cirées, très brillantes.

Bien cambrées : les chaussures sont toutes neuves, elles ont des courbures bien régulières.

Sa culotte au fond bariolé : le fond de la culotte souvent usé a été raccommodé avec des pièces de différentes couleurs.

Ses mains douteuses : ses mains qui ne sont pas absolument propres.

En s'ébrouant : en s'agitant, en se secouant.

Je suis tirée de mes méditations. La maîtresse réfléchissait, elle méditait, et elle avait oublié la classe. Le cri poussé par Chardin la rappelle à la réalité.

Une agonie de désespoir : il est désespéré, comme s'il allait mourir.

Vingt mains vengeresses : ce sont celles des petits camarades, qui désignent Miche, pour venger Chardin.

Un peu de peau blême. Par le trou, on voit un peu de peau de couleur pâle.

Comprenons le texte. — Pourquoi Chardin est-il bien fier?

Pourquoi a-t-il de belles chaussures? Etes-vous content lorsque vous avez des chaussures neuves?

Quelles précautions Chardin prend-il au cours de la récréation?

Qu'arrive-t-il en classe?

Comprenez-vous ce qu'a fait Miche? Pourquoi a-t-il fait cela?

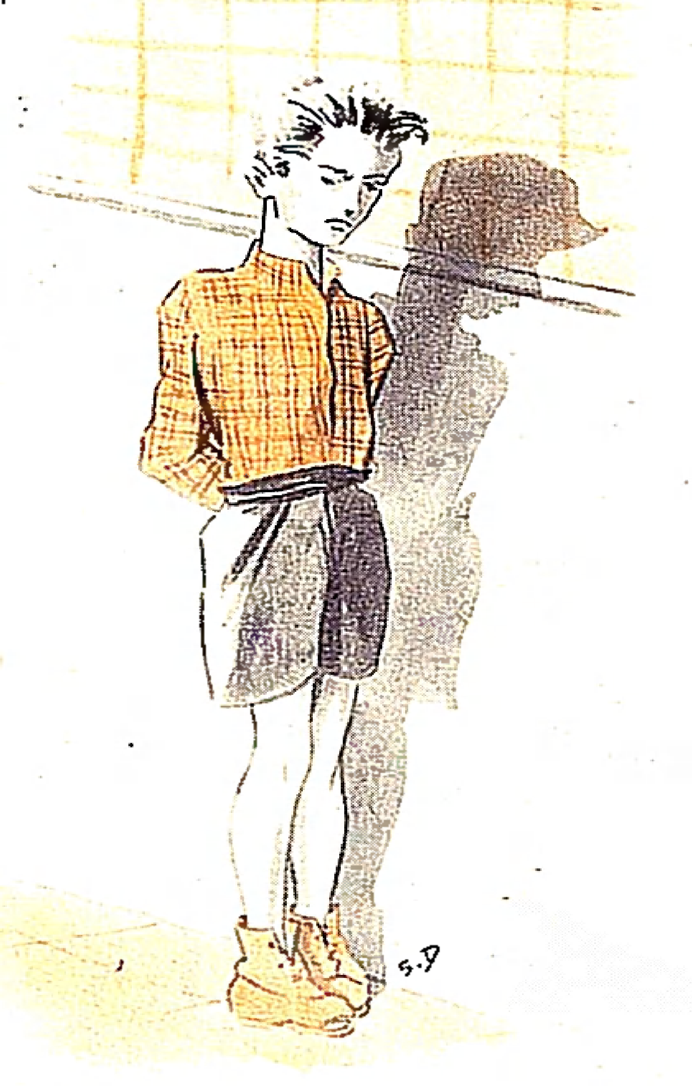
Pourquoi la maîtresse n'a-t-elle pas puni Miche?

Vocabulaire. — Quelles sortes de chaussures connaissez-vous?

Une phrase. — *Il arrive à l'école avec des bottines éblouissantes, des bottines jaunes toutes neuves, bien cambrées, bien lacées, bien cirées.*

En vous inspirant de cette phrase, parlez d'un livre que l'on vient de vous remettre ou d'un jouet neuf.

Dessinons : une paire de chaussures.



UNE AVENTURE QUI FINIT MAL

Tout au bas du jardin, la grande allée du milieu tourne un peu et vient buter contre la haie basse. On descend deux ou trois marches de terre, on ouvre un semblant de portillon disjoint fermé d'un crochet, on glisse encore quelques pas sur une pente de cailloux jusque dans l'herbe spongieuse, et l'on se trouve sous d'autres cieux, dans une nouvelle partie du monde qui est celle où règne l'eau.

... Le ruisseau, ici divisé en deux bras, découpe au cœur de la jungle une île déserte.

Un pas sur une grosse pierre plate posée dans le friselis du filet d'eau miroitant, et l'autre pas vous débarque sur une terre inviolée. Seules les grenouilles l'habitent, que votre approche précipite dans l'autre fleuve avec un floc de caïmans.

L'île a bien huit mètres et sa pointe vient mourir sous le pont. L'arche suintante descend sur vous, tout aussitôt, une grande cage ronde et caverneuse d'ombre fraîche. La voix s'enfle et roule, étrangère soudain, et vous rapporte des réponses en une langue inconnue.

... Ce lieu d'aventures et de découvertes n'est pas positivement défendu, mais il n'est pas non plus positivement permis. Ou ce serait à tant de conditions qu'elles vous transformeraient en piquet :

« Ne touchez pas l'eau... Ne salissez pas vos tabliers... Prenez garde aux ronces... Ne mouillez pas vos chaussures... »

Ainsi la vie est traversée de ces zones que les parents gardent prétendument neutres et où ils ont posté un gendarme à chacun de vos pas.

Un jeudi, il n'y a pas moyen de passer le gué. Le filet d'eau, grossi par une pluie récente, est devenu torrent et roule à toute vitesse sur la pierre plate submergée. Je ne sais comment il se fait qu'il y a cet après-midi deux ou trois gamins de l'école avec nous, car... à cette époque, je ne nous vois le plus souvent que rôdant seuls dans la cour ou le jardin.

« On peut pas passer! crient les gamins déçus.

— Mais si! Il n'y a qu'à sauter, riposte Henri, fièrement.

— Sauter? C'est large, tu sais, gars! Et ça court vite, si tu sautes, t'es pas calard!



— Non, j'suis pas calard! Allez, gars, qui est-ce qui saute après moi? Allez, gars, moi j'suis pas calard! »

Il s'élance. Plouff... Dix centimètres trop court : à deux pieds dans le courant!

Les deux galoches si bien cirées, les deux chaussettes si bien

tirées, la petite culotte bleu marine si soigneusement brossée, le tablier repassé du matin même!...

Une main violente disperse de deux ou trois calottes les gamins qui fuient comme des rats, et saisissant au collet le naufragé piteux, le replante ruisselant sur la rive :

« Ah! tu n'es pas calard? Petit vaniteux! Tu es propre en tout cas! Trempé des pieds à la tête! Pour attraper le coup de la mort! Viens un peu, que je t'apprenne à faire le malin! Petit ridicule! Petit prétentieux! (Chaque apostrophe, ponctuée d'une secousse, asperge le voisinage d'une pluie circulaire.) Au lit, monsieur, puisque vous n'avez plus rien à vous mettre! Au lit sans dîner, le gars qui n'est pas calard. »

I. RIVIÈRE
(*Images d'Alain-Fournier*, par sa sœur Isabelle, Émile-Paul frères.)

Comprenons les mots. — *La grande allée vient buter contre la haie :* la grande allée finit contre la haie, elle ne mène nulle part ailleurs.

Ce lieu d'aventures n'est pas positivement défendu, mais il n'est pas non plus positivement permis : on n'a pas, de façon formelle, défendu aux enfants de jouer dans ce coin, mais, comme il y a de l'eau, ils n'ont pas non plus obtenu la permission d'y aller.

Elles vous transformeraient en piquet : il y a tant de défenses que, si on les observait, on ne pourrait pas plus bouger que si l'on était un piquet.

Calard : terme familier, employé par les enfants, pour désigner un garçon qui a peur, et qui renonce à un risque.

Le naufragé piteux : l'enfant qui est tombé à l'eau, qui est mouillé, sale, et qui n'est pas fier de son exploit.

Comprenons le texte. — Le frère et la sœur jouaient-ils souvent, le jeudi, avec les autres enfants de l'école?

Pourquoi ne peut-on passer le gué?

Pourquoi Henri a-t-il sauté?

A votre avis, qui est alors intervenu?

Quelle est la punition infligée à Henri?

Vocabulaire. — Qu'est-ce qu'une rivière sinueuse, miroitante, traîtresse, guéable?

Comparez un ruisseau, une rivière, un fleuve, un torrent.

Dessinons : la rivière.

UNE COLÈRE DE JACK

Pour la dixième fois de la journée Jack et Line se disputent. Il est intolérable que, dans l'art des constructions de sable, Line prétende toujours imposer ses volontés... En vingt minutes, quatre essais de digues fortifiées ont été rasés par elle, et elle a accompagné cette opération de sarcasmes désobligeants à l'adresse de son collaborateur. Aussi la patience de Jack s'est trouvée à bout. Il a déclaré qu'il en avait assez : dorénavant il travaillera de son côté et Line du sien.

Le ton résolu de Jack en a imposé à Line... elle a seulement dit avec dédain : « Bien, monsieur, nous verrons qui fera le plus joli château. »

Et tous deux se sont mis à l'œuvre à quatre mètres l'un de l'autre.

... Line, dans l'ardeur de sa besogne, ou, qui sait? mue par une malice sournoise, vient d'envoyer une pleine pelletée de sable dans le fossé du rempart, abattant un superbe créneau.

Jack grossit la voix.

« Je te défends d'abîmer mon rempart. »

Mais Line hausse les épaules. Ce n'est pas sa faute si Jack a fait son rempart trop près. Elle a besoin de jeter son sable; elle le jettera où elle pourra... Jack vocifère :

« Je te défends de jeter encore du sable sur mon rempart. Et si tu le fais, gare à toi! »

Et il brandit sa pelle de fer d'un air menaçant. Un peu intimidée par ces procédés si peu coutumiers à son cousin, Line le considère sans mot dire, et puis, quand elle se remet au travail, elle jette le sable d'un autre côté.

Jack est très absorbé. A grand renfort de travaux d'art, il a jeté par-dessus le fossé un magnifique pont-levis. Du sable mouillé est fortement étayé par des lacis de fétus de bois. C'est une œuvre admirable. Il se recule pour jouir de la perspective... Horreur! une sorte d'avalanche vient s'abattre à côté de lui, les éboulis s'allongent jusque dans le fossé... Quelques centimètres de plus, le grand œuvre lui-même était englouti...

Jack se retourne furieux, et, d'une pelletée bien envoyée, comble aux trois quarts le fameux trou où Line devait disparaître tout entière. Les représailles ne se font pas attendre. Line s'élance avec un cri de guerre.



« Attends, méchant! »

Inutilement Jack essaie de l'arrêter. Elle lui échappe, abat un gigantesque pan de mur et le donjon et saute à pieds joints sur le pont-levis, qui s'effondre... C'en est trop. Jack voit rouge, lève sa pelle de fer et la laisse retomber violemment sur le petit bras nu de Line. Elle dit : « Aïe! » et d'une petite voix changée :

« Oh! tu m'as fait mal. »

Jack reste immobile, incertain. Et voici que tout à coup le sang jaillit de la plaie, coule sur le bras, ruisselle sur la robe... Line pousse un autre cri, aigu, celui-là :

« Oh! ça cuit. »

... Depuis l'instant de la catastrophe, Jack est resté plongé dans une consternation indicible. A peine sa pelle abattue, il a été atterré par son forfait. Quand il a vu couler le sang, il a senti une sorte de crampe qui lui tordait le ventre et quelque chose de glacial qui lui courait dans le dos. Et l'avalanche de reproches qui s'est abattue sur lui était peu de chose auprès des protestations indignées de sa conscience.

André LICHTENBERGER.
(*Line*, Plon.)

Comprenons les mots. — *Sarcasmes désobligeants* : railleries, moqueries qui font de la peine.

Le ton résolu de Jack en a imposé à Line. Jack a parlé avec énergie, Line éprouve un peu de crainte et se décide à obéir.

Malice sournoise : acte de méchanceté accompagné d'un manque de franchise. On ne sait pas au juste si c'est par maladresse ou par taquinerie que Line a lancé sa pelletée de sable sur le château de son cousin.

Jack vocifère : il crie avec colère.

Il brandit sa pelle... d'un air menaçant : il agite sa pelle en l'air pour faire peur à sa petite cousine, mais, en réalité, il ne veut pas frapper Line.

Ces procédés si peu coutumiers. D'ordinaire, Jack ne se montre ni impatient ni menaçant envers Line.

Étayé par des lacis de fétus de bois. Pour maintenir solidement le sable mouillé qui constitue le pont-levis, le jeune garçon y a introduit des brindilles de bois entrelacées.

Jack voit rouge : il a un brusque mouvement de colère.

Comprenons le texte. — Line, qui a sept ans, et son cousin Jack, neuf ans, sont en vacances sur la même plage.

Pourquoi la patience de Jack est-elle à bout? Que décide-t-il?

Line se soumet un moment à son cousin, mais que fait-elle bientôt?

Que dit Jack? Quelle attitude prend-il?

Quel monument le jeune garçon construit-il? Avez-vous déjà construit des châteaux forts ou d'autres monuments à l'aide de sable humide. Lesquels?

Que se produit-il soudain? Comment Line achève-t-elle la destruction du château fort?

Jack est très en colère. Est-ce que cela lui sert d'excuse? Songez qu'il aurait pu blesser beaucoup plus grièvement sa cousine.

Le petit garçon regrette-t-il son geste? Quelles phrases vous l'indiquent?

Vocabulaire. — Examinez une gravure représentant un château fort. Nommez les différentes parties de ce château.

FABLES ET CONTES

QUI EST LE PLUS FORT?

Un petit garçon admirait beaucoup la force de son père, qu'il voyait transporter de lourds sacs de grains.

« Père, dit-il, qu'y a-t-il de plus fort que toi?

— Tu le verras », dit le père.

Quelques jours après, l'homme entreprit un petit voyage pour ses affaires; il emmena son fils. Ne possédant aucune monture, ils partirent à pied, dès la pointe du jour. Le père portait sur son dos un gros sac tout gonflé de provisions et d'objets divers.

Pendant plusieurs heures, ils marchèrent d'un bon pas, mais il y avait sur le chemin des pierres aiguës, dont l'une blessa l'homme au pied. Ils s'arrêtèrent à la première source rencontrée et, tandis que l'homme lavait et pansait sa blessure, du reste fort légère, l'enfant dit avec tristesse :

« Voilà : les pierres sont plus fortes que mon père. »

L'homme sourit, et ils se remirent en route.

Un peu plus loin, ils trouvèrent un bâton à terre... Le père le ramasse et s'en sert pour écarter les pierres et soutenir sa marche. Le petit garçon en conclut :

« Le bâton est plus fort que les pierres puisqu'il les chasse; il est plus fort que mon père puisqu'il le supporte. »

Quand le soleil fut très haut dans le ciel, le père et l'enfant s'assirent à l'ombre d'un arbre et se délassèrent tout en mangeant. Avant de repartir le père dit :

« Ce bâton est un peu trop long pour moi. »

Il tira son couteau et coupa l'extrémité du bâton.

« Je vois, dit le fils, que le plus fort, c'est le fer. »

Ils se levèrent et reprirent leur chemin.

Durant plusieurs heures encore, ils marchèrent et... arrivèrent enfin aux abords du village où ils devaient souper et passer la nuit. En y entrant, ils virent de grands fourneaux allumés, où il y avait du fer qui fondait. Deux hommes immobiles regardaient le métal en fusion. Le petit garçon dit alors :


SIMONE
DELEUIL

« C'est le feu qui est le plus fort de tous.

— Attends un peu! » répondit le père.

Ils pénétrèrent dans l'intérieur du village. Sur la place il y avait un forgeron, et c'était chez lui ... qu'ils devaient passer la nuit.

Ils se reposèrent dans la forge. L'artisan maniait le fer et le feu, faisait des bêches, des couteaux, des haches. L'enfant fut émerveillé.

« Oh! s'écria-t-il, je le vois bien maintenant : l'homme est plus fort que tout!

— L'homme, dit le père, est, en effet, plus fort que bien des choses. Qu'il s'agisse de porter un sac de grain, de couper un bâton, de fondre le fer ou de le forger, c'est toujours l'homme qui agit, et il est plus fort que le gros sac, le bois, le fer et le feu. Mais peut-être y a-t-il plus fort que lui. »

Maurice BOUCHOR.
(*Contes*, d'après la Tradition orientale et africaine, Armand Colin.)

Comprenons les mots. — *Des pierres aiguës :* des pierres pointues et coupantes. Connaissez-vous de telles pierres?

Aux abords du village : aux alentours du village, en arrivant aux premières maisons.

L'homme maniait le fer et le feu. Il ralentissait ou activait le feu selon ses besoins et en utilisait la puissance pour rougir le fer, qu'il travaillait ensuite à sa guise.

Comprenons le texte. — Pourquoi le petit garçon admire-t-il la force de son père?

Que pense-t-il des pierres?
Puis du bâton?
Puis du fer?
Puis du feu?
Et enfin de l'homme?
Êtes-vous de l'avis du petit garçon? Est-ce l'homme qui vous paraît plus fort que tout?
Comment l'homme utilise-t-il le feu? le fer? les animaux?...

Vocabulaire. — Expliquez : une *pierre* à fusil, une *pierre* précieuse, ne pas laisser *pierre* sur *pierre*, jeter la *pierre* à quelqu'un, *pierre* qui roule n'amasse pas mousse.

Dessinons : un couteau — une forge.

RENARD ET YSENGRIN

Renard et Ysengrin le loup qui chassaient de compagnie aperçoivent un paysan portant un beau quartier de porc.

« Comment mettre la patte sur ce morceau de choix? dit Ysengrin. Je me sens vraiment grand appétit.

— Laisse-moi faire, répondit Renard; suis-moi de loin avec précaution. Je me charge de mettre ce morceau à ta portée. Mais tu m'en garderas ma part! »

Ysengrin promit, et Renard sauta sur le chemin que suivait le paysan. Il se mit à se traîner péniblement comme s'il était blessé.

« Oh! dit le paysan, il est blessé, je le prendrai facilement. Sa peau est fort belle, je la vendrai un bon prix, cela paiera mon quartier de porc! »

Tout en parlant, le paysan se hâte, arrive près de Renard, se baisse et croit le saisir; la bête fait un petit pas de côté. Le paysan lui allonge un coup de bâton : Renard pousse un cri, s'éloigne de quelques pas, et retombe comme à bout de forces.

« Tu n'iras pas bien loin dans l'état où tu es. J'aurai bientôt ta fourrure pour en faire mon profit. »

Le paysan, qui a chaud, pose à terre sa charge de porc, afin de pouvoir courir plus vite; puis il reprend avec ardeur la poursuite de Renard.

Quand Ysengrin voit le paysan se débarrasser de son quartier de porc et s'en éloigner imprudemment, il accourt, saisit la précieuse proie dans ses fortes mâchoires, et, en toute hâte, gagne le bois voisin.

Au bruit, le paysan se retourne, constate son malheur, et, au même instant, il voit avec surprise maître Renard se relever et détaler à toutes jambes.

Il s'arrache les cheveux et injurie le malfaisant animal puis, l'oreille basse, il s'en va, ayant perdu son porc et n'ayant pas de fourrure.

Renard, de son côté, rejoint en toute hâte son complice, en qui il n'a guère confiance.

Hélas! Ysengrin a déjà dévoré presque tout le quartier de porc.

« Ysengrin, dit Renard, donne-moi ma part, je te prie. Ne l'ai-je pas bien méritée?


SIMONE
DELEUIL

— Ta part? dit le loup en montrant les dents, tiens, la voici : je te donne la corde qui attachait la viande. Ne me demande rien de plus, je te le conseille! »

D'après le *Roman de Renard.*

Comprenons les mots. — *La précieuse proie* : la proie qui a de la valeur, qui vaut cher. En quoi est-elle précieuse pour le paysan? et pour le loup et le renard?

Détaler : s'enfuir à toute vitesse.

Le malfaisant animal : l'animal qui lui a fait du mal. De quel animal s'agit-il? Est-il le seul à avoir été malfaisant?

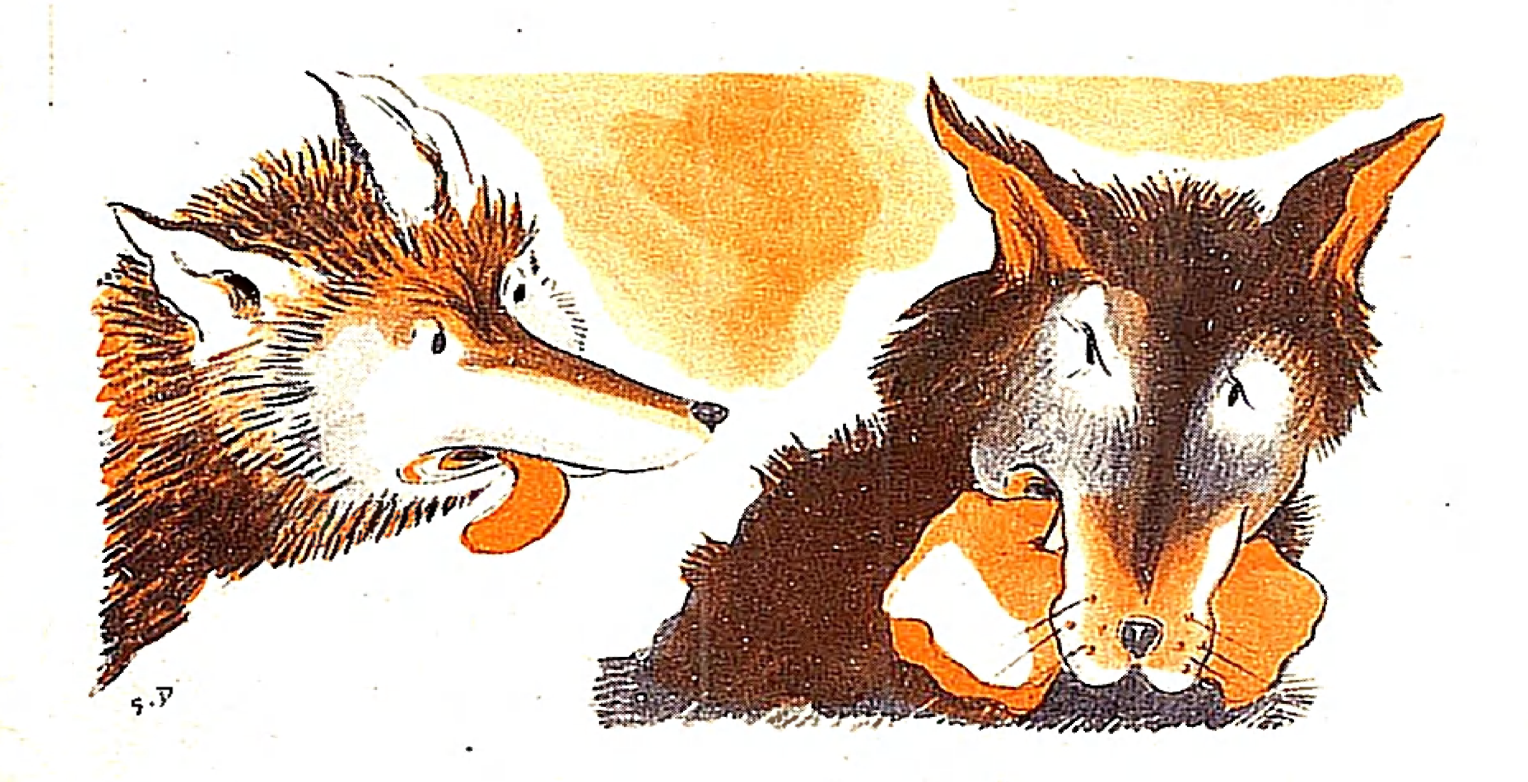
L'oreille basse : tout humilié. Le paysan est doublement honteux : il a été trompé par Renard et s'est fait voler par Ysengrin.

Son complice : celui qui s'est joint à lui pour accomplir leur mauvaise action... Quel est le complice de Renard?

Comprenons le texte. — En quoi consiste la ruse de Renard?
Que fait le paysan?
Comment Ysengrin s'empare-t-il du quartier de porc?
Comment le paysan manifeste-t-il sa colère?
Comment Renard est-il dupé à son tour par Ysengrin?

Vocabulaire. — Expliquez : avoir l'*oreille* fine — dire un secret à l'*oreille* — ouvrir les *oreilles* — faire la sourde *oreille* — prêter l'*oreille* — montrer le bout de l'*oreille*.

Dessinons : un renard.



LA PÊCHE D'YSENGRIN

C'était un peu avant Noël, l'étang où Ysengrin devait pêcher était si bien gelé qu'on aurait pu danser dessus. Cependant, les vilains avaient creusé un trou dans la glace, où ils menaient boire leurs bêtes. Ils avaient laissé là un seau.

Renard, tout joyeux, regarde son compère. « Sire, dit-il, mettez-vous là. On y trouve quantité de poissons. Et voici l'engin avec quoi nous pêchons anguilles et barbeaux.

— Sire Renard, dit Ysengrin, prenez-le, et attachez-le-moi bien à la queue. »

Renard prend le seau, et le lui attache du mieux qu'il peut.

« Frère, dit-il, il vous faut maintenant rester tranquille pour laisser venir les poissons. »

Renard s'est caché dans un buisson, le museau entre ses pattes, pour voir ce qui va se passer.

Ysengrin est sur la glace; le seau est dans l'eau et se remplit abondamment de glaçons. Cependant l'eau commence à geler et à se refermer autour du seau et la queue, plongée dans l'eau gelée, se trouve scellée à la glace.

Ysengrin veut se soulever, et tirer à lui le seau. Il s'y essaie vainement, et de cent manières, et il s'inquiète, il appelle Renard, et lui crie qu'il ne veut plus rester là, car l'aube, déjà, est parue.

Renard lève la tête, ouvre les yeux, et regarde :

« Allons, messire, dit-il, laissez votre besogne. Allons-nous-en, beau doux ami, nous avons pris beaucoup de poissons. »

Ysengrin s'écrie : « Renard, il y en a trop! J'en ai pris bien plus que je ne puis le dire! »

Renard se met à rire, et lui dit : « Qui trop convoite finit par tout perdre! »

La nuit s'en va, l'aube paraît, le soleil se lève. Messire Constant des Granges, qui habite près de l'étang, se lève, ainsi que ses gens, qui tous sont gais et joyeux. Il prend son cor, appelle ses chiens et fait seller ses chevaux.

Renard l'entend, il prend la fuite, et ne s'arrête qu'au fond de sa tanière.

Ysengrin restait pris au piège. Tandis qu'il tire de toutes ses forces, arrive un valet, tenant deux lévriers en laisse. Il aperçoit Ysengrin et s'écrie :

« Ah! le loup! le loup! à l'aide! au secours! »

Ysengrin, alors, fut tout effrayé; car sire Constant arrivait au grand galop de son cheval, et il criait en galopant : « Vite, lâchez les chiens! »

Sire Constant tire son épée, il descend de cheval et s'en vient à



travers la glace. En grande ardeur, il attaque le loup. Écoutez la belle bataille. Il croit le frapper à la tête, mais c'est ailleurs que le coup porte, et c'est sur la queue que tombe l'épée, qui la coupe tout ras, sans manquer.

Ysengrin le sent bien. Il fait un saut de côté, et se sauve. Tous les chiens le mordent à qui mieux mieux; la queue leur reste en gage.

Ysengrin fuit à travers bois, à grande allure; il se regarde, en fuyant, par-derrière, et jure de se venger de Renard à la première occasion.

D'après le *Roman de Renard*.

Comprenons les mots. — *Voici l'engin* : le seau abandonné par les vilains. D'ordinaire, pêche-t-on avec un seau? Citez les engins de pêche que vous connaissez.

Barbeau : poisson d'eau douce. Son nom vient des barbillons (comparer avec barbe), qu'il porte autour de la bouche.

Beau doux ami : formule de politesse, courante au Moyen Age. Renard, lui, l'emploie par manière de moquerie, car il est en train de jouer un bien méchant tour au pauvre Ysengrin.

Qui trop convoite finit par tout perdre. Le renard se moque encore du loup, il cite un proverbe. Quel est le sens de ce proverbe?

Connaissez-vous un autre proverbe ayant le même sens.



Sceller : fixer fortement. La glace maintient solidement la queue du loup.
Seller : mettre une selle sur le dos d'un cheval, d'un mulet, d'un chameau.

Comprenons le texte. — Pourquoi, à votre avis, Ysengrin veut-il pêcher?

Comment pêche-t-il?

Que pensez-vous de la réflexion de Renard : « Allons, messire, laissez votre besogne. Allons-nous-en. »

Comment le loup est-il délivré?

Vocabulaire. — La pêche — Différentes sortes de poissons d'eau douce.

Dessinons : le loup à la pêche.

LE VILAIN MIRE
(Le Paysan médecin.)

Un paysan bat sa femme. Pour se venger celle-ci déclare aux messagers du roi que son mari est le meilleur médecin du monde, mais qu'il ne l'avoue que lorsqu'il est battu à coups de bâton.

« Allez aux champs. Vous l'y rencontrerez en prenant ce chemin. »

Les messagers s'en vont trouver le vilain, le saluent et lui disent : « Venez parler au roi.

— Pour quoi faire? dit-il.

— A cause de votre grand talent. Il n'est aucun mire pareil à vous en cette terre, et nous venons de loin vous chercher. »

En s'entendant appeler mire, le vilain se mit à frissonner de tous ses membres et à dire que de médecine il ne savait ni A ni B.

« Qu'attendons-nous? dit un des messagers à l'autre. Ne sais-tu pas qu'il veut être battu avant de dire ou faire quoi que ce soit de son métier? »

Aussitôt l'un le frappe sur l'oreille, l'autre sur le dos, avec de gros bâtons. Quand ils l'ont bien rossé, ils le conduisent au roi en le traînant à reculons.

Le roi l'appelle et dit : « Maître, écoutez bien, je vais faire venir ma fille, qui est malade. » Le vilain demande grâce : « Sire, je vous assure que je ne sais pas un mot de physique. — J'entends là des merveilles, reprend le roi. Battez-le-moi. » Et les valets, sautant sur le vilain, s'y mettent à cœur joie. Sentant les coups, le vilain crut devenir fou, et il cria grâce en disant : « Je la guérirai sans délai. »

La jeune fille vint dans la salle. Elle était bien pâle. Le vilain se demande comment il fera pour la guérir; car s'il ne la guérit pas, il mourra lui-même. S'il veut la sauver, il faut que par ses gestes et ses paroles il la fasse tellement rire que l'arête qu'elle a dans la gorge en soit chassée. En le voyant faire ses contorsions et ses grimaces, la jeune fille, malgré son mal, éclata de rire si violemment que l'arête vola hors de sa bouche et tomba près de la cheminée. Tout joyeux, le vilain la saisit, sort de la salle, et va dire au roi : « Sire, votre fille est guérie : voici l'arête! »

Le roi, grandement réjoui, lui dit : « Sachez bien que je vous aime par-dessus tout. Je veux d'abord vous habiller richement.



— Merci, Sire. Je ne veux pas de vos présents, ni rester chez vous. Je veux retourner à ma maison.

— Non, dit le roi, tu seras mon médecin et mon ami.

— Merci, Sire, mais je n'ai plus de pain chez moi : on devait charger au moulin quand je partis hier matin. »

Le roi appela deux valets : « Battez-le-moi, dit-il, il restera. »

Quand le vilain sentit les coups sur ses bras, ses jambes, son dos, il commença à crier grâce : « Je resterai, dit-il, laissez-moi en paix. »

Il reste donc à la cour. On le rase, on l'habille de velours.

(A suivre.)

D'après un *Fabliau* du Moyen Age.

Comprenons les mots. — *Vilain* : nom par lequel on désignait le paysan au Moyen Age.

Mire : médecin.

Les messagers : les envoyés qui parcourent le pays à la recherche d'un médecin capable de guérir la fille du roi. La jeune fille a avalé une arête qui lui demeure fixée dans la gorge.

Je ne sais pas un mot de physique : je ne connais rien à la médecine.

A cœur joie : avec zèle; les valets battent le paysan sans hésiter, comme par plaisir.

Ses contorsions : ses gestes exagérés, comiques.

Comprenons le texte. — S'agit-il d'un médecin? Veut-il se faire passer pour un médecin?

Qui l'a signalé aux messagers? Pourquoi?

Pourquoi cède-t-il?

Que fait-il pour guérir la fille du roi?

Que devient-il?

Vocabulaire. — Expliquez : avoir le *cœur* à l'ouvrage, au *cœur* de l'hiver, avoir le *cœur* gros, en avoir le *cœur* net, à *cœur* ouvert, de bon *cœur*, de tout *cœur*.

Une phrase. — *Quand le vilain sentit les coups sur ses bras, ses jambes, son dos, il commença à crier grâce.*

Faites une phrase commençant par : « Quand... ».

Dessinons : le vilain mire battu.

LE VILAIN MIRE

(Fin.)

Tous les malades du pays, plus de quatre-vingts, viennent le lendemain implorer le roi, qui appelle son nouveau médecin :

« Voyez ces gens, Maître, et guérissez-les-moi bien vite.

— Grâce, Sire, dit le vilain. Ils sont trop, je ne pourrai les guérir tous! »

Le roi fit un signe à deux valets qui comprirent aussitôt et saisirent chacun un bâton. Le vilain cria :

« Grâce! grâce! Je les guérirai sans délai! »

Le vilain demanda qu'on allumât un grand feu dans la cheminée, il fit rassembler là les malades et dit au roi :

« Sortez, Sire, ainsi que tous ceux qui n'ont aucun mal. »

Le vilain dit alors aux malades : « Gentils amis, vous choisirez le plus malade d'entre vous et nous le brûlerons dans ce feu. Tous les autres y trouveront profit, car ceux qui mangeront ses cendres seront guéris. »

Les malades s'entreregardèrent. Aucun n'aurait avoué être le plus gravement malade. Le vilain dit à l'un d'eux :

« Tu me sembles bien faible, tu tiens à peine debout?

— Miséricorde, Sire, je suis très bien, je ne sens plus les maux dont je souffrais depuis longtemps. Soyez sûr que je ne mens pas!

— Va-t'en donc! Que viens-tu chercher ici? »

L'autre prit vite la porte. Le roi lui dit : « Es-tu déjà guéri?

— Oui, Sire. Votre mire est un bien savant homme! »

Il n'y eut ni petit ni grand qui consentit à se laisser mettre dans le feu. Tous s'en allèrent, les uns après les autres, affirmant qu'ils étaient guéris.

Quand le roi les vit, il en fut émerveillé. « Je me demande comment vous avez pu si vite les guérir.

— Sire, je leur ai dit un charme qui vaut mieux que gingembre ou cannelle.

— Eh bien! dit le roi, vous retournerez chez vous quand vous voudrez, et vous aurez, de mes deniers, palefrois et bons destriers. Quand je vous redemanderai, vous ferez ce que je voudrai, et vous serez mon bon et cher ami, plus qu'aucun des habitants de mon palais.

Vous avez guéri ma fille hier et un grand nombre de malades aujourd'hui. Je ne l'oublierai pas. Pour vous prouver ma reconnaissance, je vous nomme châtelain de votre village et mon trésorier va vous remettre cinq sacs d'écus d'or.

— Vous me comblez, Sire, dit le vilain, agréablement surpris.

— C'est mérité largement, dit le roi. Rentrez chez vous, mais n'oubliez pas de vous tenir sans cesse à ma disposition. En outre, ne cachez plus vos talents et ne m'obligez plus à vous faire battre par mes valets pour vous contraindre à donner vos soins à votre prochain. Soyez fier de vos dons.



Ne soyez plus ébahi, et ne vous faites plus outrager : car c'est une honte de vous frapper.

— Merci, Sire, dit le vilain, je suis votre homme pour toujours. Je le serai toute ma vie et ne m'en repentirai point. »

Il prit congé du roi et revint joyeux chez lui. Jamais on ne vit plus heureux manant. Il ne retourna plus à sa charrue et ne battit plus sa femme, mais il l'aima et la chérit.

Ainsi donc arriva la chose, tout comme je l'ai dit : en dépit du manque de science, sa ruse et sa femme firent du vilain un médecin.

D'après un *Fabliau* du Moyen Age.

Comprenons les mots. — *Implorer le roi :* supplier le roi, pour qu'il les fasse guérir par son savant médecin.

Gentils amis. Formule de politesse. Le vilain l'emploie d'autant plus volontiers qu'il va leur faire des propositions inacceptables.

Il fut émerveillé : le roi fut enchanté et rempli d'admiration.

Gingembre : plante à la saveur brûlante, qui servait à faire des remèdes.

Cannelle : écorce odoriférante, employée comme épice. Au Moyen Age, on consommait du vin aromatisé à la cannelle.

Palefroi : cheval de parade, qui servait aussi aux voyages.

Destrier : cheval de bataille.

Comprenons le texte. — Pourquoi les malades viennent-ils trouver le roi?

Quelle est la ruse imaginée par le vilain?

Quelle est la conclusion de ce conte?

Résumez le conte en quelques phrases.

Vocabulaire. — Le médecin. La maladie.

Qu'est-ce qu'un médecin, un chirurgien, un charlatan, un spécialiste, un oculiste, une consultation, une ordonnance, etc.?

Dessinons : une cheminée.

LE CHAT BOTTÉ

Un meunier ne laissa pour tous biens, à trois enfants qu'il avait, que son moulin, son âne et son chat. Les partages furent bientôt faits : l'aîné eut le moulin, le second eut l'âne, et le plus jeune n'eut que le chat.

Ce dernier ne pouvait se consoler d'avoir un si pauvre lot : « Mes frères, disait-il, pourront gagner leur vie honnêtement en se mettant ensemble; pour moi, lorsque j'aurai mangé mon chat, et que je me serai fait un manchon de sa peau, il faudra que je meure de faim. »

Le chat, qui entendait ce discours, mais qui n'en fit pas semblant, lui dit d'un air posé : « Ne vous affligez point, mon maître; vous n'avez qu'à me donner un sac et me faire faire une paire de bottes et vous verrez que vous n'êtes pas si mal partagé que vous croyez. »

Quoique le maître du chat ne fît pas grand fond là-dessus, il lui avait vu faire tant de tours de souplesse pour prendre des rats et des souris, comme lorsqu'il se pendait par les pieds ou qu'il se cachait dans la farine pour faire le mort, qu'il ne désespéra pas d'en être secouru dans sa misère.

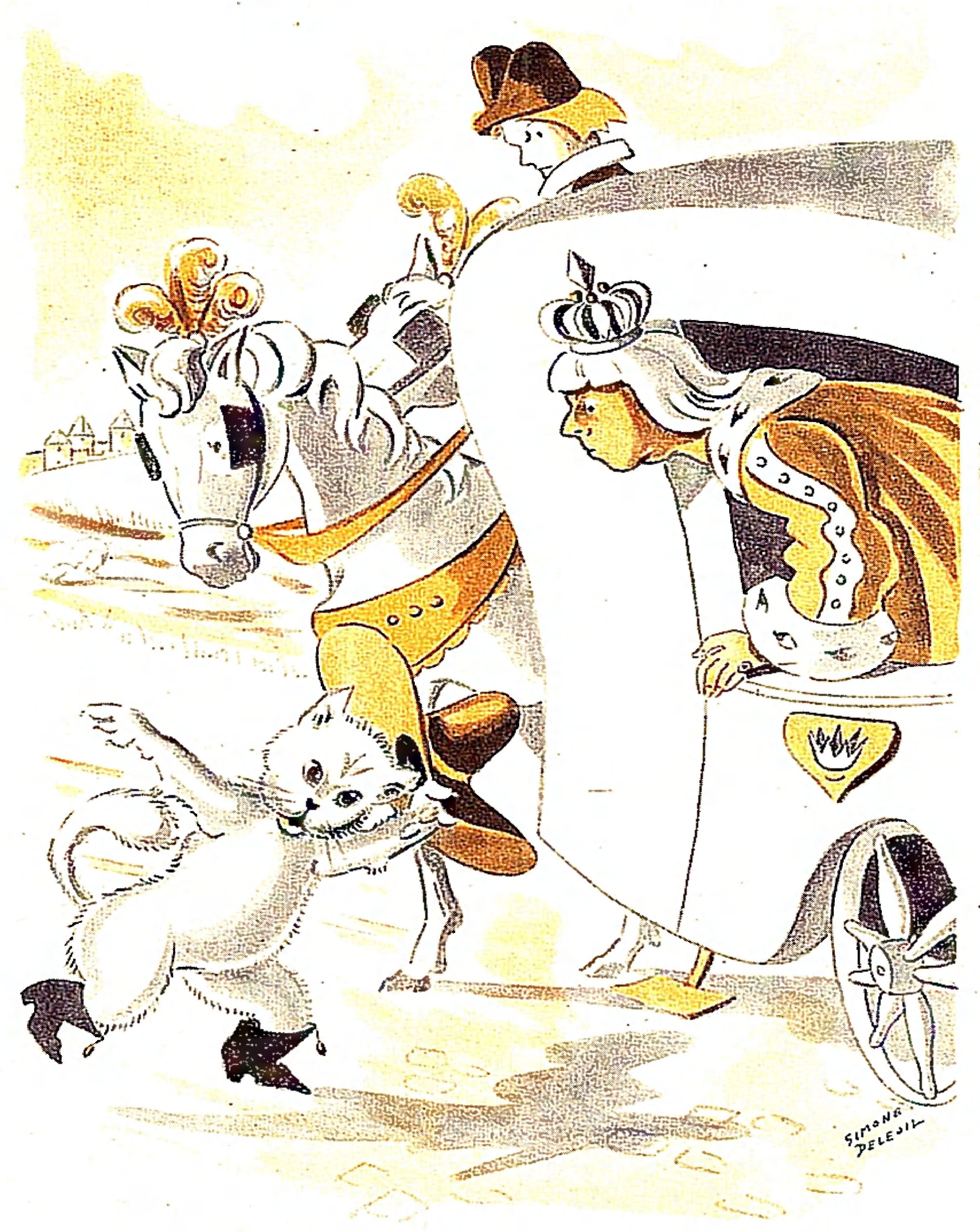
Lorsque le chat eut ce qu'il avait demandé, il s'en alla dans une garenne où il y avait grand nombre de lapins. Il mit du son et des laiterons dans son sac, et, s'étendant comme s'il eût été mort, il attendit que quelque jeune lapin vînt dans son sac manger ce qu'il y avait mis.

A peine fut-il couché, qu'un jeune étourdi de lapin entra et maître Chat le prit et le tua sans miséricorde.

Tout glorieux de sa proie, il s'en alla chez le roi et demanda à lui parler. Etant entré, il fit une grande révérence et dit : « Voilà, Sire, un lapin de garenne que M. le marquis de Carabas, mon maître, m'a chargé de vous présenter de sa part. — Dis à ton maître, répondit le roi, que je le remercie et qu'il me fait plaisir. »

Une autre fois, il alla se cacher dans un blé, tenant toujours son sac ouvert, et, lorsque deux perdrix y furent entrées, il tira les cordons et les prit toutes les deux. Il alla ensuite les présenter au roi, comme il avait fait du lapin. Le roi reçut encore avec plaisir les deux perdrix, et lui fit donner pour boire.

Le chat continua ainsi, pendant deux ou trois mois, à porter de



temps en temps au roi du gibier de son maître. Un jour qu'il sut que le roi devait aller à la promenade, sur le bord de la rivière, avec sa fille, la plus belle princesse du monde, il dit à son maître : « Si vous

voulez suivre mon conseil, votre fortune est faite : vous n'avez qu'à vous baigner dans la rivière, à l'endroit que je vous montrerai, et ensuite me laisser faire. »

Le marquis de Carabas fit ce que son chat lui conseillait. Dans le temps qu'il se baignait, le roi vint à passer, et le chat se mit à crier : « Au secours! au secours! voilà M. le marquis de Carabas qui se noie! » A ce cri, le roi mit la tête à la portière, et, reconnaissant le chat qui lui avait apporté tant de fois du gibier, il ordonna à ses gardes qu'on allât vite au secours de M. le marquis de Carabas.

Pendant qu'on retirait le pauvre marquis de la rivière, le roi ordonna d'aller quérir un de ses plus beaux habits pour M. le marquis de Carabas. Comme les beaux habits qu'on venait de lui donner relevaient sa bonne mine (car il était beau et bien fait de sa personne), la fille du roi le trouva fort à son gré.

(A suivre.)

D'après Charles PERRAULT.

Comprenons les mots. — *Avoir un si pauvre lot :* avoir une si mauvaise part de l'héritage.

Garenne : endroit où vivent les lapins à l'état sauvage.

Sans miséricorde : sans aucune pitié.

Tout glorieux de sa proie : tout fier de sa capture.

Il fit une grande révérence : il salua en s'inclinant respectueusement. Faites une révérence.

Le roi ordonna d'aller quérir : il ordonna d'aller chercher et de rapporter. Le verbe quérir ne s'emploie qu'à l'infinitif.

Comprenons le texte. — Que laisse le meunier à ses trois enfants?
Qu'obtient le plus jeune? Trouvez-vous le partage équitable?
Que lui dit alors le chat?
Que fait-il ensuite? Quel est son but lorsqu'il offre du gibier au roi?
Pourquoi conseille-t-il à son maître de se baigner? Qu'arrive-t-il?

Vocabulaire. — Expliquez le sens des expressions suivantes :
Il n'y a pas un *chat* — vivre comme chien et *chat* — avoir un *chat* dans la gorge — acheter *chat* en poche — réveiller le *chat* qui dort.

Une phrase. — *A peine fut-il couché qu'un jeune étourdi de lapin entra et maître Chat le prit.*
Faites trois phrases commençant par : « A peine... »

Dessinons : le Chat botté.

LE CHAT BOTTÉ

(Fin.)

Le roi voulut qu'il montât dans son carrosse et qu'il fût de la promenade. Le chat prit les devants, et, ayant rencontré des paysans qui fauchaient un pré, il leur dit : « Bonnes gens, si vous ne dites au roi que ce pré appartient à M. le marquis de Carabas, vous serez tous hachés menu comme chair à pâté. »

Le roi demanda aux faucheurs à qui était ce pré qu'ils fauchaient :



« C'est à M. le marquis de Carabas », dirent-ils tous ensemble; car la menace du chat leur avait fait peur.

Le maître Chat, qui allait toujours devant, rencontra des moissonneurs et leur dit : « Bonnes gens, si vous ne dites que tous ces blés appartiennent à M. le marquis de Carabas, vous serez tous hachés menu comme chair à pâté. » Le roi qui passa un moment après, voulut savoir à qui appartenaient tous ces blés. « C'est à M. le marquis de Carabas », répondirent les moissonneurs.

Le chat arriva enfin dans un beau château, dont le maître était un ogre, le plus riche qu'on ait jamais vu; car toutes les terres par où le roi avait passé étaient de la dépendance de ce château. Le chat, qui eut soin de s'informer qui était cet ogre et ce qu'il savait faire, demanda à lui parler.

L'ogre le reçut aussi civilement que le peut un ogre. « On m'a assuré, dit le chat, que vous aviez le don de vous changer en toutes sortes d'animaux; que vous pouviez, par exemple, vous transformer en lion, en éléphant. — Cela est vrai, répondit l'ogre et, pour vous le montrer, vous m'allez voir devenir lion. » Le chat fut si effrayé de voir un lion devant lui, qu'il gagna aussitôt les gouttières, non sans peine et sans péril, à cause de ses bottes, qui ne valaient rien pour marcher sur les tuiles.

Quelque temps après, le chat, ayant vu que l'ogre avait repris sa première forme, descendit et avoua qu'il avait eu bien peur. « On m'a assuré encore, dit le chat, mais je ne saurais le croire, que vous aviez aussi le pouvoir de prendre la forme des plus petits animaux, par exemple de vous changer en une souris : je tiens cela pour tout à fait impossible. — Impossible! reprit l'ogre; vous allez voir »; et en même temps il se changea en une souris, qui se mit à courir sur le plancher. Le chat ne l'eut pas plus tôt aperçue qu'il se jeta dessus et la mangea.

Cependant le roi, qui vit en passant le beau château de l'ogre, voulut y entrer. Le chat entendant le bruit du carrosse, qui passait sur le pont-levis, courut au-devant et dit au roi : « Votre Majesté soit la bienvenue dans ce château de M. le marquis de Carabas! — Comment, monsieur le marquis, s'écria le roi, ce château est encore à vous! »

Le marquis donna la main à la jeune princesse, et ils entrèrent dans une grande salle, où ils trouvèrent une magnifique collation que l'ogre avait fait préparer pour des amis. Le roi, charmé des bonnes qualités de M. le marquis de Carabas, de même que sa fille, et voyant les grands biens qu'il possédait, lui dit : « Il ne tiendra qu'à vous, monsieur le marquis, que vous ne soyez mon gendre. » Le marquis accepta l'honneur que lui faisait le roi, et, dès le même jour, il épousa la princesse. Le chat devint grand seigneur, et ne courut plus après les souris que pour se divertir.

D'après Charles PERRAULT.

Comprenons les mots. — *Bonnes gens :* Braves gens. Le chat commence par parler gentiment aux faucheurs et aux moissonneurs, mais il finit par de terribles menaces, il veut les effrayer.

L'ogre : personnage des contes de fées. C'est un géant vorace qui mange les petits enfants.

Ses bottes, qui ne valaient rien pour marcher sur les tuiles. Les chats marchent facilement sur les toits. Mais un chat avec des bottes n'est plus aussi adroit : il ne peut pas se servir de ses griffes pour se retenir sur les tuiles inclinées.

Le pont-levis : pont qui se levait et s'abaissait à volonté au-dessus d'un fossé, de façon à isoler le château lorsque c'était nécessaire.

Une magnifique collation. L'ogre était très riche. Pour recevoir ses amis, il avait fait préparer un léger mais délicieux repas.

Comprenons le texte. — Que dit le chat aux faucheurs du pré et aux moissonneurs?

Pourquoi fait-il cela?

Que dit-il à l'ogre? Quel est son but?

Comment en finit-il avec l'ogre?

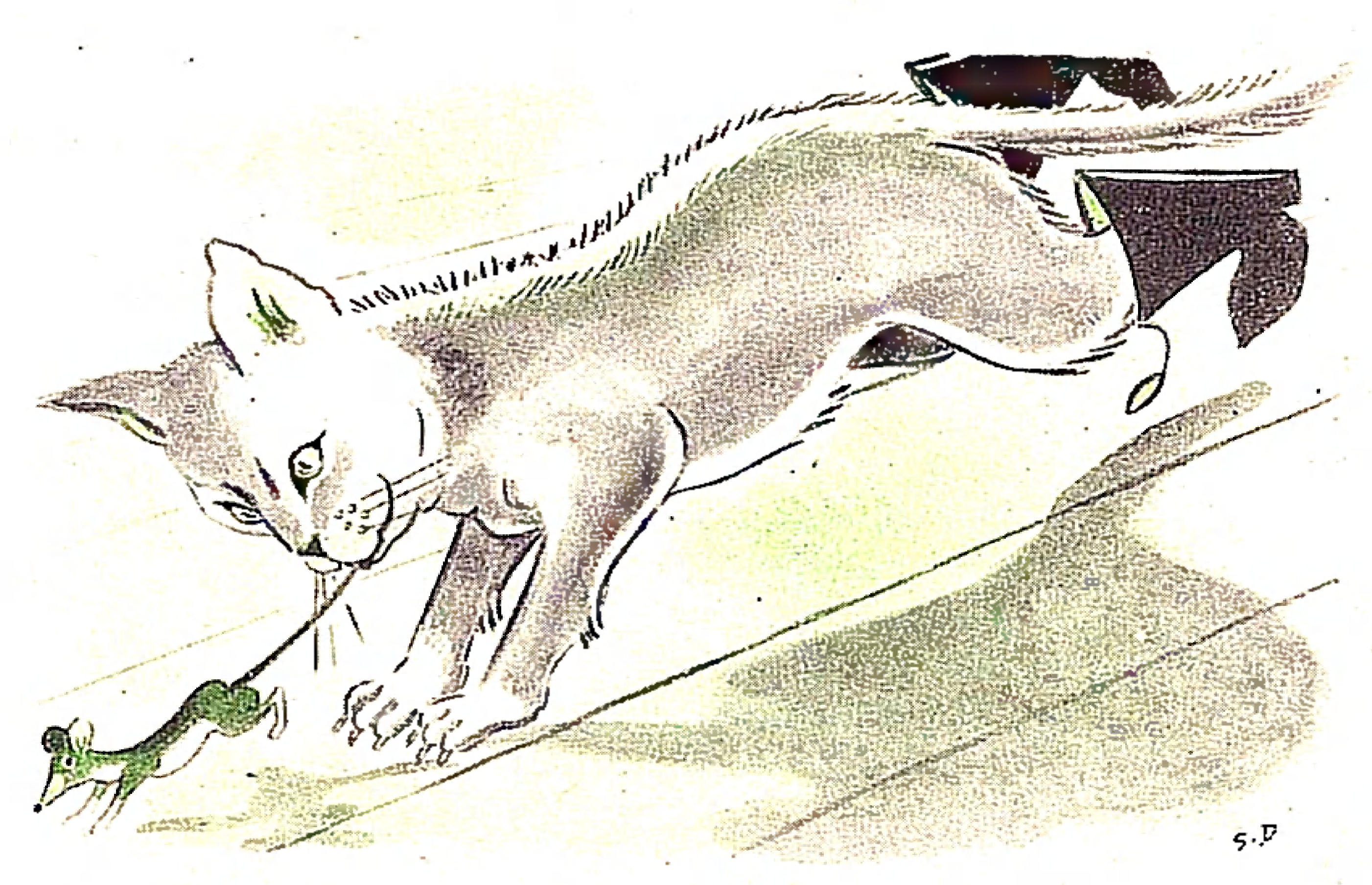
Quelle est la fin de l'aventure?

Le fils du meunier devait-il regretter de n'avoir eu qu'un chat en héritage?

Le chat a fait la fortune de son maître, mais a-t-il été très honnête?

Vocabulaire. — Un ogre. Citez d'autres personnages de contes.

Dessinons : le carrosse du roi.

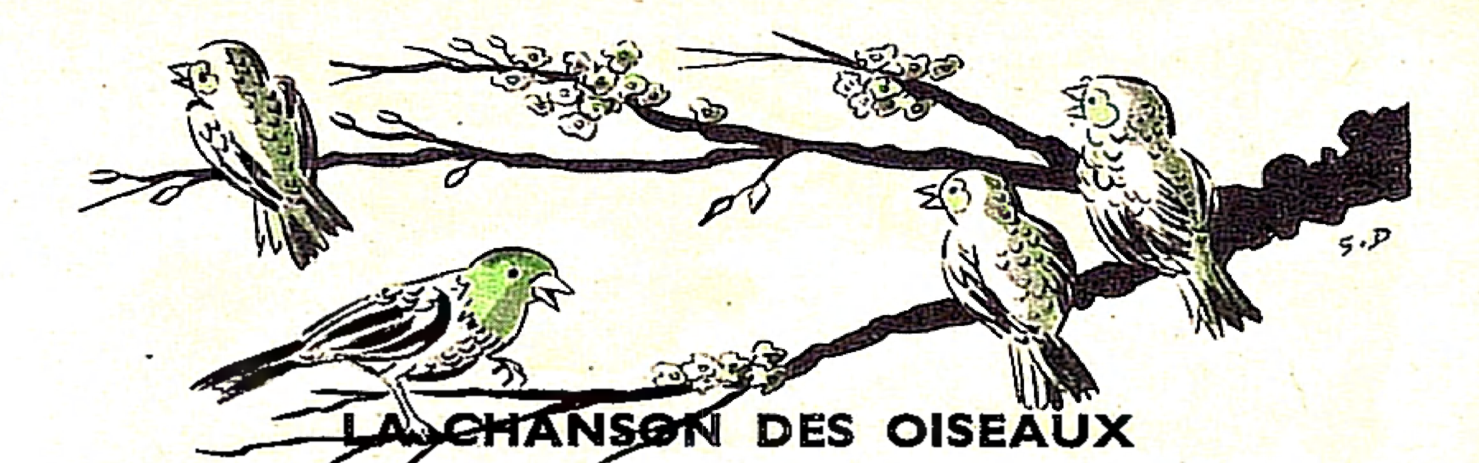




LA CIGALE ET LA FOURMI

La cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue;
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
« Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'oût, foi d'animal,
Intérêt et principal. »
La fourmi n'est pas prêteuse;
C'est là son moindre défaut.
« Que faisiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuse.
— Nuit et jour, à tout venant,
Je chantais, ne vous déplaise.
— Voûs chantiez! j'en suis fort aise.
Eh bien! dansez maintenant! »

LA FONTAINE
(Fables.)



LA CHANSON DES OISEAUX

Avril ouvre à deux battants
Le printemps;
L'été le suit et déploie
Sur la terre un beau tapis
Fait d'épis,
D'herbe, de fleurs, et de joie.

Buvons, mangeons; becquetons
Les festons
De la ronce et de la vigne;
Le banquet dans la forêt
Est tout prêt;
Chaque branche nous fait signe.

. . . .

Tu nous dores aussi tous,
Feu si doux
Qui du haut des cieux ruisselles;
Les aigles sont dans les airs
Des éclairs,
Les moineaux, des étincelles.

. . . .

Parfois on rampe accablé
Dans le blé;
Mais juillet a pour ressource
L'ombre, où, loin des chauds sillons,
Nous mouillons
Nos pieds roses dans la source.

Victor HUGO.
(La Fin de Satan.)

NILS CHANGÉ EN POUCET

(Conte suédois.)

Nils est un petit garçon qui se plaît à jouer de méchants tours. Pour le punir, un lutin l'a changé en Petit Poucet.



Nils trouvait insupportables les poules qui ne cessaient de glousser et de crier que c'était bien fait. Il leur lança une pierre pour leur imposer silence. Malheureusement, il avait oublié qu'il n'était plus de taille à faire peur aux poules. Toute la troupe se précipita sur lui, l'encercla et se mit à glousser : « Cra, cra, cra, c'est bien fait! C'est bien fait! » Le gamin essaya de s'échapper, mais les poules le poursuivirent en criant. Il n'aurait jamais pu s'en débarrasser si le chat de la maison n'était apparu. Dès que les poules le virent, elles se turent et firent semblant de s'occuper à gratter le sol et à chercher des vers.

Le gamin courut vers le chat. « Mon petit Minet, dit-il, toi qui connais si bien tous les trous et les coins et recoins de la ferme, tu serais bien gentil de me dire où je trouverai le lutin qui m'a ensorcelé. » Le chat ne répondit pas tout de suite. Il s'assit, disposa élégamment sa queue autour de lui et fixa le gamin.

C'était un grand chat noir à la poitrine blanche. Son poil lisse brillait au soleil. Ses griffes étaient rentrées. Ses yeux gris n'avaient qu'une toute petite fente au milieu. Il avait l'air bonasse.

« Mon cher Minet, il faut que tu m'aides, » dit Nils.

Le chat entrouvrit ses paupières et laissa voir un méchant reflet vert. Il ronronna de plaisir avant de répondre.

« Tu veux que je t'aide pour te remercier de m'avoir si souvent tiré la queue? » dit-il enfin.

Nils se fâcha, oubliant qu'il était petit et impuissant.

« Je pourrais bien encore te tirer la queue, moi, cria-t-il. Attends un peu! »

En un instant, le chat fut si transformé qu'on aurait dit un autre animal. Chaque poil de son corps se hérissait. Son dos s'était voûté. Ses pattes s'étaient allongées, ses griffes égratignaient le sol, sa queue était devenue épaisse et courte, ses oreilles s'étaient couchées au ras de sa tête, sa bouche crachait, ses yeux agrandis brillaient d'un feu rouge.

Le gamin ne voulut pas se laisser effrayer par un chat. Il fit un pas en avant. Alors le chat bondit et retomba droit sur Nils, le jeta à terre et se planta sur lui, les pattes de devant sur sa poitrine, la gueule ouverte sur sa gorge.

Le gamin sentait les griffes qui, à travers la veste et la chemise, lui entraient dans la chair; les dents pointues lui chatouillaient la gorge. Il appela au secours de toutes ses forces mais personne ne vint et il crut bien sa dernière heure venue. Il sentit enfin que le chat rentrait ses griffes et lâchait prise.

« Voilà! cela suffit. Je te laisse aller pour cette fois à cause de la patronne. Je voulais seulement te faire comprendre qui de nous deux est le plus fort. »

Là-dessus le chat s'en alla, et Nils, honteux, s'en fut vers l'étable.

Selma LAGERLÖF.
(*Le Merveilleux Voyage de Nils Holgersson à travers la Suède.*
Trad. T. Hammar, Librairie académique Perrin.)

Comprenons les mots. — *Il n'était plus de taille à faire peur aux poules.*

Nils n'est devenu Poucet que depuis fort peu de temps; il oublie souvent le malheur qui lui est arrivé et il agit encore comme lorsqu'il avait sa taille d'enfant.

Bonasse : d'une bonté, d'une douceur excessive. Cette apparence trompe Nils.

Chaque poil de son corps se hérissait. Le chat est en colère; pour effrayer son ennemi, il redresse les poils de son corps comme des piquants de hérisson, il arrondit le dos et couche les oreilles en arrière.

Il crut sa dernière heure venue : Nils a peur; malgré ses appels, personne ne vient à son secours; Nils croit qu'il va mourir, tué par le chat.

Comprenons le texte. — Qu'est-il arrivé à Nils?
Pourquoi les poules se moquent-elles de lui?
Comment se présente le chat?
Que répond-il?
Quelle menace Nils lui adresse-t-il?
Comment se termine cette aventure?

Vocabulaire. — Cherchez le contraire des adjectifs indiqués ci-après : un *grand* chat *noir* — son poil *lisse* — il avait l'air *bonasse* — un *méchant* reflet — Sa queue était devenue *épaisse* et *courte* — ses yeux *agrandis*.

Une phrase. — *Il n'aurait jamais pu s'en débarrasser si le chat de la maison n'était apparu.*
Faites trois phrases renfermant chacune le mot « si ».

Dessinons : les poules qui attaquent Nils.

LA GIRAFE DE PATACHOU

« Tu-voudras m'acheter une girafe? »

Patachou est insatiable. C'est lui, vous n'en doutez point, qui me demande une girafe.

« Patachou, lui, dis-je, il faut être un peu raisonnable. Je t'ai attrapé une étoile...

— Je l'ai laissée s'envoler!

— Je t'ai loué un esturgeon...

— Je ne le vois jamais!

— J'ai fini par te promettre une sarigue...

— Oui mais tu ne me l'as pas encore donnée!

— Et maintenant, tu voudrais une girafe! Que ferais-tu d'une girafe? Il nous faudrait faire un trou au toit du wagon, pour notre prochain retour à Paris, afin qu'elle y pût passer la tête et qu'elle ne voyageât pas le cou tordu. Elle se casserait une corne au premier tunnel. Et à Paris? Exiges-tu encore que l'on fasse un trou au plafond de notre appartement et que ton animal, les pieds sur notre tapis, broute les pantoufles vertes de notre voisin d'en haut? Non, tu n'auras pas de girafe! Ni d'éléphant! Car je parie que tu médites de me demander aussi un éléphant...

— Non, non, répond tranquillement Patachou; je voulais seulement une girafe. »

Nous vivons depuis un mois à la campagne... Hier, un cirque est passé, qui s'arrêta pour la soirée à la petite ville voisine. Patachou admirait les écuyères sur les chevaux bienveillants; il avait peur des clowns; mais ce qui l'enchanta, ce fut la girafe. Car il y avait une malheureuse girafe.

« Tu vois, dis-je à Patachou, elle a les pattes de devant plus longues que celles de derrière.

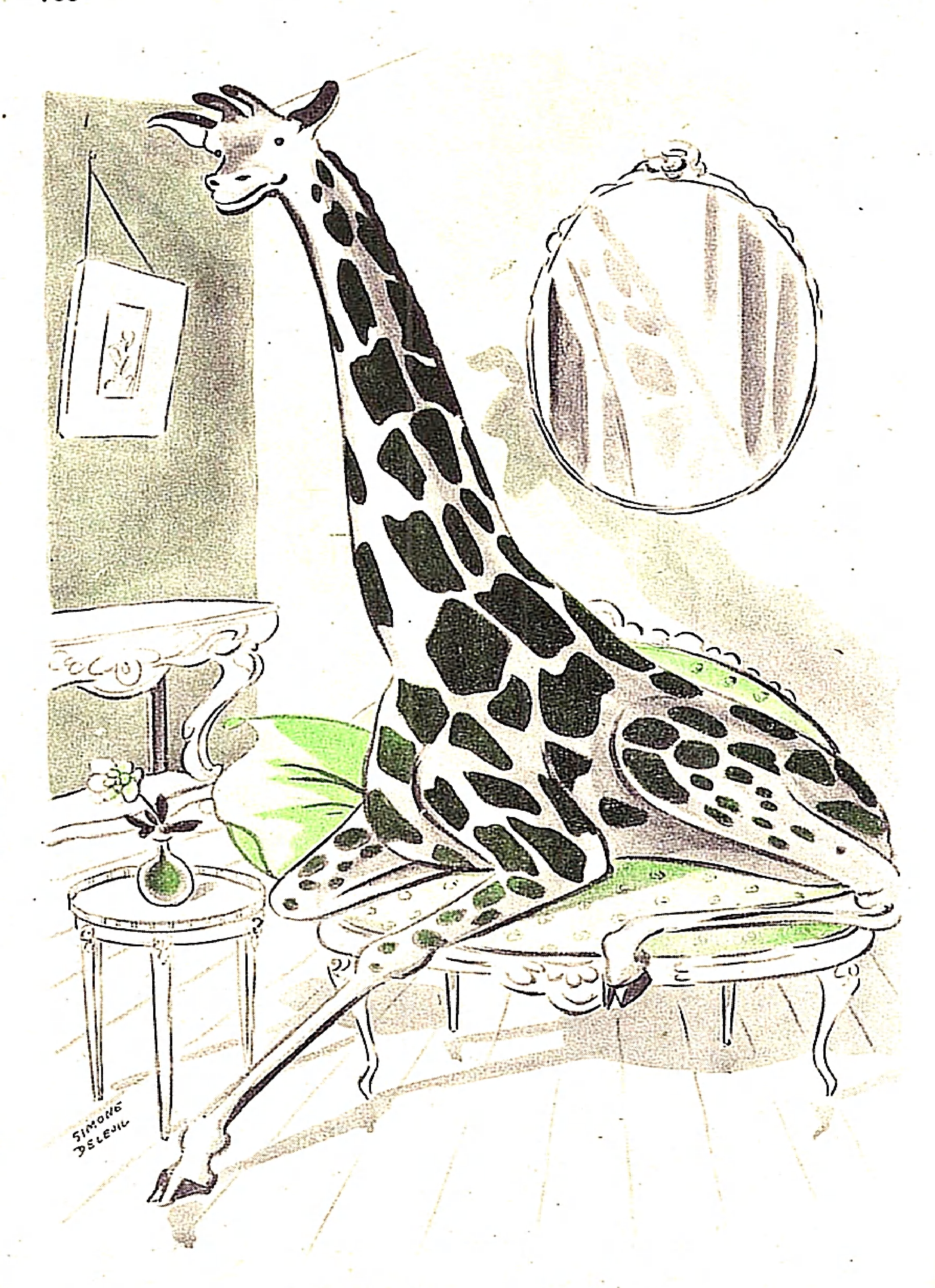
— Oui, elle est en pente.

— Sais-tu dans quel pays vivent les girafes?

— La girafe, répond Patachou gravement, est une bête polaire.

— Tu n'y penses pas, Patachou!

— Si! Elle est faite pour vivre sous les averses de neige : elle est en pente, comme ton toit, et c'est pour que la neige ne lui reste pas sur le dos. »


SIMONE
DELEUIL

J'ai beau déclarer à Patachou que la girafe est un animal d'Afrique. Il n'est pas satisfait.

« Alors, me dit-il, pourquoi est-elle en pente? »

Au fait, pourquoi la girafe est-elle en pente?...

« Peut-être, me dit-il, que la girafe est ainsi faite pour être plus vite assise...

— Eh! Eh!...

— Alors tu pourrais bien m'en acheter une. Nous la ferions asseoir sur la banquette du wagon et puis, à Paris, sur le canapé du salon. Comme cela, tu ne peux plus dire qu'elle serait trop grande. »

Tristan DERÈME.
(*Patachou petit garçon*, Émile-Paul frères.)

Comprenons les mots. — *Insatiable* : qui n'est jamais rassasié, qui désire toujours quelque chose. Patachou a sans cesse envie de choses extravagantes.

Je t'ai déjà donné une étoile : dans un chapitre précédent, l'auteur a dit à Patachou qu'il avait enfermé une étoile dans une boîte, que l'enfant ne devait pas ouvrir.

Esturgeon : poisson de grande taille dont la chair se mange salée ou fumée.

Sarigue : mammifère d'Amérique; la mère sarigue possède sur le ventre une poche pour recueillir ses petits.

Tu médites : tu réfléchis, tu penses.

Écuyère : femme qui fait des exercices sur un cheval, dans un cirque.

Des chevaux bienveillants : des chevaux dociles, pleins de bonne volonté.

Comprenons le texte. — Qu'est-ce que l'auteur a promis à Patachou? Croyez-vous que la boîte renfermait réellement une étoile? Lui a-t-il vraiment loué un esturgeon?

Quelles raisons l'auteur présente-t-il pour éviter de promettre une girafe?

Pourquoi Patachou pense-t-il que la girafe est un animal polaire?

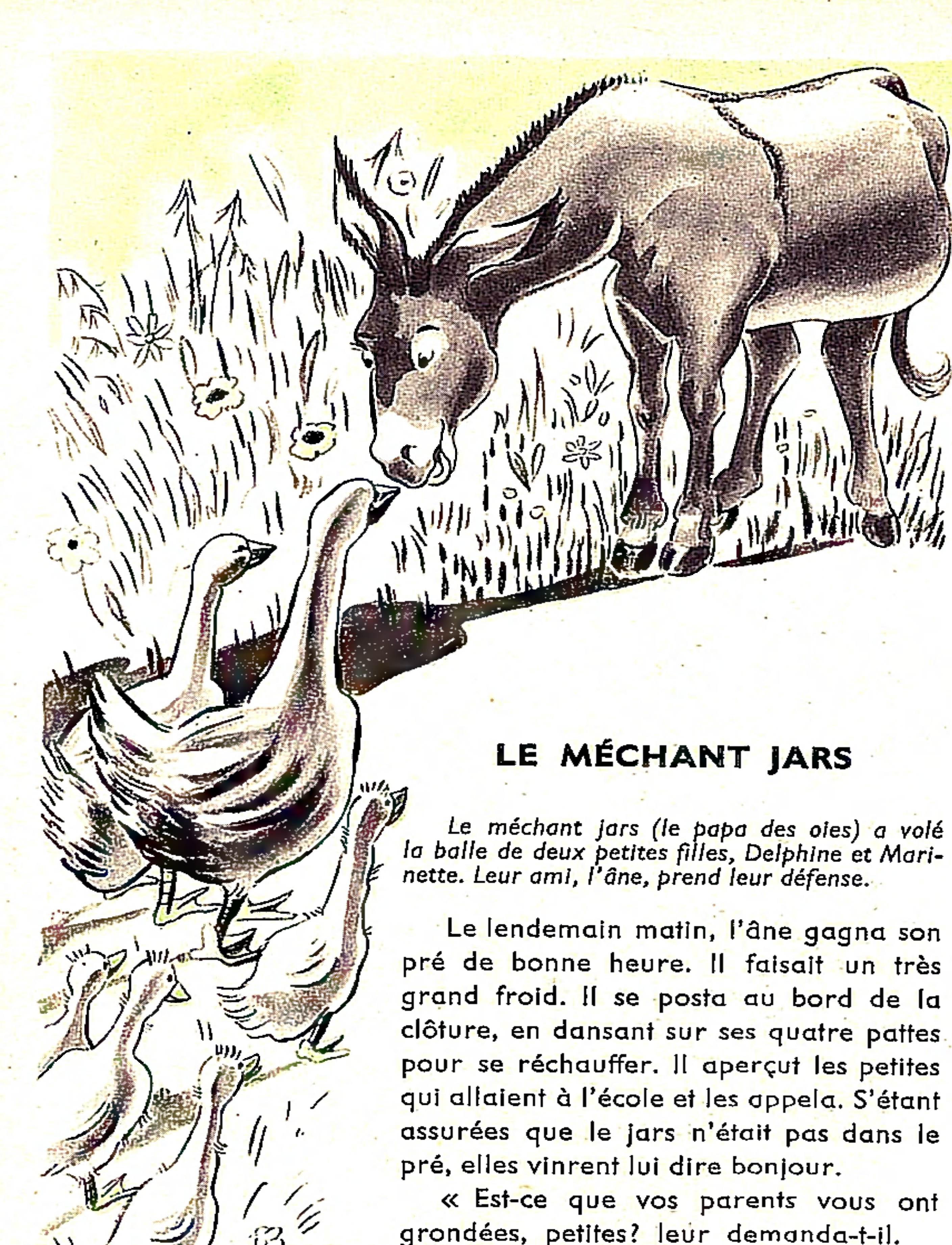
Le désir de Patachou de posséder une girafe vous paraît-il raisonnable? Pourquoi?

Vocabulaire. — Patachou veut faire asseoir la girafe sur le canapé. Avez-vous déjà vu un canapé?

Combien de personnes auraient pu s'asseoir en même temps sur ce canapé?

Connaissez-vous d'autres meubles de salon?

Dessinons : la girafe de Patachou.



LE MÉCHANT JARS

Le méchant jars (le papa des oies) a volé la balle de deux petites filles, Delphine et Marinette. Leur ami, l'âne, prend leur défense.

Le lendemain matin, l'âne gagna son pré de bonne heure. Il faisait un très grand froid. Il se posta au bord de la clôture, en dansant sur ses quatre pattes pour se réchauffer. Il aperçut les petites qui allaient à l'école et les appela. S'étant assurées que le jars n'était pas dans le pré, elles vinrent lui dire bonjour.

« Est-ce que vos parents vous ont grondées, petites? leur demanda-t-il.

— Non, dit Marinette, ils ne se sont pas encore aperçus que la balle était perdue.

— Eh bien, soyez tranquilles. Je puis vous assurer que demain elle vous sera rendue. »

Il n'y avait pas cinq minutes que les petites étaient parties quand il vit arriver le jars marchant en tête de sa tribu. L'âne salua toute la famille et demanda à la mère l'oie où ils allaient de si bonne heure.

« Nous allons à l'étang pour la baignade du matin, répondit-elle.

— Ma chère bonne oie, dit l'âne, j'en suis bien fâché, mais j'ai décidé que vous ne prendriez pas de bain ce matin... J'ai fait boucher l'étang pendant la nuit, et je ne le déboucherai pas avant que tu n'aies rendu la balle des petites. »

Le jars pensa que l'âne avait perdu la tête et dit à ses oisons :

« Allons, en route pour le bain... »

Lorsqu'ils furent en vue de l'étang, les oisons poussèrent des cris de joie en disant que la surface de l'étang n'avait jamais été aussi polie et aussi brillante. Le jars n'avait jamais vu de glace et n'en avait même pas entendu parler, car l'hiver précédent avait été si tiède qu'il n'avait gelé nulle part. Il lui sembla aussi que l'eau était plus belle qu'à l'ordinaire, et cela le mit de bonne humeur.

« Voilà qui nous promet un bain agréable », dit-il.

Comme toujours, il descendit le premier dans l'étang et poussa un cri d'étonnement. Au lieu de s'enfoncer dans l'eau, il continuait à marcher sur une surface dure comme de la pierre. Derrière lui, la mère et les oisons étaient muets de stupéfaction.

« Est-ce qu'il aurait vraiment bouché l'étang? grommela le jars. Mais non, ce n'est pas possible... nous allons trouver de l'eau plus loin. »

Ils traversèrent l'étang plusieurs fois, et, partout, ils trouvèrent sous leurs pieds cette même surface de métal froid.

« C'est pourtant vrai qu'il a bouché notre étang, convint le jars.

— Quel ennui! dit la mère l'oie. Une journée sans bain est une triste journée, surtout pour les enfants. Tu devrais bien rendre la balle...

— Laisse-moi tranquille, je sais ce que j'ai à faire. Et surtout, silence sur cette aventure... qu'on n'aille pas apprendre que je suis tombé sous la coupe d'une bourrique. »

(A suivre.)

Marcel AYMÉ.
(*Les Contes du chat perché*, Gallimard.)

Comprenons les mots. — *Il se posta* : il s'installa dans un endroit d'où il pouvait surveiller la venue des étrangers.

Le jars : c'est le père des petits oisons. C'est aussi le chef.

S'étant assurées que le jars n'était pas dans le pré. Les fillettes ont peur car elles ont déjà été mordues par le jars. Alors, avant de s'arrêter, elles s'assurent qu'il n'est pas là.

Sa tribu : toute sa troupe, sa famille.

L'âne avait perdu la tête. Le jars ne croit pas un mot de ce que dit l'âne. Il pense que celui-ci est devenu fou.

Convint : avoua, reconnut. (C'est un temps du verbe *convenir.*)

Comprenons le texte. — Pourquoi l'âne gagne-t-il son pré de bonne heure? Que veut-il faire?

Pourquoi l'âne dit-il qu'il a fait boucher l'étang? Qu'est-il arrivé en réalité?

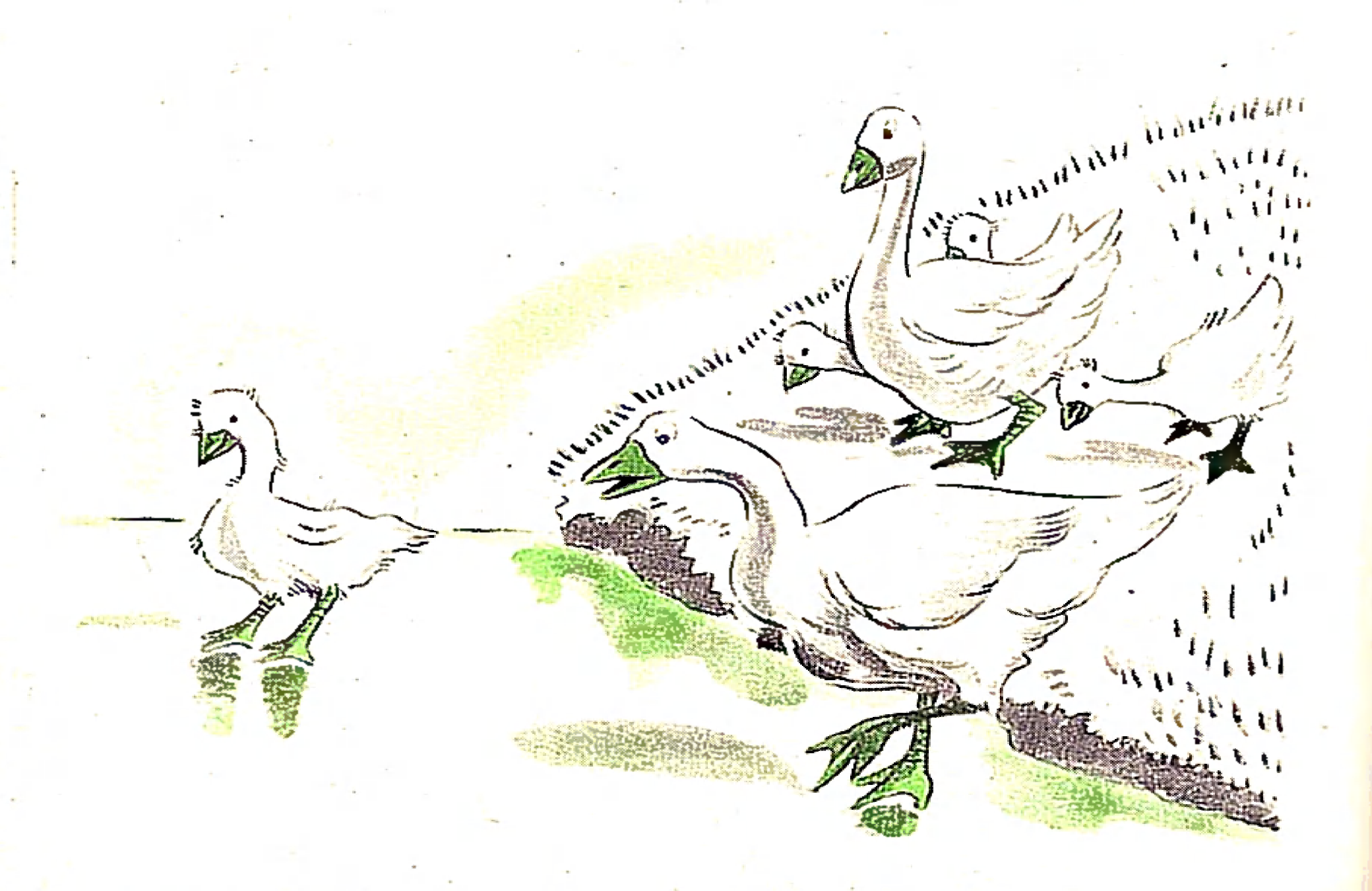
Quelle est l'attitude des oisons devant l'étang? Pourquoi le jars ne se rend-il pas compte de ce qui arrive?

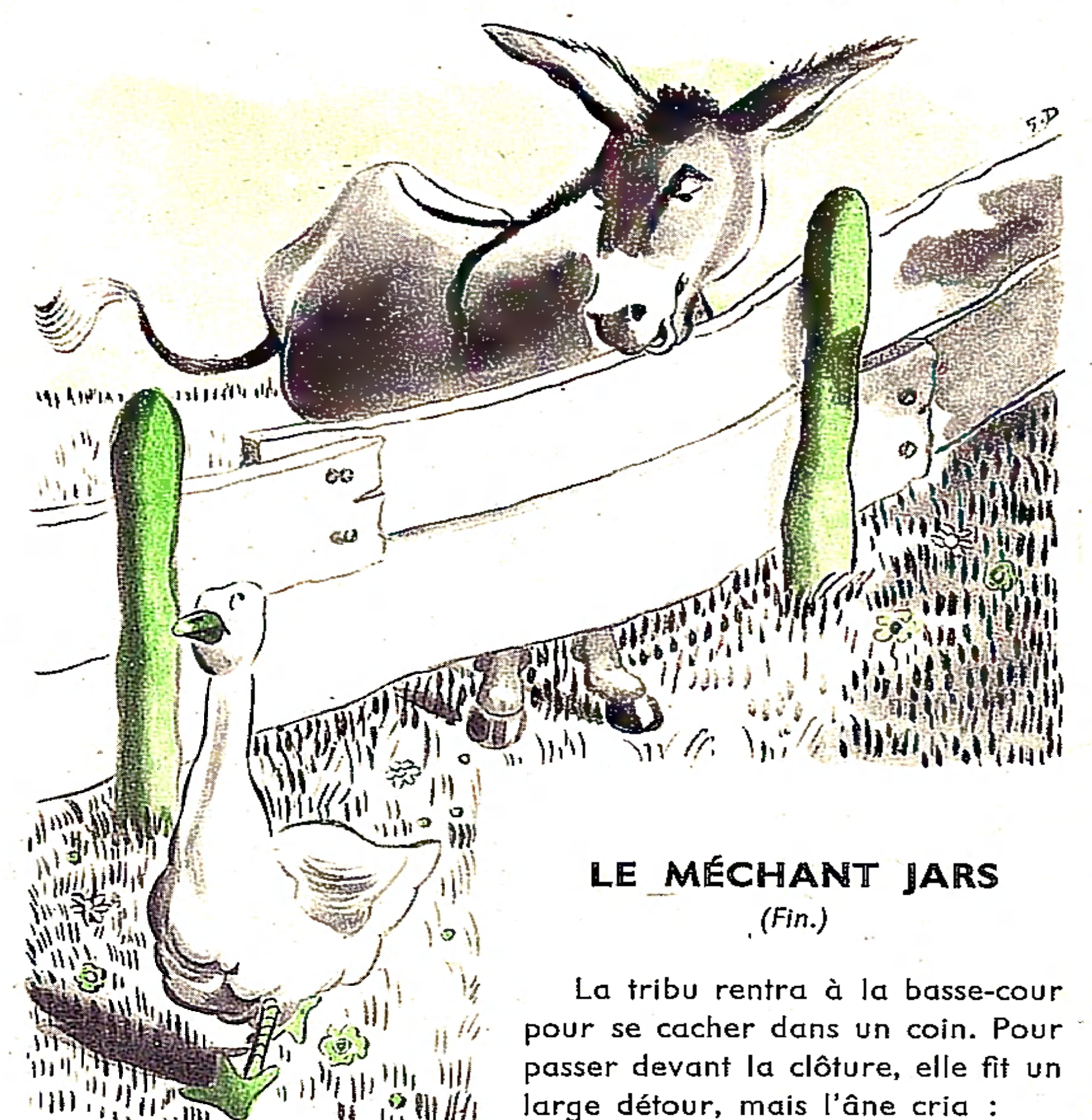
Que pensent le jars et sa famille?

Pourquoi le jars dit-il : « Silence sur cette aventure »?

Vocabulaire. — Le jars, l'oie, l'oison (le père, la mère, le petit). Complétez de même pour : la poule — le lapin — le cheval — la vache — la chèvre — la brebis, etc.

Dessinons : le jars — l'oie — les oisons.





LE MÉCHANT JARS

(Fin.)

La tribu rentra à la basse-cour pour se cacher dans un coin. Pour passer devant la clôture, elle fit un large détour, mais l'âne cria :

« Est-ce que tu rends la balle? Est-ce que je dois déboucher l'étang?»

Le jars ne répondit pas, trop orgueilleux pour céder du premier coup. Toute la matinée, il fut d'une humeur massacrante et ne toucha pas à sa pâtée. Vers le commencement de l'après-midi, il se demanda s'il était possible que l'âne eût bouché l'étang ou s'il n'avait pas rêvé. Après bien des hésitations, il se décida à y aller voir;... il n'avait pas rêvé, l'étang était solidement bouché. A l'aller et au retour, l'âne lui demanda encore s'il était prêt à rendre la balle.

« Prends garde qu'il ne soit trop tard quand tu t'y décideras! »

Mais le jars passa la tête haute..

Enfin, le lendemain matin, il envoya la mère l'oie auprès de l'âne. Delphine et Marinette se trouvaient justement là. Il faisait moins froid que la veille et la glace fondait déjà sur l'étang.

« Ma chère bonne oie, déclara l'âne (et il faisait semblant d'être en colère), je ne veux rien entendre avant d'avoir la balle. Vous pouvez aller le dire à votre époux. J'en suis ennuyé pour vous qui êtes une bonne personne, mais ce jars est un entêté qui fait le malheur de sa famille. »

La mère l'oie repartit à grands pas, et les petites, qui avaient eu de la peine à cacher leur envie de rire, purent s'amuser à leur aise.

« Pourvu que le jars n'aille pas faire un tour à l'étang avant de se décider, dit Delphine. Il verrait bien que le couvercle est en train de fondre.

— Ne craignez rien, dit l'âne, vous allez le voir arriver avec la balle. »

En effet, le jars ne tarda pas à arriver à la tête de son troupeau. Il tenait la balle dans son bec et la jeta d'un geste rageur de l'autre côté de la clôture. Marinette la ramassa, et le jars se disposait à gagner l'étang, mais l'âne le rappela d'un ton sec.

« Ce n'est pas tout, lui dit-il. Maintenant, il s'agit de faire des excuses à ces deux petites que tu as mordues l'autre jour.

— Oh! mais non, ce n'est pas la peine, protestèrent les petites.

— Si, j'exige des excuses. Je ne déboucherai pas avant qu'il ne vous ait demandé pardon.

— Moi, faire des excuses? s'écria le jars. Ah! jamais! J'aimerais mieux me passer de bains toute ma vie! »

Il rebroussa chemin aussitôt avec toute sa famille et regagna la cour de la ferme où il essaya d'oublier l'étang en pataugeant dans une flaque d'eau boueuse. Il tint bon pendant toute une semaine et, lorsqu'il se résigna aux excuses, il y avait six jours que la glace était fondue; il faisait si chaud qu'on se serait cru au printemps.

« Je vous demande pardon de vous avoir mordu les jambes, prononça le jars que la colère faisait bégayer. Je fais le serment de ne pas recommencer.

— Voilà qui est bien, dit l'âne, je débouche l'étang. Allez vous baigner. »

Ce jour-là le jars fit durer la baignade longtemps...

Marcel AYMÉ.

(*Les Contes du chat perché*, Gallimard.)

Comprenons les mots. — *Pour passer devant la clôture, elle fit un large détour* : la tribu des oies ne veut pas être moquée par l'âne. Elle fait donc un grand détour afin de ne pas passer devant lui.

Il fut d'une humeur massacrante : de très mauvaise humeur.

Le jars passe la tête haute. Il passe en dressant la tête, fièrement, comme si rien ne le gênait.

Ma chère bonne oie. L'âne joue la comédie. Il parle de façon polie à l'oie, alors qu'il lui joue un mauvais tour.

D'un geste rageur. Le jars est en colère. Il lance la balle d'un geste violent.

Il rebroussa chemin : il retourna sur ses pas.

Comprenons le texte. — Pourquoi le jars ne cède-t-il pas tout de suite? Et s'il avait cédé, que se serait-il passé?

Pourquoi le jars envoie-t-il la mère l'oie auprès de l'âne?

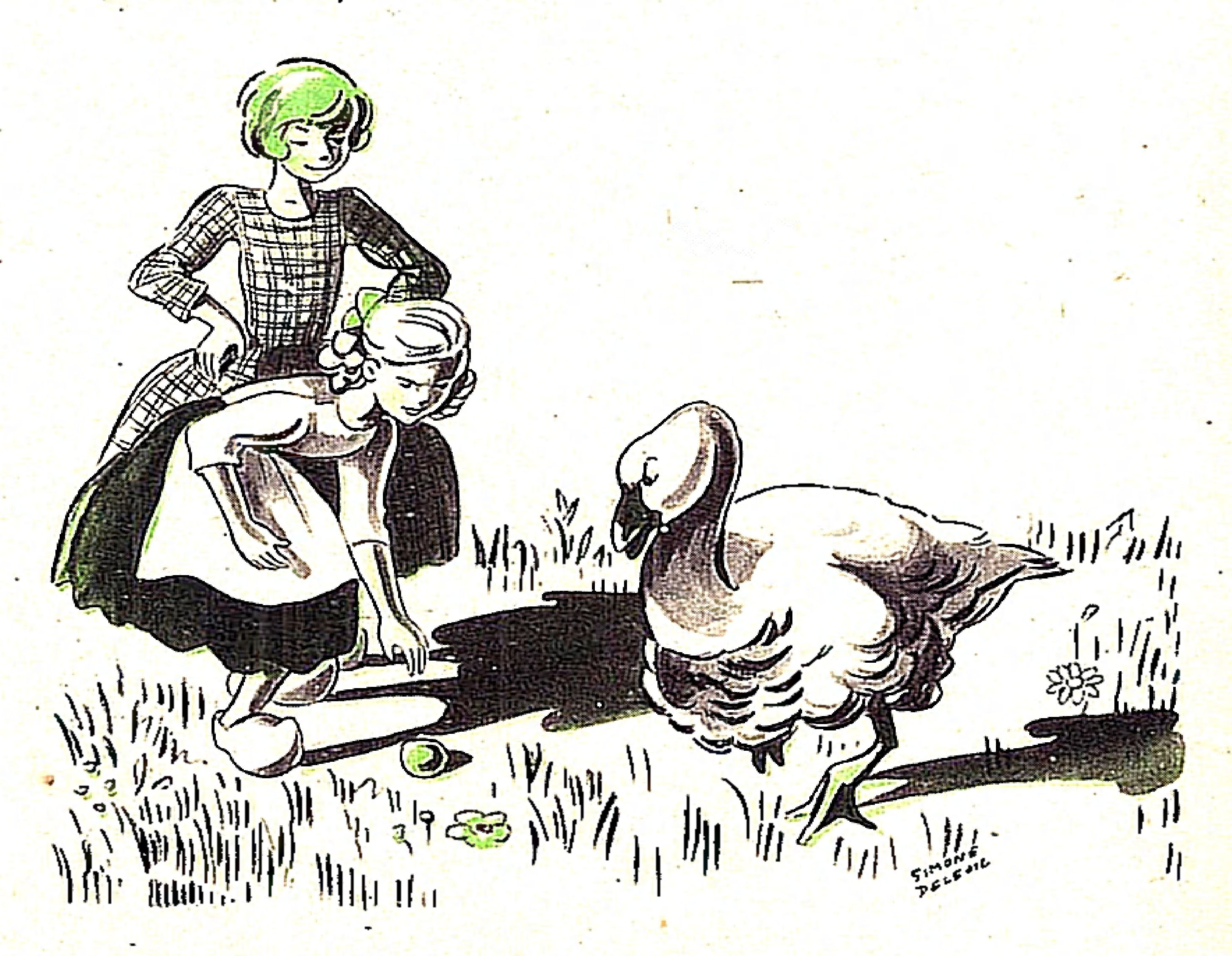
Pourquoi les petites filles ont-elles de la peine à cacher leur envie de rire?

Comment le jars essaie-t-il d'oublier l'étang?

Comment finit l'aventure?

Vocabulaire. — Expliquez : lever la *tête*, perdre la *tête*, payer par *tête*, être à la *tête* d'une entreprise, tenir la *tête* de la classe, baisser la *tête*, tourner la *tête*, crier à tue-*tête*, casser la *tête*, en *tête* à *tête*.

Dessinons : le jars et la balle.



LA PETITE PRINCESSE ET LE SANGLIER

Il était une fois... un sanglier!...

Ce sanglier se nommait Marcou. A force de vivre solitaire, il avait acquis un très mauvais caractère. Jamais satisfait de nulle chose, ni de la température, ni de ses aliments, ni de ses voisins, tout son temps s'écoulait en grognements, en soupirs d'impatience, en accès de méchante humeur. La forêt lui était bien connue; il prétendait qu'elle n'appartenait qu'à lui et n'aimait pas qu'on dérangeât son ordre. Ainsi, lorsque les bûcherons abattaient des arbres, sa fureur grandissait et il s'en allait sur ses petites pattes rapides en grognant de plus en plus fort. Quand un lapin montrait le bout de l'oreille, il le chargeait pour le faire fuir... Les autres hôtes de la forêt le détestaient et se moquaient de lui chaque fois qu'ils le pouvaient. Mais son principal ennemi était un coucou... L'oiseau faisait « cou-cou, cou-cou » et le vieux grincheux croyait qu'il disait « Mar-cou, Mar-cou ».

... Un jour, Marcou fut poursuivi par des chasseurs, il eut beaucoup de mal à s'échapper, fut mordu par un chien. Il se mit à détester les hommes et, de plus en plus bourru, promena ses grogneries dans le sous-bois, imaginant une vengeance terrible...

Or, il advint que la princesse Viviane s'égara dans la forêt. Elle était belle, belle comme une princesse qu'elle était. La pauvre enfant n'avait pas pris, comme le Petit Poucet, des cailloux blancs, elle ne put retrouver le chemin du château paternel. Elle pleura beaucoup tout d'abord, mais un merle vint chanter pour elle, une biche la frôla, des lapins firent la culbute en son honneur... Elle en oublia tous ses malheurs et pensa que son père saurait bien la retrouver; elle avait compté sans le cruel Marcou qui promenait sa rancune. Quand il la vit, il gratta le sol de ses pattes de devant, ce qui est un signe de grande colère et, avant d'attaquer, il la suivit sournoisement... En se retournant, elle aperçut le sanglier à une douzaine de mètres d'elle. Elle n'eut pas peur, n'imaginant pas qu'une des bêtes de la grande forêt pût lui causer du mal...

Quand Viviane vit le sanglier la charger, elle crut qu'il voulait jouer à cache-cache et courut vite derrière un arbre. Marcou la manqua et trébucha; il se redressa aussitôt, déjà elle courait vers un autre arbre. La bête fonça de nouveau, mais ne put l'atteindre...



Viviane grimpa vite sur les branches d'un arbre et il s'arrêta au-dessous.

« Bonjour, grosse bête, dit Viviane.

— Grron, grron! fit le sanglier.

— Tu n'as pas pu m'attraper, tu as perdu..., continua la princesse, mais, pour te consoler, voici des fleurs! »

Elle détacha un bouquet resté à sa ceinture et lui lança des fleurs une à une. Marcou continua à grogner en fouillant le sol de son groin. Alors, elle lui envoya un baiser. Au même moment, un rayon de soleil traversa la forêt et vint caresser les yeux du sanglier. Il fut tout ébloui, cessa de grogner et s'éloigna de quelques mètres pour croquer des glands.

(A suivre.)

Robert SABATIER.
(*Le Marchand de sable*, Albin Michel.)

Comprenons les mots. — *Solitaire* : qui est seul, qui vit tout seul. Un vieux sanglier mâle s'appelle un solitaire.

Il le chargeait : il se précipitait sur lui. Chez les vieux sangliers, le groin est armé de défenses tranchantes et très dangereuses.

Grincheux : peu aimable.

Trébucher : perdre l'équilibre. Le sanglier croyait atteindre la petite fille, mais il ne rencontre que le vide et c'est cela qui lui fait perdre l'équilibre.

Gland : fruit du chêne.

Comprenons le texte. — Le sanglier Marcou avait-il bon caractère? De qui et de quoi se plaignait-il?

Comment considérait-il la forêt?

Pourquoi chargeait-il les lapins?

Les autres bêtes de la forêt aimaient-elles Marcou?

Quel était son principal ennemi? Pourquoi?

Si vous connaissez l'histoire du Petit Poucet, dites à quoi lui servaient les cailloux blancs.

Pourquoi la petite princesse cesse-t-elle bientôt de pleurer? Sur qui compte-t-elle pour la retrouver?

Viviane a-t-elle peur en apercevant Marcou derrière elle? Que s'imagine-t-elle?

La petite fille appelle Marcou « grosse bête », pensez-vous que ce soit pour se moquer de lui? Qu'est-ce qui vous le prouve?

Vocabulaire. — Cherchez les noms d'animaux contenus dans le texte que vous venez de lire. Quels sont ceux qui sont des oiseaux?

LA PETITE PRINCESSE ET LE SANGLIER

(Suite.)

Le silence plut à Marcou... De côté, il regarda vers le rayon de soleil et vit la princesse radieuse sur sa branche. Il retourna à ses glands et pour la forme grogna un peu. Mais le cœur n'y était plus; il avait envie de jouer et de s'ébattre comme au temps où il était encore un marcassin. Bien que ce fût difficile pour un sanglier, il essaya de sourire et Viviane descendit de sa branche...

Le sanglier se coucha aux pieds de Viviane et, doucement, elle caressa ses longues soies. Il s'endormit sous ses caresses et rêva qu'il volait parmi les oiseaux en chantant comme eux. La forêt était si calme que la princesse s'endormit aussi contre Marcou, la main posée sur ses pattes. Ecureuils, oiseaux et lapins s'approchèrent. Ils chuchotèrent que Marcou n'était pas si mauvais que ça et chacun se sentit très coupable envers lui.

Cependant, le père de Viviane était parti à la recherche de la fillette en compagnie de deux valets; bientôt les trois hommes arrivèrent à l'endroit où dormaient la jolie princesse et la bête. Leur premier geste fut d'armer les fusils...

Ecureuils et lapins s'étaient enfuis à leur approche mais les oiseaux demeurés là se demandaient, angoissés : « Viviane s'éveillera-t-elle à temps pour protéger Marcou, pour dire qu'il n'est pas un méchant sanglier? » Le châtelain leva son fusil, épaula et... le coup partit, toute la forêt en retentit et il n'y eut plus un seul oiseau, plus un seul! Rien, rien, rien, le silence, la solitude, la mort. La fillette se leva, se jeta au cou de son père... Le sanglier semblait dormir. Son corps s'était un peu soulevé au moment où le coup avait été tiré; maintenant il ne bougeait plus. « Grosse bête, grosse bête! » appela la petite princesse suspendue au cou de son père. « Laisse-la dormir! » dit ce dernier... Viviane quitta les bras de son père et courut vers Marcou; elle l'embrassa sur l'échine et lui dit :

« Au revoir, gentille bête de la forêt; je reviendrai te voir quand tu ne dormiras plus et nous jouerons ensemble. »

Les trois hommes furent émus. Dans un arbre, derrière une branche, un écureuil pleurait, les oiseaux chantaient plus doucement, le soleil n'osait briller si fort. Ils étaient tristes... et, pourtant, aucun


SIMONE
DELEUIL

d'eux n'aurait voulu que Viviane fût malheureuse... Elle cueillit une myrtille qui fit une tache sur son doigt et la mangea...

« C'est comme du sucre! dit-elle.

— Oui, mon enfant, lui dit le châtelain, c'est un bout de sucre rouge qui pousse dans la forêt. »

Puis, il donna quelques ordres à voix basse aux gardes et partit, portant la princesse dans ses bras. Elle cria :

« Au revoir, grosse bête! »

... Quand les deux gardes s'approchèrent pour emporter Marcou, ils ne le virent pas; son corps s'était évaporé, il était monté au paradis des animaux... Il possède maintenant deux grandes ailes blanches... Heureux comme jamais aucun sanglier ne l'a été, il parcourt les forêts du ciel en croquant des glands d'une saveur merveilleuse.

Robert SABATIER.
(*Le Marchand de sable*, Albin Michel.)

Comprenons les mots. — *Le cœur n'y était plus.* Le sanglier grogne encore un peu parce qu'il en a l'habitude mais il n'est plus du tout en colère.

Marcassin : jeune sanglier.

Soies : poils durs et raides qui couvrent le corps du sanglier et celui du porc.

Épauler : appuyer la crosse du fusil contre l'épaule.

Myrtille ou *airelle* : petite baie rouge noirâtre qu'on récolte sur un arbrisseau qui porte le même nom. Les myrtilles sont souvent utilisées pour faire des confitures ou des tartes.

Son corps s'était évaporé. S'évaporer, c'est se transformer en vapeur. Ici, l'auteur veut dire que le corps du sanglier avait disparu.

Comprenons le texte. — Montrez que le caractère de Marcou est en train de changer.

Les animaux de la forêt continuent-ils à le détester? Que disent-ils de lui? Que se reprochent-ils?

Pourquoi les trois hommes arment-ils leurs fusils dès qu'ils aperçoivent le sanglier endormi?

Que souhaitent les oiseaux?

Au lieu de tuer Marcou, le châtelain n'aurait-il pas pu venir prendre Viviane dans ses bras? Que craignait-il donc?

Pourquoi le père dit-il, en parlant de la bête morte, « laisse-la dormir »?

Devinez-vous quels ordres le père a pu donner à voix basse aux deux gardes avant de partir avec Viviane?

Vocabulaire. — Nommez quelques arbres que vous connaissez : arbres de forêt ou arbres d'ornement des avenues et jardins publics.

Quelles sont les différentes parties de l'arbre?

LES SIX COMPAGNONS QUI VIENNENT À BOUT DE TOUT

Il y avait une fois un soldat qui, après avoir servi bravement à la guerre, reçut son congé avec seulement trois deniers pour regagner ses foyers. Fort mécontent, il se promit bien, s'il trouvait seulement des compagnons, de forcer le roi à lui donner tous ses trésors.

En traversant la forêt, il vit un homme qui déracinait six grands arbres avec la main, comme si ce n'eût été que des brins d'herbe. Il lui demanda : « Veux-tu me suivre et être mon serviteur?

— Volontiers, dit l'autre; mais d'abord il faut que je porte à ma mère ce petit fagot. »

Et prenant un des arbres, il en fit un lien autour des cinq autres, mit le fagot sur son épaule et l'emporta ainsi. Ensuite il revint trouver son maître, qui lui dit : « A nous deux, nous viendrons à bout de tout. »

Ils rencontrèrent un chasseur qui tenait sa carabine en joue. Le soldat lui demanda : « Chasseur, que vises-tu donc? »

Il répondit : « Il y a une mouche posée à deux lieues d'ici sur une branche de chêne : je veux lui mettre du plomb dans l'œil gauche.

— Oh! viens avec moi, dit le soldat; à nous trois nous viendrons à bout de tout. »

Le chasseur le suivit et ils arrivèrent devant sept moulins à vent qui tournaient avec rapidité; cependant on ne sentait pas un souffle de vent et aucune feuille ne remuait.

Le soldat dit : « Je ne conçois pas comment ces moulins peuvent marcher. L'air est entièrement immobile. »

Deux lieues plus loin, ils virent un homme monté dans un arbre; il tenait une narine bouchée, et de l'autre il soufflait.

« Que diable souffles-tu là-haut? lui demanda le soldat.

— A deux lieues d'ici, répondit-il, il y a sept moulins à vent; comme vous voyez, je souffle pour les faire tourner.

— Oh! viens avec moi, dit le soldat; à nous quatre, nous viendrons à bout de tout. »

Le souffleur descendit de son arbre et les accompagna. Au bout de quelque temps, ils virent un homme qui se tenait sur une seule jambe; il avait décroché l'autre et l'avait posée à côté de lui.



« En voilà un, dit le soldat, qui veut se reposer à coup sûr.

— Je suis coureur, répondit l'autre, et pour ne pas aller trop vite, je me suis décroché une jambe; quand je les ai toutes les deux, je devance les hirondelles.

— Oh! viens avec moi, dit le soldat; à nous cinq nous viendrons à bout de tout. »

Il alla avec eux, et peu de temps après, ils rencontrèrent un homme qui avait un petit chapeau posé tout à fait sur l'oreille. Le soldat lui dit : « Avec tout le respect que je vous dois, monsieur, vous feriez mieux de mettre votre chapeau plus droit.

— Je m'en garderais bien, dit l'autre; quand je mets mon chapeau droit il vient un tel froid que les oiseaux gèlent en l'air et tombent morts par terre.

— Oh! alors, viens avec moi, dit le soldat; à nous six nous viendrons à bout de tout. »

(A suivre.)

D'après J. et W. GRIMM.
(*Contes*, Hachette, édit.)

Comprenons les mots. — *Le soldat reçut son congé* : il fut libéré du service militaire; il eut la permission de rentrer chez lui.

Trois deniers : une toute petite somme. Le denier valait douze fois moins qu'un sou. Le soldat pouvait-il être satisfait?

A deux lieues. La lieue vaut quatre kilomètres; deux lieues font donc huit kilomètres.

Comprenons le texte. — Pourquoi le premier compagnon part-il à l'aventure?

Quel est le trait particulier de chacun des compagnons?

Que pensez-vous de l'expression : Ce « petit fagot »?

Montrez que le chasseur est particulièrement adroit.

Vocabulaire. — Expliquez les expressions : prendre les *jambes* à son cou — courir à toutes *jambes* — cela vous fait une belle *jambe*.

Une phrase. — *En traversant la forêt, il vit un homme qui déracinait six grands arbres avec la main, comme si ce n'eût été que des brins d'herbe.*

Faites une phrase commençant par : « En traversant la place... » mais racontez quelque chose de raisonnable, de possible.

Dessinons : un moulin à vent.



LES SIX COMPAGNONS QUI VIENNENT À BOUT DE TOUT

(Suite.)

Tous les six entrèrent dans une ville où le roi avait fait publier que celui qui voudrait lutter à la course avec sa fille l'épouserait s'il était vainqueur, mais aurait la tête tranchée s'il était vaincu. Le soldat se présenta et demanda s'il pouvait faire courir un de ses gens à sa place. « Sans doute, répondit le roi; mais s'il est vaincu, on prendra votre tête à tous deux. »

Les choses étant ainsi convenues, le soldat ordonna au coureur d'accrocher sa seconde jambe et de ne rien négliger pour remporter la victoire. Le vainqueur serait celui qui rapporterait le premier de l'eau d'une fontaine située loin de là.

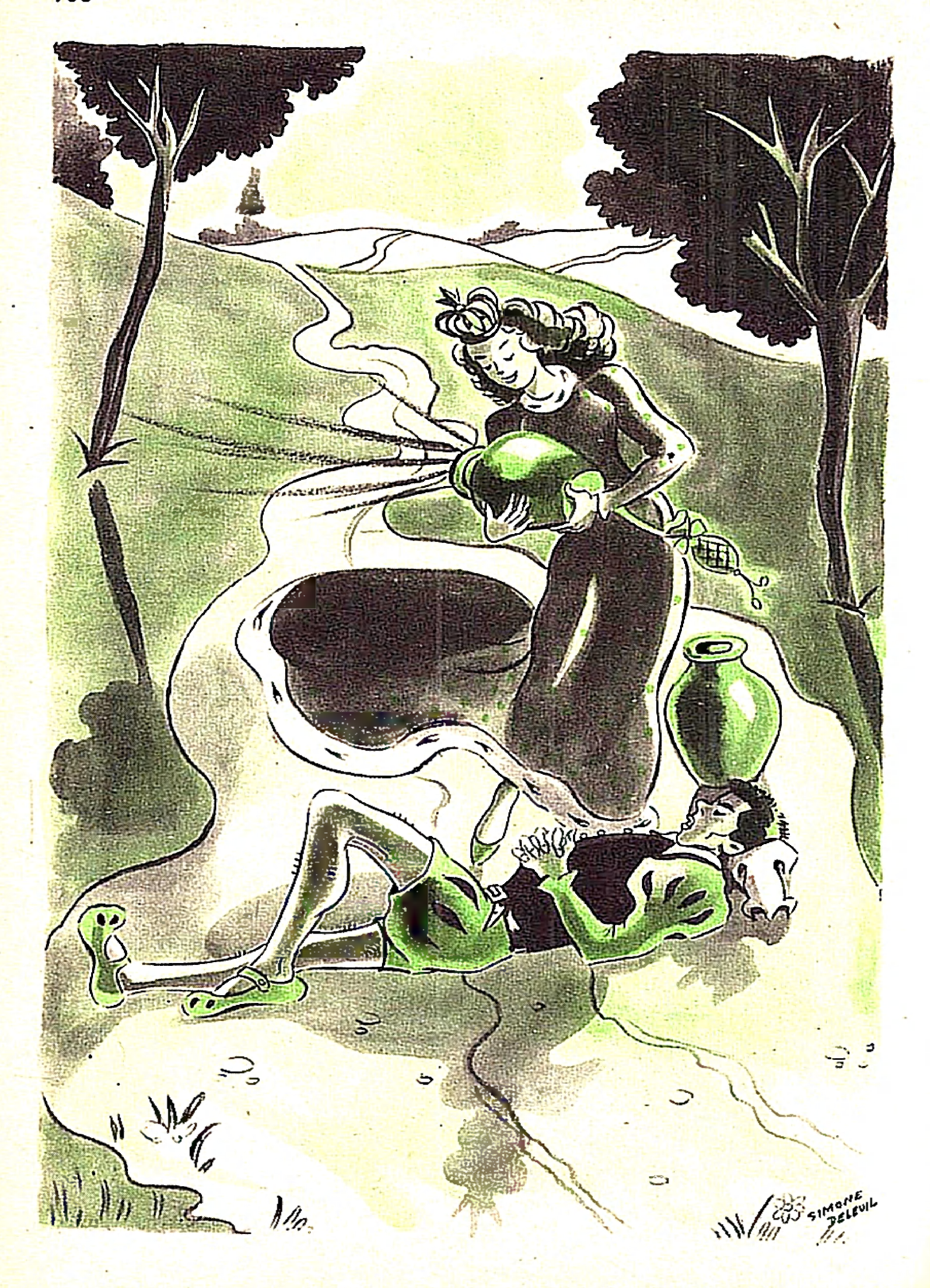
Le coureur et la fille du roi reçurent chacun une cruche et partirent en même temps; mais la princesse avait fait quelques pas à peine, qu'il était hors de vue. Il fut bientôt à la fontaine, y remplit sa cruche et se remit en route. Mais au milieu du trajet il se sentit fatigué, et posant la cruche à terre, il se coucha pour dormir; seulement il eut le soin de mettre sous sa tête un crâne de cheval qu'il trouva par terre, afin que la dureté du coussin ne tardât pas à l'éveiller.

Cependant la princesse était arrivée à la fontaine, et se hâtait de revenir après avoir rempli sa cruche. Elle rencontra le coureur endormi. « Bon, se dit-elle joyeusement, l'ennemi est entre mes mains. » Elle vida la cruche du dormeur et continua son chemin.

Le chasseur, posté sur le haut du château, avait vu cette scène avec ses yeux perçants. D'un coup de sa carabine, il brisa sous la tête du coureur le crâne de cheval qui lui servait d'oreiller. L'autre, se réveillant en sursaut, s'aperçut que sa cruche était vide et que la princesse avait déjà pris une grande avance. Sans perdre courage, il retourna à la fontaine, remplit de nouveau sa cruche et fut encore arrivé dix minutes plus tôt que la princesse.

« A la fin, dit-il, j'ai vraiment remué les jambes; ce que j'avais fait auparavant, je n'appelle pas cela courir. »

Mais le roi et sa fille étaient furieux de voir que le vainqueur était un misérable soldat; ils résolurent de le perdre, lui et tous ses compagnons. Sous prétexte de les régaler, ils les firent entrer dans une


SIMONE DELEUIL

chambre dont le plancher était en fer, les portes en fer, les fenêtres en fer.

Au milieu de l'appartement était une table chargée d'un repas somptueux. « Régalez-vous », dit le roi. Quand ils furent attablés, il fit verrouiller toutes les portes en dehors, puis il donna l'ordre à son cuisinier d'entretenir du feu sous la chambre, jusqu'à ce que le plancher de fer fût tout rouge. Les six compagnons commencèrent à avoir chaud; ils crurent d'abord que cela venait de l'activité avec laquelle ils mangeaient; mais la chaleur augmentant toujours, ils voulurent sortir et s'aperçurent alors que les portes et les fenêtres étaient fermées et que le roi avait voulu leur jouer un mauvais tour. « Son coup sera manqué, dit l'homme au petit chapeau, car je vais faire venir un froid devant lequel il faudra bien que le feu recule. » Alors il posa son chapeau tout droit sur sa tête, et il vint un tel froid que toute la chaleur disparut et que les plats gelèrent sur la table.

(A suivre.)

D'après J. et W. GRIMM.
(*Contes*, Hachette, édit.)

Comprenons les mots. — *Publier* : rendre public, proclamer.

Dans votre village, ou dans votre ville, comment le maire publie-t-il certaines nouvelles intéressant la population?

Se réveillant en sursaut : se réveillant brusquement.

Les régaler : leur donner un grand repas.

Son coup sera manqué : le mauvais tour ne réussira pas. Quel était ce mauvais tour?

Comprenons le texte. — Quelle est l'épreuve choisie par le roi? Quelle sera la récompense du vainqueur? Quel sort subira le coureur s'il est vaincu?

Quelle imprudence commet le coureur?

Que fait la fille du roi? Expliquez son geste.

Comment le chasseur sauve-t-il la situation?

Que fait le roi pour perdre les six compagnons?

Quel est celui qui les préserve de la mort?

Vocabulaire. — Expliquez : à *coup* sûr — après *coup* — sur le *coup* — tout à *coup* — tout d'un *coup* — *coup* sur *coup*.

Dessinons : la cruche renversée.

LES SIX COMPAGNONS QUI VIENNENT À BOUT DE TOUT

(Fin.)

Au bout de deux heures, le roi, convaincu qu'ils étaient tous cuits, fit ouvrir les portes et vint voir ce qu'ils étaient devenus. Mais il les trouva tous les six frais et dispos et disant qu'ils étaient bien aises de pouvoir sortir, pour aller se chauffer un peu, parce qu'il faisait froid dans la chambre. Le roi, plein de colère, alla trouver le cuisinier et lui demanda pourquoi il n'avait pas exécuté ses ordres. Mais le cuisinier lui répondit : « J'ai chauffé au rouge, voyez vous-même. » Le roi reconnut, en effet, qu'on avait entretenu un feu violent dans le four au-dessous de la chambre.

Le roi, cherchant toujours à se débarrasser de ces hôtes, fit venir le soldat et lui dit : « Si tu veux abandonner tes droits sur ma fille, je te donnerai autant d'or que tu voudras.

— Volontiers, sire; donnez-moi seulement autant d'or qu'un de mes serviteurs en pourra porter, et j'abandonne la princesse. »

Le roi était enchanté; le soldat lui dit qu'il reviendrait chercher son or dans quinze jours. En attendant, il convoqua tous les tailleurs du royaume et les loua pour quinze jours, afin de lui coudre un sac. Quand le sac fut prêt, il formait un ballot gros comme une maison; celui qui déracinait les arbres avec la main, le mit sur son épaule et se présenta au palais. Le roi fut effrayé en pensant à tout ce qui pourrait s'engouffrer d'or là-dedans. Il en fit venir une tonne que seize hommes avaient peine à rouler; mais l'hercule la saisit d'une main, et, la jetant dans le sac, se plaignit qu'on lui eût apporté si peu, qu'il n'y avait pas de quoi garnir seulement le fond. Le roi fit apporter tout son trésor, qui passa tout entier dans le sac sans le remplir seulement à moitié. « Apportez toujours, criait l'hercule; deux miettes ne suffisent pas à rassasier un homme. » On fit venir encore sept cents voitures chargées d'or et il les fourra dans son sac avec les bœufs qu'on y avait attelés. « Je vais finir, dit-il, par prendre tout ce qui me tombera sous la main pour le remplir. » Quand tout y fut, il y avait encore de la place, mais il dit : « On peut bien fermer son sac avant qu'il soit plein. » Il le mit sur son dos et alla rejoindre ses compagnons.

Le roi, voyant qu'un seul homme emportait ainsi toutes les richesses



de son pays, entra dans une grande colère et fit monter à cheval toute sa cavalerie, avec ordre de reprendre le sac. Les compagnons furent bientôt atteints par deux régiments, qui leur crièrent :

« Vous êtes prisonniers, rendez le sac et l'or qu'il contient, ou vous êtes massacrés sur l'heure.

— Que dites-vous là, répliqua le souffleur, que nous sommes prisonniers ? Auparavant vous danserez tous en l'air. »

Et, bouchant une de ses narines, il se mit à souffler de l'autre sur les deux régiments, et ils furent dispersés çà et là dans le bleu du ciel, par-dessus monts et vallées. Un des vieux sergents-majors cria grâce, ajoutant qu'il avait neuf cicatrices, et qu'un brave comme lui ne méritait pas d'être traité si honteusement. Le souffleur s'arrêta un peu, de sorte que le sergent retomba sans se blesser; mais il lui dit : « Va dire à ton roi qu'il aurait dû envoyer plus de monde contre nous, et que je les aurais tous fait sauter en l'air. »

Le roi, apprenant l'aventure, dit : « Il faut les laisser aller; les drôles sont sorciers. » Les six compagnons emportèrent donc leurs richesses; ils en firent le partage et vécurent heureux jusqu'à la fin.

D'après J. et W. GRIMM.
(Contes, Hachette, édit.)

Comprenons les mots. — *Le roi était enchanté :* le roi était très content. Il croyait n'avoir que peu d'or à donner, car la demande du soldat paraissait modeste : *autant qu'un de mes serviteurs en pourra porter.*

Deux miettes ne suffisent pas à rassasier un homme. Pour l'hercule, tout ce qui a été donné est peu de chose. Ce sont « des miettes »...

Comprenons le texte. — Que croit trouver le roi, lorsqu'il fait ouvrir les portes?

Quelle est la proposition du roi?

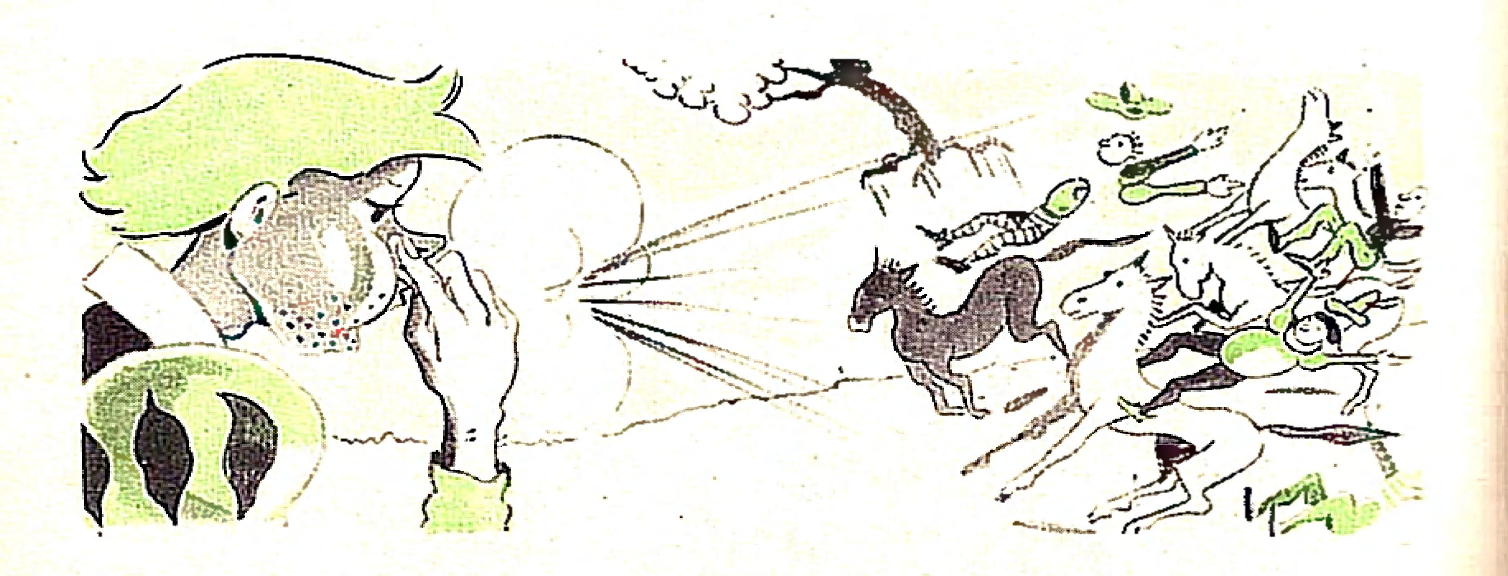
Pourquoi le soldat accepte-t-il?

Quels sont les sentiments du roi pendant que l'hercule remplit son sac?

Comment les compagnons sont-ils sauvés?

Vocabulaire. — Expliquez les différents sens de l'adjectif *brave* dans les expressions : un *brave* — un *brave* homme — un homme *brave.*

Dessinons : le souffleur en action.



BÊTES D'ICI ET D'AILLEURS

LE RENARD, L'HOMME ET LE CHAT

Le village, au loin, dort sous l'égide de son clocher casqué de tôle. Le renard s'y dirige et en fait prudemment le tour, puis, raccourcissant ses cercles, captivé par l'espoir d'un butin, s'en approche peu à peu.

Pas de bruits, si ce n'est, de quart d'heure en quart d'heure, la note grêle, négligemment abandonnée au silence par l'horloge du clocher ou le bruit métallique des chaînes agitées par les bœufs réveillés dans leur sommeil.

Une forte odeur de chair parvient jusqu'à son nez : quelque bête crevée sans doute abandonnée là, et dont la putréfaction commençante chatouille délicieusement son odorat d'affamé.

Prudemment, il va, rasant les murs de clôture, profitant de l'ombre des arbres jusqu'à quelques sauts de l'endroit où il la devine gisant, masse brune sur la vierge blancheur de la neige. La maison d'en face dort profondément; la baie tranquille d'une grande fenêtre semble attester sa solitude et son sommeil.

Mais Goupil est soupçonneux. Mû par sa logique instinctive, il s'élance bravement à toute vitesse dans l'espace découvert, et passe sans s'y arrêter devant la charogne, les yeux fixés sur la fenêtre suspecte. Un autre que lui n'aurait rien remarqué; mais le regard perçant du vieux sauvage a vu briller au coin supérieur d'une vitre un infime reflet rougeâtre, et c'en est assez, il a compris.

L'homme là derrière peut armer son fusil et se préparer à tirer : les plombs ne seront pas pour lui. Car Goupil est sûr que derrière cette croisée silencieuse un homme veille, un de ses ennemis, un assassin de sa race; il a éteint la lampe pour faire croire au sommeil, mais les soupiraux de son poêle, qu'il a négligé de fermer, viennent de déceler sa présence, et Goupil, qui a déjà entendu des coups de feu dans la nuit, sait maintenant pourquoi il veille... tranquillement assis dans sa maison mystérieuse, spéculant sur la misère des bêtes, offrant à leur faim de quoi s'apaiser, et, le moment venu, protégé par l'ombre complice, fusillant ses victimes par le carreau entrouvert...



Et Renard reprend à petits pas, toujours dissimulé, le chemin de son bois, quand, à la crête d'un mur, une silhouette féline s'est précisée dans la lumière. Ses grands yeux sombres ont choqué dans la nuit les prunelles phosphorescentes du domestique, et, d'un bond formidable, il s'élance sur ses traces.

Le chat sait bien que la menace de ses griffes, suffisante pour réfréner l'audace des chiens, n'arrêtera pas l'élan du vieux sauvage et que la fuite ne le protégera pas non plus de l'atteinte de Goupil. Mais un pommier est proche. Il y atteint, il y grimpe déjà quand un coup de dent sec l'arrête et le livre à son ennemi qui l'achève. Et la nuit silencieuse retentit d'un sinistre et long miaulement de mort qui fait longtemps aboyer au seuil de leur niche ou au fond des étables tous les chiens du village et des fermes voisines.

Louis PERGAUD.
(*De Goupil à Margot*, Mercure de France.)

Comprenons les mots. — *La fenêtre suspecte.* Tout paraît dormir derrière cette fenêtre, mais le renard sait, par expérience, qu'il faut se méfier des ruses de l'homme.

Un infime reflet rougeâtre : un reflet vaguement rouge, et presque imperceptible. Par quoi ce reflet est-il produit?

Les plombs ne seront pas pour lui. Le renard a deviné le piège; il ne viendra pas s'exposer au tir de l'homme en rôdant autour du cadavre déposé comme appât.

Déceler sa présence : faire connaître la présence de l'homme caché derrière les vitres.

Une silhouette féline. Le chat, sur la crête du mur, se dessine en noir sur le ciel clair.

Les prunelles phosphorescentes. Dans l'obscurité, les yeux du chat ont un éclat lumineux qui ressemble à celui du phosphore. Avez-vous déjà remarqué ce fait à propos d'un chat ou d'un autre animal? Avez-vous vu un cadran lumineux?

Un sinistre miaulement : un miaulement qui exprime la terreur, qui annonce un malheur.

Comprenons le texte. — En quelle saison se passe cette scène?

Pourquoi le renard a-t-il faim?

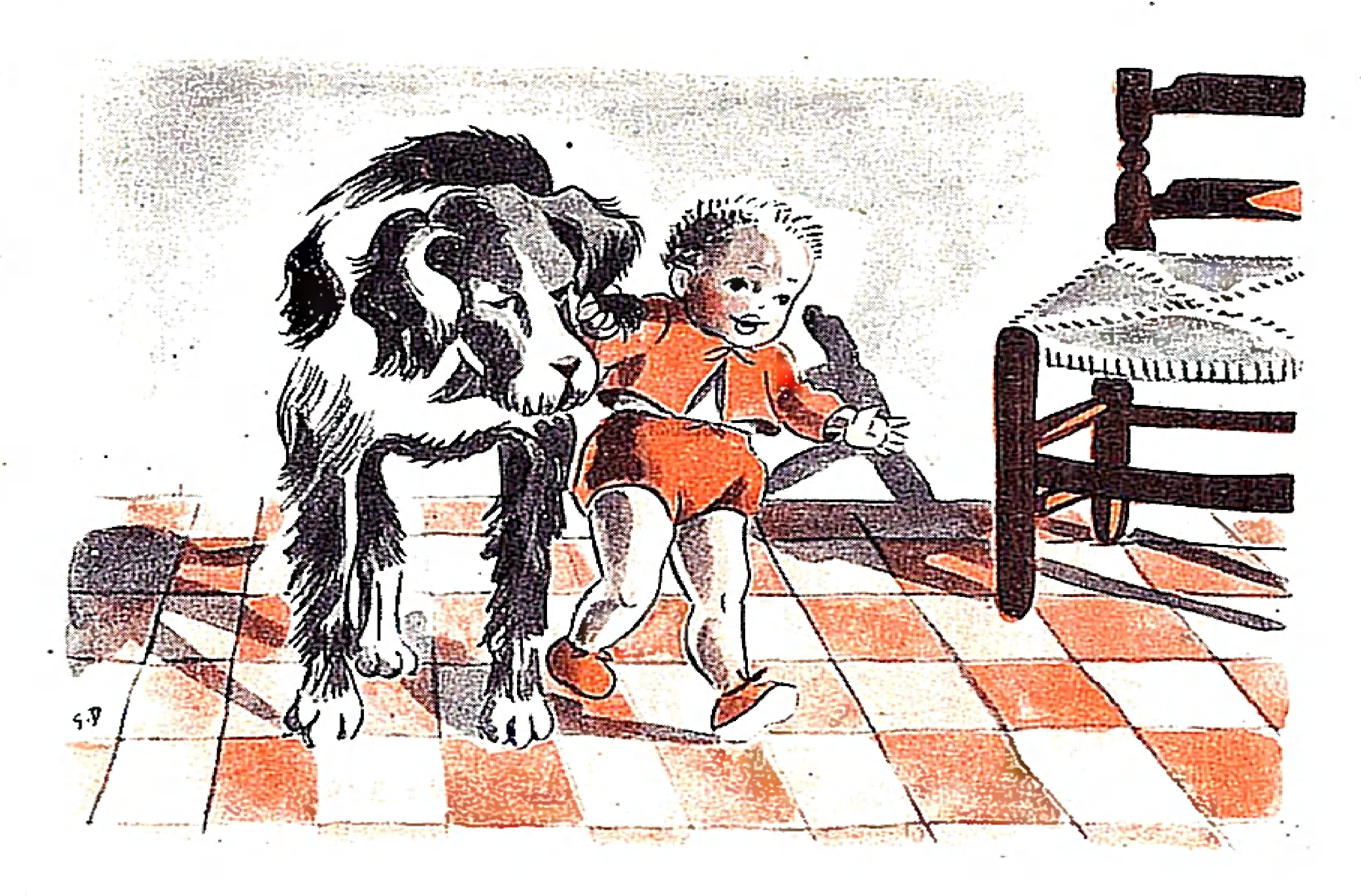
Quelle est la ruse de l'homme? Pourquoi le renard ne s'y laisse-t-il pas prendre?

Comment attrape-t-il le chat?

Vocabulaire. — La faim.

Que signifient les expressions : le renard *affamé* — la *famine* menace le pays — un chien *famélique?*

Dessinons : un renard ou un chat.



UN BON CHIEN

Béfort était un beau grand chien, fort comme un cheval, et haut, je n'exagère pas, comme la table. Il avait un joli poil bleu avec par-dedans des taches blanches, un poil un peu long qui frisait au cou et sur les oreilles.

Ah! pour un beau chien, c'était un beau chien et gentil et intelligent. C'est bien simple, il comprenait tout. Si je vous disais qu'à la maison, souvent, il me remplaçait auprès des enfants. Je pouvais sortir, aller travailler sur les champs, Béfort les gardait. Il savait aussi bien que personne tout ce qui leur était défendu, la mare, le fumier, la fosse à purin, le puits, monter aux échelles. Tenez, c'est lui qui a appris à marcher à votre oncle Fernand. Il fallait les voir, tous les deux, le petit accroché d'une main à son poil ou à son oreille, il n'y regardait pas, et lui, le chien, qui marchait doucement, à petits pas, et qui s'arrêtait s'il sentait l'enfant hésiter.

Béfort, c'était plus qu'un chien; une personne. Quand il nous voyait dans la peine, les uns ou les autres, il était plus malheureux que nous. Il s'en venait nous lécher les mains et il nous regardait avec des yeux tristes.

Si quelqu'un pleurait, il pleurait aussi en geignant avec une petite voix de misère...

Quand Hector envoyait un des enfants au coin pour le punir, Béfort allait s'y mettre aussi et il restait là jusqu'à la fin de la punition.

Et comme chien de berger, pas son pareil.

Quand venait la saison de mettre les vaches aux communaux, on les conduisait avec lui une fois et après, il n'avait plus besoin de personne, ni pour les emmener, ni pour les garder.

Sur les chemins, il les tenait bien rassemblées, et, s'il arrivait une voiture, il avait tôt fait de les faire ranger sur le bord, tranquillement, sans bruit, sans se presser. Ce n'était pas le genre de chien hargneux à toujours bousculer les bêtes, à les harceler, à leur casser les oreilles. Sur les prés, on ne le voyait autant dire jamais courir. De loin en loin, il se contentait d'aboyer un coup, pour faire savoir qu'il était là. Il dressait la tête, il faisait un pas et ça suffisait. Tout rentrait dans l'ordre, les vaches le craignaient. Je dirais même le respectaient.

Marcel AYMÉ.
(*Les Chiens*, Gallimard.)

Comprenons les mots. — *Fort comme un cheval.* C'est une exagération, la fermière qui parle veut dire que le chien était très fort.

C'était plus qu'un chien, une personne. Le chien avait des qualités semblables à celles d'une personne : il était intelligent, il surveillait les enfants avec douceur et patience, il partageait la peine de ses maîtres, petits et grands.

En geignant : en gémissant (c'est un temps du verbe *geindre*).

Mettre les vaches aux communaux : les envoyer sur les pâturages appartenant à la commune.

Leur casser les oreilles : les assourdir et les énerver par de bruyants et fréquents aboiements.

Comprenons le texte. — De quelle couleur était le pelage du chien?
Béfort surveillait-il les enfants avec soin?
Comment l'oncle Fernand avait-il appris à marcher?
Que faisait Béfort, lorsque quelqu'un avait de la peine? lorsqu'un enfant était envoyé au coin?
Se montrait-il bon gardien de troupeau? Comment surveillait-il les bêtes?
Quelle attitude les vaches avaient-elles envers le chien?

Vocabulaire. — Nommez quelques races de chiens que vous connaissez.

Dessinons : un chien.

LA CAPTURE D'UN ESSAIM

« Les abeilles. C'est un essaim qui va se poser... Il faut faire du bruit », dit Sam, pour qu'elles se posent.

Se déchaussant rapidement, il prit ses sabots et les claqua l'un



contre l'autre vivement... Edgar, faute de sabots, claqua ses mains l'une contre l'autre, sauta d'un pied sur l'autre et répéta le chant que chantait Sam.

L'essaim descendit vers le sol, s'approcha d'une touffe de hautes broussailles et s'y posa. C'était une énorme grappe bruyante d'abeilles

petites et brunes, dont les ailes reflétaient la lumière. Autour de cette grappe, des centaines d'abeilles volaient encore comme si de ce vol elles voulaient faire un rempart à l'essaim sans défense.

Sam s'approcha.

« Viens, dit-il à Edgar. Elles ne te piqueront pas. Aujourd'hui est pour elles un jour de trêve. Viens, elles sont inoffensives. »

Puis, prenant l'enfant par la main, il ajouta :

« Viens, nous allons leur faire une ruche... »

Lorsque tout fut prêt, il fallut capturer l'essaim... Sam et Edgar, la tête couverte, s'approchèrent.

« Ne parle plus, dit Sam. Tiens la bouche fermée, car si une abeille te piquait la gorge — affolée d'être prisonnière dans ta bouche — tu mourrais étouffé. Mais n'aie aucune crainte... Lorsque la reine sera dans la caisse, toutes les abeilles l'y suivront. »

Sam, les bras nus, un sécateur à la main, commença à couper les branchettes sur lesquelles l'essaim s'était posé. Edgar se tenait à côté de lui, un peu ému.

Des centaines d'abeilles bourdonnant les entouraient, et quelques-unes se posaient sur leurs mains et sur leur visage. Mais Sam, imperturbable, continuait à couper les branchettes et à secouer dans la caisse les petites grappes d'abeilles qui s'y étaient accrochées...

Bientôt, il ne resta plus aucune abeille dans les broussailles. L'essaim, sauf les quelques centaines de mouches qui dansaient dans le soleil, se trouvait dans la caisse...

A la nuit, toutes les abeilles étaient entrées dans la ruche improvisée, et les deux amis, avec d'infinies précautions, transportèrent la caisse à l'emplacement préparé.

« Souhaitons, dit Sam, qu'elles trouvent la maison à leur goût. Sinon, elles la quitteraient. »

Tous les jours qui suivirent, Edgar alla s'asseoir un moment sur le tronc fourchu du vieil olivier et regarda les abeilles. Les premiers jours, les ouvrières n'allèrent pas plus loin que les bouquets de thym encore fleuri qui poussaient à quelques mètres de la ruche, mais bientôt elles s'éloignèrent.

Dans l'air, elles traçaient des traits de lumière blonde qu'Edgar suivait des yeux. Et il les enviait. Pour quelques minutes il aurait voulu être une abeille qui ne connaît aucune clôture.

Edouard PEISSON.
(*Le Voyage d'Edgar*, Larousse.)

Comprenons les mots. — *Essaim* : colonie d'abeilles qui abandonnent une ruche trop peuplée pour aller se fixer ailleurs. Un essaim se compose d'une reine, d'un grand nombre d'ouvrières et de mâles ou faux bourdons.

C'était une énorme grappe d'abeilles. Toutes les abeilles sont groupées, serrées les unes contre les autres, autour de la reine; l'essaim ressemble à une grosse grappe de fruits.

C'est un jour de trêve. La trêve est une suspension d'armes, un arrêt dans le combat. Les abeilles sont à la recherche d'un nouveau logis, elles ne songent pas à attaquer.

La reine : la femelle de la ruche. Il y a une reine par ruche. C'est elle qui pond.

Imperturbable : sans s'émouvoir. Sam continue son travail sans se soucier des abeilles qui se posent sur ses mains et sur son visage, il sait qu'elles ne le piqueront pas.

Avec d'infinies précautions : avec beaucoup de précautions.

Elles traçaient des traits de lumière blanche. Les abeilles sont toutes dorées, et elles sont rapides. Leur vol incessant trace dans l'air comme des flèches de lumière.

Comprenons le texte. — Pourquoi Sam et Edgar font-ils du bruit?

Comment capturent-ils l'essaim?

Pourquoi Edgar serait-il étouffé si une abeille lui piquait la gorge?

Jusqu'où, les premiers jours, vont les ouvrières? Et par la suite?

Quels sont les sentiments d'Edgar?

Une phrase. — *Se déchaussant rapidement, il prit ses sabots et les claqua l'un contre l'autre vivement.*

Les actions sont menées avec rapidité; nommez-les.

Faites une phrase à peu près semblable pour montrer un joueur qui en poursuit un autre.

Une autre phrase pour présenter au contraire un chat qui guette patiemment un oiseau.

Dessinons : une ruche.



COMBAT DE VACHES

Le combat commença.

La Boucle poussa un petit meuglement bref comme un défi, et, sournoise, attendit le premier choc... La Lionne se précipita de tout son poids sur l'autre, cherchant à emmêler ses cornes; le choc des deux « frontals » fut terrible et rendit un bruit sourd et creux... La Lionne s'était heurtée aux deux extrémités acérées des cornes, et de son frontal déchiré coula une large traînée de sang, qui dégoulina dans ses naseaux; elle poussa un beuglement de douleur, presque un râle, rompit le contact une seconde et revint à l'assaut. La Boucle supporta le second coup de boutoir sans fléchir, et l'autre parut décontenancée... elle chercha une nouvelle tactique... Sans charger, la Lionne pesa de tout son poids sur les cornes adverses... Ses quatre pieds enracinés dans la glaise, la Boucle subissait sans broncher cette poussée gigantesque. Elles restèrent ainsi cornes liées pendant plus de vingt minutes.

... Les deux bêtes piétinaient maintenant dans une boue glaiseuse qui les entravait jusqu'aux jarrets; à chaque coup de sabot, la terre humide éclaboussait les combattantes. Insensiblement, la Boucle, augmentant sa poussée, cherchait à faire reculer sa rivale jusqu'au bord du ravin où l'autre, prise à revers, perdrait pied immédiatement. Les hommes, devinant la manœuvre, suaient d'angoisse en notant chaque phase de ce combat de mastodontes.

Tout à coup, alors qu'on la croyait vaincue, d'un suprême effort, la Lionne, cambrée sur son arrière-train, força de toute sa masse sur les cornes de la Boucle, et en une passe rapide comme l'éclair réussit à engager une de ses cornes sous l'oreille de sa rivale.

Dans une lente torsion de tout son être qui la faisait frissonner du museau aux jarrets, elle réussit à visser, à tordre méthodiquement le cou de l'autre; alors tout changea... La Boucle n'arrivait plus à se dégager et subissait en renâclant, en beuglant à mort, cette attaque imprévue. Ses vertèbres tordues craquaient et se distendaient; elle dut plier les genoux, et l'autre poussait toujours; d'énormes veines se gonflaient sur l'encolure et le poitrail, à croire qu'elles allaient éclater, la sueur coulait de la robe en traînées visqueuses.

Il y eut un craquement bref, les spectateurs virent une corne



déchaussée voltiger en l'air, tandis qu'un flot de sang jaillissait et inondait le front mutilé de la reine déchue.

Une longue clameur monta de la foule à laquelle répondit le beuglement de joie de la Lionne.

La Boucle, rompant le combat, secoua sa tête où se figeait en gros caillots noirâtres le sang répandu, partit honteusement au petit trot et se perdit au milieu du troupeau.

La nouvelle reine, épuisée, sanglante et les flancs secoués de soubresauts convulsifs, se dressa de toute sa hauteur sur un tertre et lança de brefs meuglements pour appeler ses compagnes et leur affirmer sa souveraineté.

Roger FRISON - ROCHE.
(*Premier de cordée*, Arthaud.)

Comprenons les mots. — *Une boue glaiseuse qui les entravait*. La terre est grasse. Les deux vaches s'enfoncent dans cette boue qui gêne leurs mouvements comme le feraient des liens fixés à leurs pieds.

Les hommes suaient d'angoisse. Les vachers qui assistent au combat ont parié les uns sur la Boucle, les autres sur la Lionne; ils sont si anxieux que la sueur perle à leur front.

Combat de mastodontes : combat de bêtes énormes. Les vaches de combat sont très fortes.

Ses vertèbres se distendaient : les vertèbres s'écartaient l'une de l'autre; une torsion prolongée aurait entraîné la rupture de la colonne vertébrale.

La sueur coulait en traînées visqueuses : la sueur en s'écoulant laissait des traces gluantes sur le pelage des deux combattantes.

Une corne déchaussée : dont l'étui corné a été arraché de son support osseux.

La reine déchue. Avant ce combat, la Boucle était la reine incontestée, sa défaite la fait rentrer dans les rangs du troupeau.

Tertre : petite élévation de terrain.

Comprenons le texte. — Pourquoi les deux vaches luttent-elles l'une contre l'autre?

Laquelle des deux semble d'abord être victorieuse? Quelle manœuvre emploie-t-elle?

Que serait-il arrivé à la Lionne si elle avait été vaincue?

Comment la Lionne réussit-elle à vaincre son ennemie?

Que fait la Boucle, après avoir perdu une corne?

Comment la Lionne annonce-t-elle sa victoire?

Vocabulaire. — Cherchez les mots du texte qui expriment des bruits.

Dessinons : une vache.

HISTOIRE DU CANARD COLVERT

(Fin.)

Il soufflait une bise d'est, mordante et puissamment soutenue. J'en éprouvais la force et le piquant depuis que j'étais presque en tête, mais cela ne faisait que fouetter davantage mon ardeur. Je me sentais de taille à la couper allégrement, bien mieux que ce Gobe-Plomb aux désobligeantes manières. Et malgré moi je poussais en avant, le sang brûlant dans l'air glacé.

Bientôt retentit derrière moi une rumeur de protestations : « Pas si vite, devant! Pas si vite! » Mais je l'entendais à peine. J'allais toujours, les yeux fixés sur les reins de Gobe-Plomb, surveillant son allure et guettant jalousement son premier signe de défaillance pour l'écarter et prendre sa place.

Lui, cependant, feignait de m'ignorer, le cou rigidement tendu, les pattes entraînées en arrière par le vent et la vitesse. Nous volâmes longtemps de la sorte comme liés l'un à l'autre par quelque fil invisible. Nous ne regardions plus la terre. Le ciel était d'un bleu pâle et pur, sauf deux nuages dorés par l'aurore qui montaient à notre rencontre. Ils furent sur nous en un instant. Nous n'avions pas dévié d'une ligne.

Et nous plongeâmes ensemble dans leur blancheur éblouissante. A peine entrevis-je devant moi une ombre fugitive à la place où était mon rival. Il me sembla que cette ombre volante crochetait brusquement vers la gauche. Mais déjà il n'y avait plus rien, que l'aveuglante blancheur où je flottais désemparé.

Quand émergeant enfin à la franche clarté du ciel libre je recouvrai du même coup la sûreté de mes ailes et la vue, je regardai autour de moi.

Quelle stupeur! Aussi loin que portaient mes yeux j'étais seul dans l'immensité...

Je comprenais, trop tard, hélas! que j'avais été abusé par une ruse méchante de Gobe-Plomb. Tout le vol des colverts, entraîné par mon perfide rival, avait plongé d'un nuage dans l'autre une fois, et puis encore une fois : il avait joué à cache-cache avec moi. Maintenant, invisible à mes yeux, il continuait sans moi sa route vers le fleuve aux eaux libres de glaces. Et j'étais seul, seul dans la mer de



nuages, plus seul qu'une créature vivante l'avait jamais été depuis la naissance des fleuves.

A compter de ce jour, telle a été ma triste vie : un vol interminable, une quête toujours décevante et toujours recommencée à travers le vaste monde.

Maurice GENEVOIX.
(*L'Écureuil du Bois-Bourru*, Flammarion.)

Comprenons les mots. — *Une bise puissamment soutenue*. La bise est un vent froid. Ce matin-là, elle souffle fort, et avec continuité.

Une rumeur de protestations : les canards, qui suivent péniblement, protestent contre la rapidité du vol des guides.

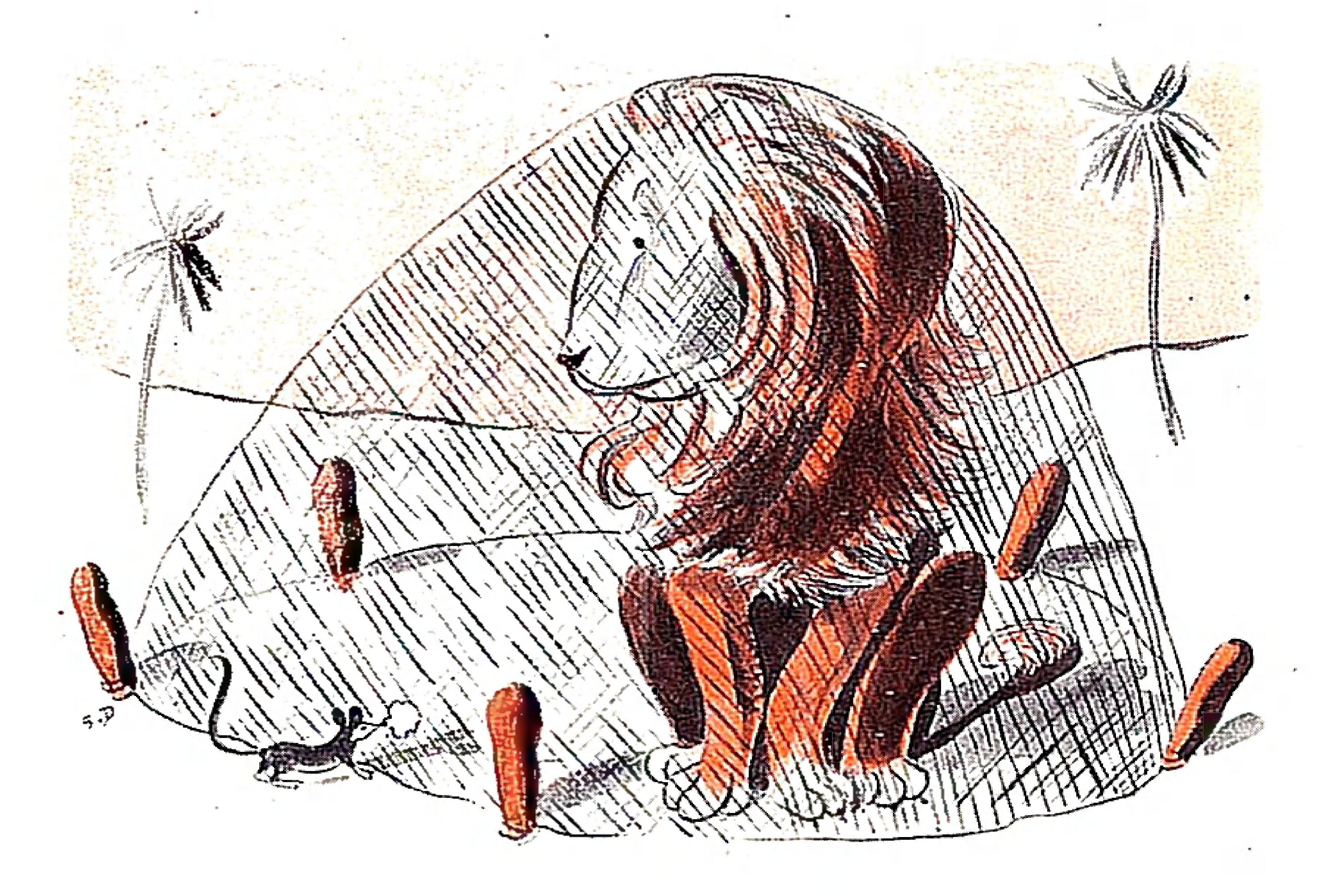
Qui feignait de m'ignorer : Gobe-Plomb fait semblant d'ignorer qui le suit, il ne veut pas avoir l'air de s'en préoccuper.

Cette ombre crochetait brusquement. Le canard de tête change brusquement de direction, il fait un crochet pour tromper son compagnon. Aveuglé par le brouillard épais celui-ci ne s'est pas aperçu que toute la troupe l'abandonnait.

Comprenons le texte. — Quels sont les sentiments de Colvert?
Pourquoi les autres canards protestent-ils?
Que fait Gobe-Plomb? Comment Colvert a-t-il été trompé?
A compter de ce jour, quelle est la vie de Colvert?

Vocabulaire. — Force.

Que signifient les expressions suivantes : être dans la *force* de l'âge — un tour de *force* — vouloir réussir à toute *force* — être à bout de *forces* — de gré ou de *force*.

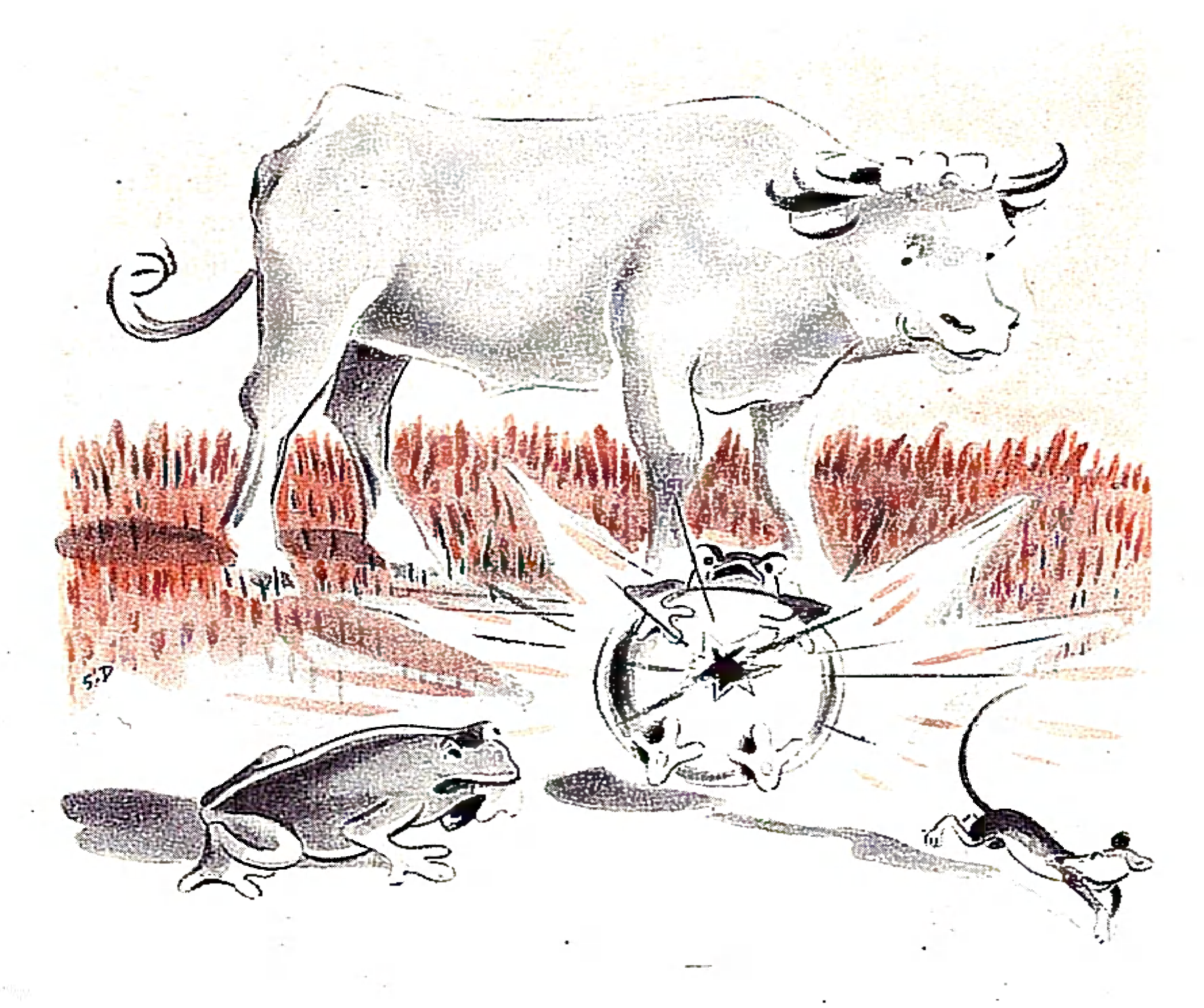


LE LION ET LE RAT

Entre les pattes d'un Lion
Un Rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire?
Cependant il advint qu'au sortir des forêts
Ce Lion fut pris dans des rets,
Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire Rat accourut et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

LA FONTAINE.
(Fables.)



LA GRENOUILLE QUI VEUT SE FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BŒUF

        Une Grenouille vit un Bœuf
        Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille
    Pour égaler l'animal en grosseur,
        Disant : « Regardez bien, ma sœur;
Est-ce assez? dites-moi; n'y suis-je point encore?
— Nenni. — M'y voici donc? — Point du tout. — M'y voilà?
— Vous n'en approchez point. » La chétive pécore
        S'enfla si bien qu'elle creva.

LA FONTAINE.
(Fables.)

LA FUITE DU LIÈVRE

L'homme qui foudroie vint sur le coteau où était la vigne...

Ce qui tranquillisait un peu le lièvre, c'était l'absence du chien blanc. L'homme vint tout près du buisson et il frappa même sur le tronc du poirier sauvage.

... Le lièvre, qui mourait de peur, fut sur le point de bondir. Mais l'homme revint vers la vigne pour manger encore un raisin. Il se baissait pour le cueillir lorsqu'un aboiement retentit. L'homme se redressa, très attentif.

Le chien se dirigea vers le coteau; il parut au bout de la vigne la queue frétillante, le museau bas, flairant la terre entre les ceps. Il s'arrêtait, revenait sur ses pas, puis repartait plus vite.

« Ouap! Ouap!... Maintenant je suis sûr de moi! C'est un lièvre!... Je tiens le fil des odeurs! Je tiens le fil...

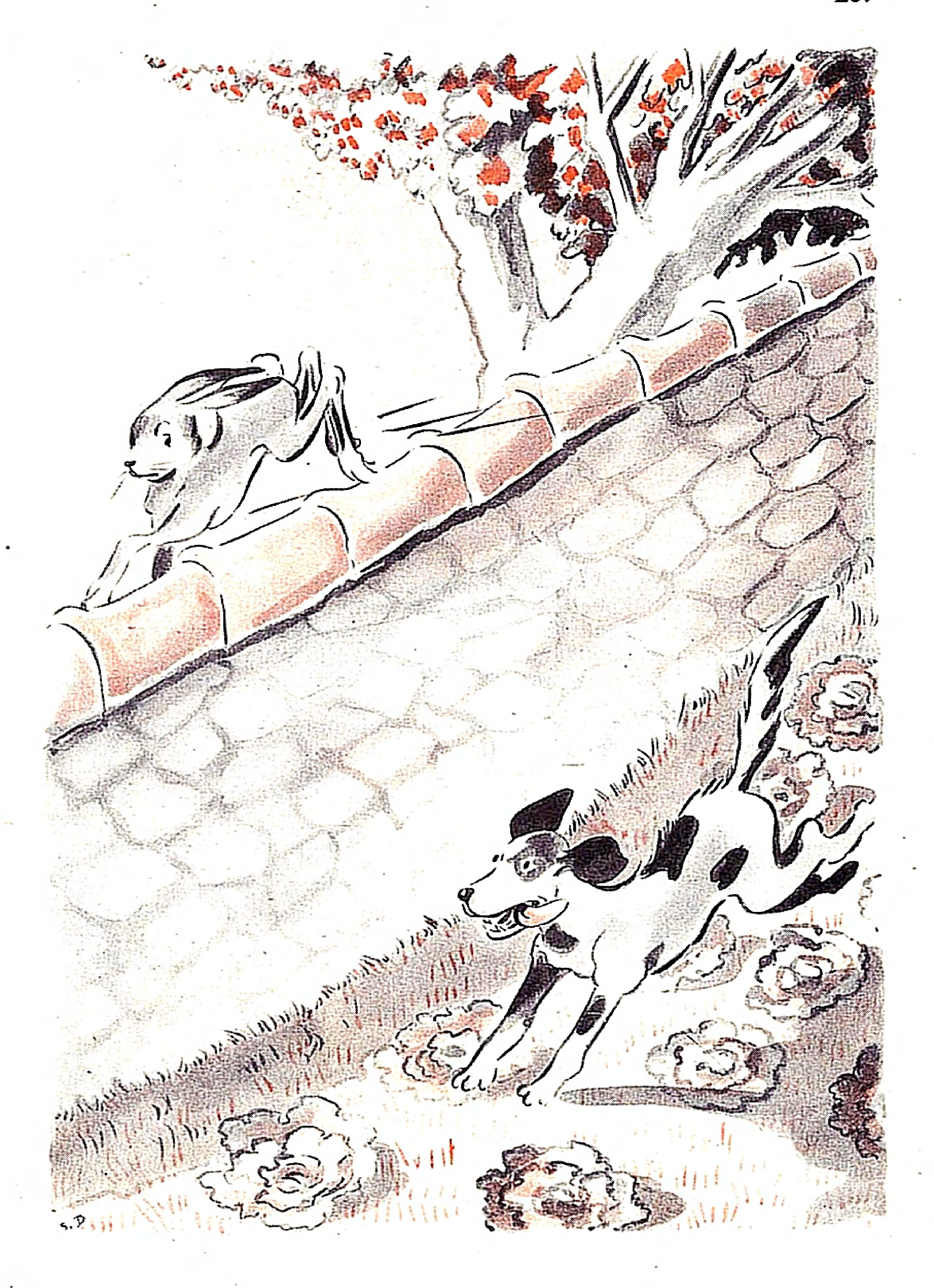
« Ici, je ne sais plus... Voilà! J'y suis! Ouap! Ouap! Vous m'entendez bien? Le lièvre n'est pas loin; vous allez le voir sauter!... Attention! Attention! »

Le chien blanc venait droit vers le buisson, car le lièvre avait oublié de brouiller sa piste, comme il faisait chaque matin avant de se couler en son gîte...

Le lièvre, d'un bond formidable, s'était jeté à travers les branches, hors du gîte. Le chien, sans se soucier davantage des épines, avait traversé la haie comme une flèche. Et, tout de suite après, grande musique!

« Ouap! Ouap! Ouap! A mort! A mort! Je te mange!... »

Le lièvre aux oreilles noires fuyait éperdument ce forcené à gueule rouge qui s'étranglait de fureur derrière lui. Il était sorti de la haie du côté opposé à l'homme et, à présent, il montait vers le haut du coteau, car il savait, d'instinct, ainsi que tous ceux de sa race, qu'il est dangereux pour un lièvre de dévaler devant un jeune chien bien lancé. Le chien blanc chassa d'abord à vue, à toute vitesse, ses grandes oreilles minces retroussées... Mais, avant d'arriver au sommet du coteau, le lièvre, déjà, avait pris l'avantage. Il avançait par bonds, de préférence par les sentiers ou à la lisière des champs, là où le sol était uni et ferme. A peine avait-il touché terre, que ses grandes pattes de derrière, sèches et musclées, le relançaient comme une balle.



Le chien blanc ne voyait plus le lièvre, mais il suivait quand même, collait à la voie sans la moindre hésitation.

Sur le versant opposé du coteau, le lièvre, pensant qu'il avait assez d'avance pour perdre un peu de temps, commença de déployer ses ruses qui étaient, d'ailleurs, les ruses de tous les lièvres du pays et même, sans doute, de tous les lièvres du monde. A la lisière d'un champ de citrouilles, il obliqua soudain sur la droite, revint à son point de départ, fila vers la gauche, revint encore, continua ce manège dans toutes les directions, puis, d'un bond étonnant, sauta sur une énorme citrouille et, de là, sur un petit mur de clôture dont il suivit la crête le plus longtemps qu'il put. A l'extrémité du mur, il fit encore un saut magnifique, retomba sur un petit sentier, et, par ce sentier, contourna le coteau afin de revenir à son point de départ.

(A suivre.)

Ernest PÉROCHON.
(*Le Livre des quatre saisons*, Delagrave.)

Comprenons les mots. — *L'homme qui foudroie* : le chasseur dont le fusil tonne et tue soudainement comme fait la foudre.

La queue frétillante : agitée de mouvements rapides et courts. Le chien manifeste ainsi son contentement d'avoir trouvé la piste du lièvre.

Brouiller sa piste : employer toutes sortes de ruses pour essayer de tromper le chien.

Ce forcené à gueule rouge : le chien qui poursuit le lièvre. C'est un « forcené » parce qu'il court et crie furieusement.

Dévaler : descendre la pente.

Le chien blanc chassa d'abord à vue : il poursuivit le lièvre qu'il voyait fuir devant lui.

Il collait à la voie. Guidé par son odorat, le chien suivait sans hésiter le chemin, la voie, suivi par le lièvre.

Comprenons le texte. — Pourquoi le lièvre sort-il de la haie par le côté opposé à l'homme?

Pourquoi monte-t-il vers le haut du coteau? N'est-ce pas plus facile de descendre?

Quelles ruses le lièvre emploie-t-il?

Vocabulaire. — Sauter.

Que signifient les expressions : le lièvre *saute* le fossé? — Maman fait *sauter* la viande — j'ai *sauté* une page — le chien lui *sauta* à la gorge — le navire *a sauté* sur une mine — Ce bavard *saute* d'un sujet à l'autre?

Dessinons : la rose des vents — un lièvre.

LA FUITE DU LIÈVRE

(Suite.)

Le chien blanc perdit bien le fil des odeurs à la lisière du champ de citrouilles. Mais, comme tous les bons chiens, il chassait de race; il connaissait, sans qu'on les lui eût apprises, les ruses des lièvres. Débrouiller pareille affaire, ce n'était vraiment que l'*a b c* du métier. Au lieu de perdre son temps à tracer la rose des vents sur le champ de citrouilles, il courut suivant un grand cercle, sûr de trouver ainsi le point par où le lièvre avait fui. Et bientôt, en effet, ses aboiements redoublèrent : il était de nouveau sur la piste.

Le lièvre ne fut pas effrayé outre mesure, car il avait de l'avance. Il était revenu à la vallée, non loin du coin aux vipères. Il traversa le buisson où il avait eu son premier gîte... Il croyait avoir beaucoup d'avance sur le chien blanc; aussi allait-il sans trop se presser, en bon bourgeois.

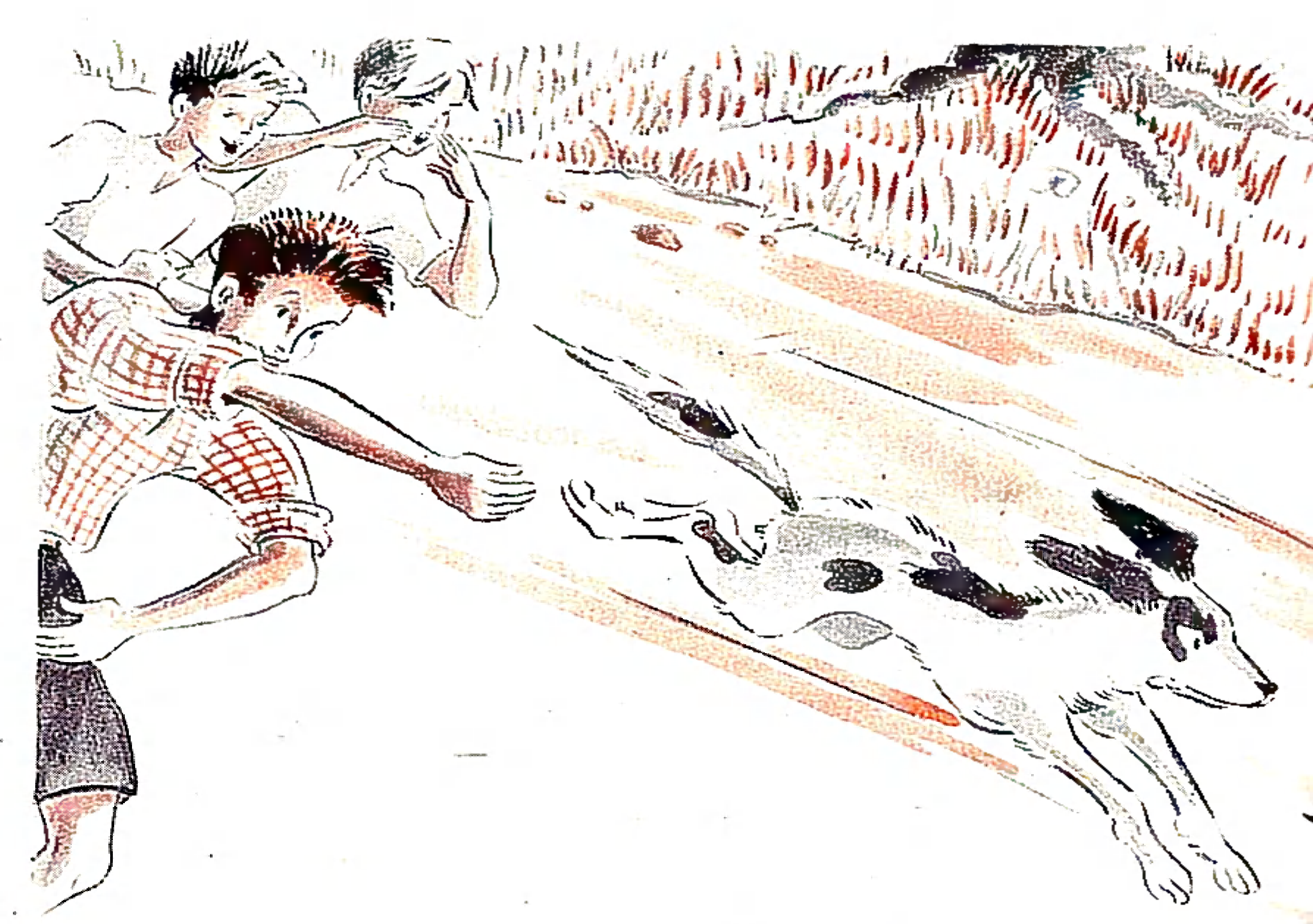
Et, tout à coup, un bruit terrible éclata derrière lui. En même temps, une averse cinglait durement la terre. Le lièvre ressentit à l'oreille droite une douleur inconnue, qui était la brûlure d'un grain de plomb.

Il fit un bond comme il n'en avait peut-être jamais fait de sa vie, puis, les oreilles couchées, il traversa la prairie à une vitesse folle.

... Le chien accourut vers la prairie, ses aboiements redoublèrent furieux.

Le lièvre aux oreilles noires fuyait. Jusqu'à présent, il ne s'était, en somme, guère éloigné de son gîte; il avait simplement cherché à égarer le chien dans les champs des alentours. Mais ce n'était plus le moment de s'attarder aux lentes ruses. Le lièvre fuyait, fuyait!... à toute vitesse! droit devant soi!... Il traversait des prés, des champs inconnus,... sautait des sillons, franchissait des murs, des barrières, trouait des haies épineuses qui le déchiraient cruellement. Il fuyait!... S'attendant d'un moment à l'autre à entendre encore le tonnerre éclater derrière lui, il fuyait, les oreilles collées sur le dos, les yeux hagards! Et ce chien blanc qui, toujours à la même distance, le suivait!...

Au sortir d'un carré de topinambours qu'il avait traversé comme un fou, le lièvre alla donner du nez dans un grillage de fil de fer qui



le rejeta en arrière, à moitié étourdi. Plus loin, des enfants qui jouaient sur une route, poussèrent des cris effrayants et lui jetèrent des pierres. Le plus petit d'entre eux lança même sa casquette! Dans un champ, un homme qui arrachait des pommes de terre faillit l'assommer avec son croc à piocher.

Il fuyait! Il fuyait!...

Il déboucha enfin sur un vaste pâturage où paissaient une jument avec son poulain, des bœufs et des moutons. Il n'avait rien à craindre de ces mangeurs d'herbe; au contraire! Il savait, d'instinct, que l'odeur qu'il laissait, pour son malheur, en bondissant, était, à l'ordinaire, masquée par les lourds effluves des chevaux et des ruminants. La bête au nez diabolique qui le poursuivait devait hésiter là, perdre du temps à suivre les pistes nombreuses qui s'emmêlaient sur ce pâturage. Le lièvre se jeta donc, sans hésiter, au milieu du troupeau. Le poulain sauta, effrayé; les bœufs levèrent la tête; les moutons se serrèrent les uns contre les autres en bêlant...

(A suivre.)

Ernest PÉROCHON.
(*Le Livre des quatre saisons*, Delagrave.)

Comprenons les mots. — *En bon bourgeois* : sans trop se presser, comme un bourgeois qui regagne sa maison.

Une averse cingla durement la terre : c'est le cinglement des plombs lancés par le fusil du chasseur.

Entendre encore le tonnerre éclater derrière lui. Pour le lièvre, le bruit du coup de fusil est aussi terrible que celui du tonnerre.

Les lourds effluves des chevaux : l'odeur qui s'exhale du corps des chevaux; cette odeur est beaucoup plus forte que celle qui émane du lièvre.

La bête au nez diabolique : le chien blanc, au flair très subtil. Pour le lièvre c'est une qualité diabolique car elle lui permet difficilement d'échapper à son poursuivant.

Tracer la rose des vents : perdre son temps à suivre les fausses pistes tracées, dans toutes les directions, par le lièvre.

Comprenons le texte. — Où était revenu le lièvre?

Pourquoi ne se méfiait-il plus?

Que se produisit-il tout à coup?

Le chasseur poursuit-il le lièvre? Pourquoi?

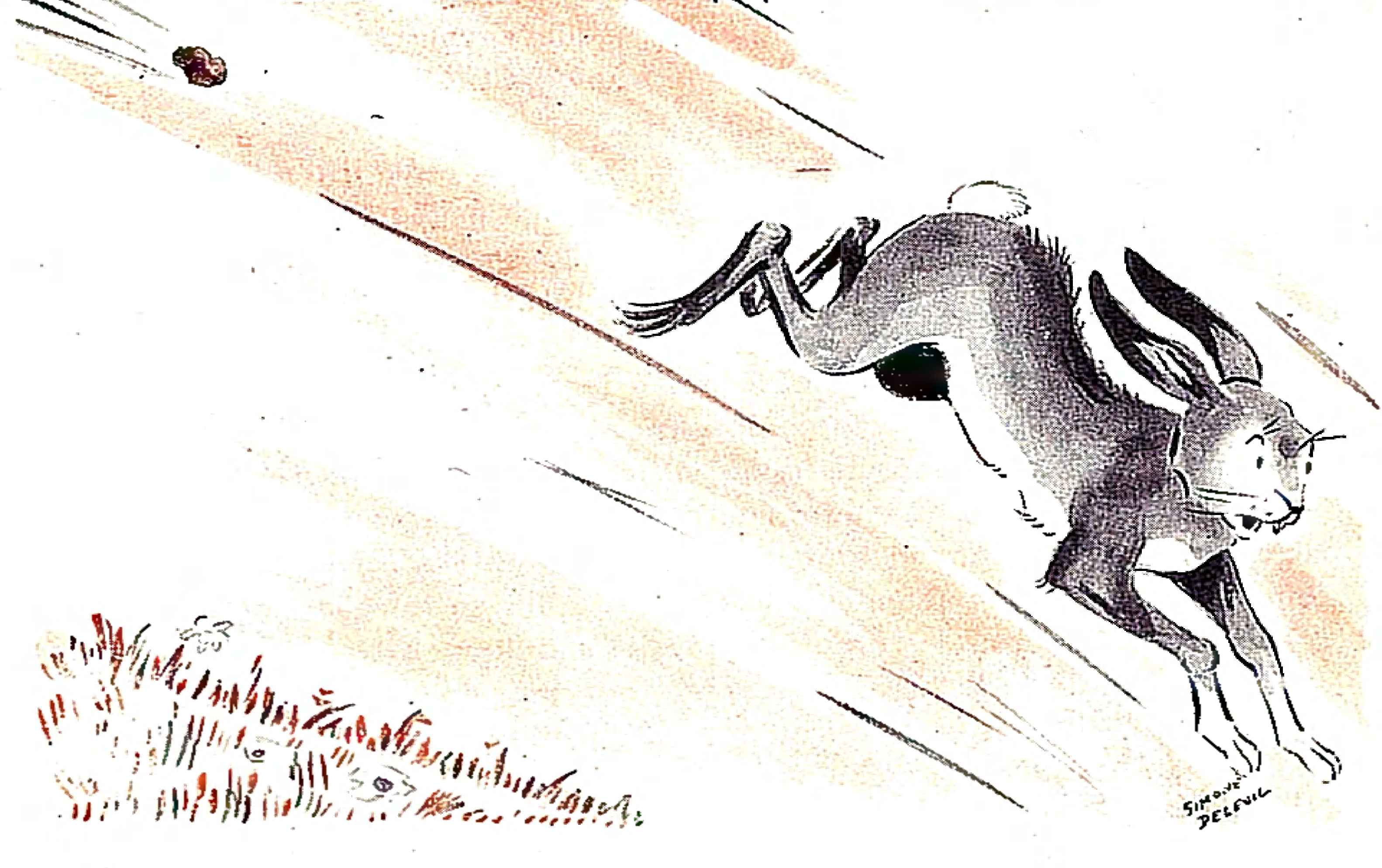
Quelles mésaventures le lièvre subit-il au sortir du carré de topinambours?

Le petit garçon pouvait-il prendre le lièvre avec sa casquette?

Croyez-vous que le lièvre avait des chances de faire perdre sa piste en se jetant au milieu du troupeau?

Comment le chien retrouve-t-il la piste autour du champ de citrouilles?

Dessinons : un fusil — le chien qui poursuit le lièvre.



LA FUITE DU LIÈVRE

(Fin.)

Alors il se produisit une chose inattendue et terrible. Comme le lièvre quittait le troupeau de moutons, une grosse bête arriva sur lui en poussant un hurlement épouvantable. Le chien du berger!

Le lièvre fit un crochet brusque; le chien qui avait sauté de toutes ses forces passa par-dessus le lièvre et culbuta de l'autre côté. Mais, relevé aussitôt, il s'élança à la poursuite.

Quelle terreur!

Avec celui-ci, inutile de ruser; il fallait fuir encore, fuir à toute vitesse, jusqu'au fourré le plus proche. Le berger criait :

« Attrape, Phanor! Attrape! Attrape! »

Et le chien ne perdait pas un pouce de terrain. Le lièvre le sentait tout près, tout près... Une défaillance et la gueule aux crocs aigus se refermerait sur ses reins...

Or le lièvre avait tant couru, déjà, que ses pattes commençaient à se raidir. Il réussit pourtant à allonger encore ses foulées. La peur lui donnait des ailes. Il y avait un petit bosquet sur la gauche. Là était le salut. D'un effort désespéré, le lièvre atteignit le bosquet, s'y jeta, disparut à travers les hautes fougères.

Le chien de berger essaya bien de l'y suivre, mais il n'avait pas l'odorat assez subtil pour continuer longtemps à chasser une proie qu'il ne voyait plus. Au bout de quelques instants, il revint vers son troupeau, essoufflé, la langue pendante et fort dépité.

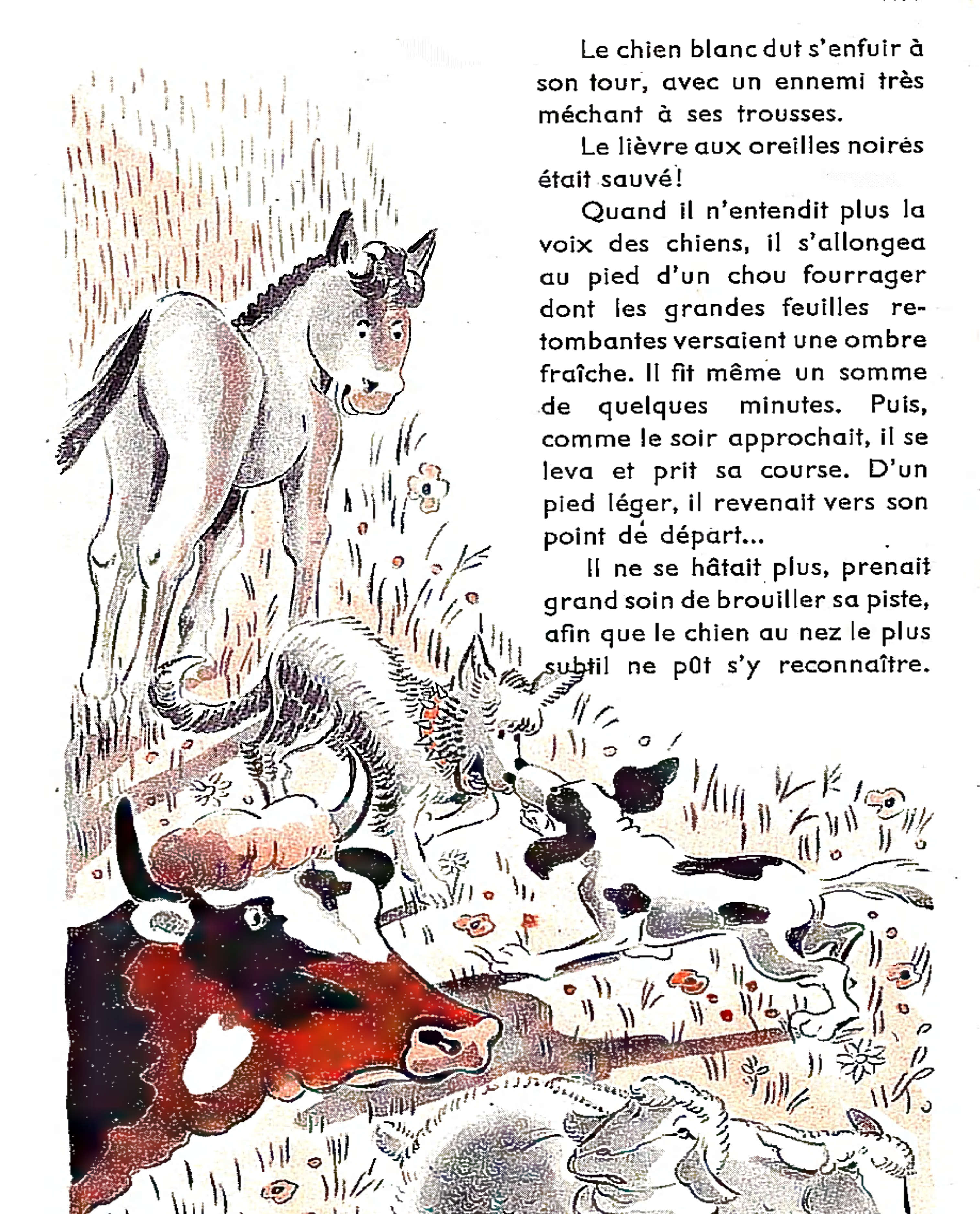
A ce moment, le chien blanc arrivait à son tour au pâturage. Lui, il suivait toujours la piste, le nez à terre, aboyant de temps en temps. Il suivait la piste comme doit faire un bon chien courant, sans s'attarder nulle part, sans se laisser distraire ni arrêter par quoi que ce soit. Son devoir lui commandait de passer partout où avait passé le lièvre; il le faisait en toute conscience. Mais il arriva ceci qu'il effraya beaucoup le jeune poulain, qu'il faillit se faire donner des coups de cornes par les bœufs et que les moutons, à son approche, s'affolèrent. Alors, le chien du berger, qui était déjà d'humeur hargneuse, se jeta sans crier gare sur le chien blanc. Les deux ennemis du lièvre se battirent. Le chien du berger, avec son collier à pointes, fut le plus fort.

Le chien blanc dut s'enfuir à son tour, avec un ennemi très méchant à ses trousses.

Le lièvre aux oreilles noires était sauvé!

Quand il n'entendit plus la voix des chiens, il s'allongea au pied d'un chou fourrager dont les grandes feuilles retombantes versaient une ombre fraîche. Il fit même un somme de quelques minutes. Puis, comme le soir approchait, il se leva et prit sa course. D'un pied léger, il revenait vers son point de départ...

Il ne se hâtait plus, prenait grand soin de brouiller sa piste, afin que le chien au nez le plus subtil ne pût s'y reconnaître.



Il trottait sur les murs de clôture, sautait à droite, sautait à gauche, revenait exactement sur ses pas, se coulait parmi les herbes odorantes.

Bientôt, il reconnut le coteau où était la garenne aux lapins, le coteau où était la vigne et la vallée avec la prairie, le champ de betteraves, le ruisseau et le petit pont de bois...

La joie de vivre souleva le lièvre aux oreilles noires. Il se sentit leste, vigoureux, infatigable. Il ne craignit plus rien et rien ne lui sembla impossible... il fit des cabrioles; puis il se mit à sauter, à sauter.

Ernest PÉROCHON.
(*Le Livre des quatre saisons*, Delagrave.)

Comprenons les mots. — *Avec celui-ci, inutile de ruser.* Le chien de berger suit le lièvre, non à l'odeur, mais à la vue. Il est donc inutile de songer à le dépister par des ruses. Il importe seulement de courir plus vite que lui.

Le chien ne perdait pas un pouce de terrain : malgré sa vitesse, le lièvre n'arrivait pas à distancer le chien.

Il réussit encore à allonger ses foulées : il parvient à augmenter encore la longueur de ses bonds.

Il faisait son devoir en toute conscience. C'est un chien de chasse bien dressé; il suit la piste du lièvre et passe partout où celui-ci a passé comme on lui a appris à le faire.

Le chien du berger, qui était déjà d'humeur hargneuse : qui était querelleur, qui se mettait facilement en colère. Déjà mécontent d'avoir manqué le lièvre il est immédiatement rendu furieux par la présence du chien blanc.

Comprenons le texte. — Quelle chose inattendue et terrible se produit pour le lièvre?

Comment le lièvre échappe-t-il au chien du berger?
Comment le chien blanc suit-il le lièvre?
Pourquoi le chien de berger attaque-t-il le chien blanc?
Lequel est vainqueur? Pourquoi?



LA CAPTURE D'UN OURSON

Un coup d'éperon lança ma monture en pleine poursuite. J'avais d'autant plus de certitude de joindre les bêtes que je pourchassais, que l'ourson était encore très jeune. Sa trace était à peu près celle qu'aurait pu laisser un enfant.

Je dépassai, dans ma hâte, un assez joli tremble, et je m'aperçus, tout à coup, que je n'avais plus affaire qu'à une seule trace, celle de la mère.

Les traces se séparaient à quelques pas de l'arbre dont j'ai parlé. L'ourson s'était dirigé du côté de l'arbre...

Ses griffes avaient écorché profondément l'écorce du tremble, et la sève gluante coulait par les déchirures, jusqu'à la fourche de l'arbre sur laquelle il s'était réfugié à quinze pieds du sol. Le derrière appuyé sur cette fourche, il étreignait de ses pattes la branche horizontale à laquelle il était cramponné, et son nez pointu, tourné vers moi, me flairait avec épouvante.

J'attachai ma bête à l'arbre. A cet instant elle sentit l'ourson et se mit à renâcler bruyamment. Il n'est point de cheval qu'on puisse dresser à supporter tranquillement la vue et l'odeur de l'ours. Un poney qui poursuivra avec insouciance le loup le plus méchant prendra peur du pacifique Martin...

Je n'eus pas beaucoup de peine à découvrir une belle perche de trois mètres, ou plus, assez solide, à l'extrémité de laquelle je fixai un bout de câble, terminé par un nœud coulant.

Je mis doucement le pied sur l'étrier, le genou sur la selle, et je flattai mon cheval. Après tout, sa terreur, même maintenant qu'il était attaché, le rendait immobile. Il me laissa me mettre debout sur la selle, et, tout en me livrant à cette acrobatie, je ne cessais de lui parler à mi-voix. J'attirai ensuite la perche, et je l'élevai doucement, jusqu'à ce que le nœud coulant fût à la hauteur de la tête de mon ourson.

Il ne me fut pas très difficile de le lui passer autour du cou. Il était trop cramponné à l'arbre pour essayer de se servir de ses pattes et il continuait à me regarder avec effroi, aussi paralysé par la terreur que mon cheval, et complètement inattentif à ce nœud qui ressemblait à une liane quelconque.



L'ayant ainsi accroché, il restait à lui faire lâcher prise. Mais on n'imagine pas avec quelle énergie un ourson de six semaines ou de deux mois peut se maintenir. Jusque-là j'avais eu assez de liberté pour pouvoir me reprendre à chaque instant, de la main gauche, après une branche, chaque fois que je sentais mon équilibre compromis. Cela me donnait beaucoup d'assurance, et, jouant le tout pour le tout, je pris la gaule à deux mains, et je tirai d'un coup sec.

L'ourson vint... et moi aussi. Car, naturellement, mon cheval bougea à ce moment-là, et je me trouvai sottement le derrière dans la neige, occupé à esquiver par des mouvements de la tête et du buste les ruades que décochait mon poney, complètement fou de terreur.

Mon ourson, à demi étranglé par le nœud coulant et par la perche qu'il traînait derrière lui, n'en continuait pas moins à filer. Il était déjà à vingt mètres, poussant des grognements étouffés, quand je me mis à sa poursuite. Je l'eus bientôt capturé.

(A suivre.)

Maurice CONSTANTIN - WEYER.
(Clairière, Stock.)

Comprenons les mots. — *Un assez joli tremble.* Le tremble est une sorte de peuplier dont le feuillage léger frissonne au moindre souffle du vent, d'où le nom de l'espèce.

La sève gluante. La sève est le liquide nourricier qui circule dans les diverses parties des végétaux; ce liquide est plus ou moins épais et collant.

A quinze pieds. Le pied est une mesure de longueur valant environ 30 centimètres.

La bête se mit à renâcler bruyamment. Le cheval a très peur des ours, il manifeste sa terreur en reniflant avec bruit.

Esquiver : éviter adroitement. Le chasseur fait les mouvements nécessaires pour ne pas être atteint par les ruades de son poney.

Comprenons le texte. — La scène se passe au Canada, en Amérique du Nord où l'auteur fait de l'élevage de chevaux.

Pourquoi le chasseur est-il si sûr de joindre les deux bêtes qu'il poursuit?

Où s'est réfugié l'ourson?

Comment l'auteur veut-il capturer l'ourson?

Que se passe-t-il ensuite?

Vocabulaire. — Différence entre serrer — tenir — étreindre — empoigner — accrocher.

Dessinons : l'arbre, avec l'ourson.

PREMIÈRES JOURNÉES DE CAPTIVITÉ

Pendant mon absence, l'ourson s'était fait des idées personnelles sur la propriété. Je l'avais attaché au pied de la table, et il avait traîné cette table dans tous les coins, renversant les chaises, renversant le poêle — heureusement éteint — jusqu'au moment où le pied de la table céda et donna à mon captif une sorte de liberté relative.

Il avait poussé la porte de ma chambre, que j'avais laissée ouverte, il était monté sur le fauteuil et sur le lit.

Il avait mis les pattes dans la bibliothèque et une demi-douzaine de volumes, désormais irréparablement souillés et déchirés, jonchaient le sol.

Il avait fait ses besoins sur mon oreiller. Il avait effrayé le chat qui s'était réfugié tout en haut de la bibliothèque, et qui, de là, le poil hérissé, jurait d'une façon épouvantable. Il était allé dans la cuisine et il était clair qu'il était monté sur le fourneau, croyant qu'on grimpe après les tuyaux de



poêle comme on grimpe après un arbre. Il avait fracassé deux douzaines d'assiettes et toutes mes tasses à thé. Il avait enfin trouvé le garde-manger — peut-être était-ce cela qu'il cherchait? — et il avait déniché un seau de confitures de cinq livres, à peine entamé, qu'il avait à peu près entièrement nettoyé de son contenu. Il dormait à présent, tranquillement roulé en boule à côté du seau, le pied de la table entre ses pattes. C'est à peine s'il ouvrit un œil lorsque je caressai sa bonne tête trop grosse, au nez paysan et madré. Il ne me fit aucune démonstration d'hostilité.

Je le baptisai Henri, car il ressemblait étrangement à un des petits camarades de mon enfance qui portait ce prénom. Au grand scandale de mon chat, qui détestait toutes les bêtes étrangères, je l'admis dans cette maison qu'il avait dévastée dès le premier jour de son arrivée. Il s'y montra d'ailleurs très convenable, causant véritablement moins de dégâts qu'un jeune chien. Il fit bien ses dents et ses griffes contre le pied de la table. Mais depuis qu'il avait fallu réparer les détériorations qu'il avait fait subir à cette table, celle-ci pouvait difficilement passer pour neuve. Je résolus d'attendre, pour la remplacer, que le jeune Henri fût devenu un bon gros ours raisonnable, à qui l'on pourrait faire confiance.

Le régime de la maison lui convenait à merveille. Il aimait le lait, le caillé, les légumes cuits ou crus et, tout particulièrement, le sucre et les confitures. Il lia amitié avec mon chien Gunner, qui ne détestait que les loups et les corbeaux, et, s'il ne vainquit jamais le mépris du chat, il se rendit assez tolérable à cet animal sacré, pour que celui-ci se contentât de l'ignorer.

Au surplus, pour lui, le régime de la liberté ne s'étendait qu'aux heures qu'il passait dans la maison. Le reste du temps, et toute la nuit, il était enchaîné par le milieu du corps à un gros arbre au pied duquel je lui avais installé une niche confortable. Il semblait s'y plaire beaucoup, passant des heures entières assis devant cette niche, à se balancer et à dodeliner de la tête, comme s'il entendait une mélodie invisible.

Et, quand je m'approchais de lui, il se roulait dans mes jambes, me mordillant doucement les mains, et frottant contre mes bras sa bonne grosse caboche laineuse.

(A suivre.)

Maurice CONSTANTIN - WEYER.
(*Clairière*, Stock.)

Comprenons les mots. — *L'ourson s'était fait des idées personnelles :* des idées à lui, idées qui n'étaient pas celles de tout le monde.

Une demi-douzaine de volumes : une demi-douzaine de livres.

Le chat jurait d'une façon épouvantable : il grognait, poussait des grondements de colère. Il avait peur de l'ourson à qui il essayait à son tour de faire peur. Avez-vous déjà vu un jeune chat devant un chien, par exemple? Mimez-le.

Qu'il avait à peu près entièrement nettoyé de son contenu. Il avait mangé presque toutes les confitures.

Sa tête, au nez paysan et madré. Il a un bon gros nez qui donne à sa physionomie un air rusé.

Comprenons le texte. — Quelles étaient les idées personnelles de l'ourson sur la propriété?

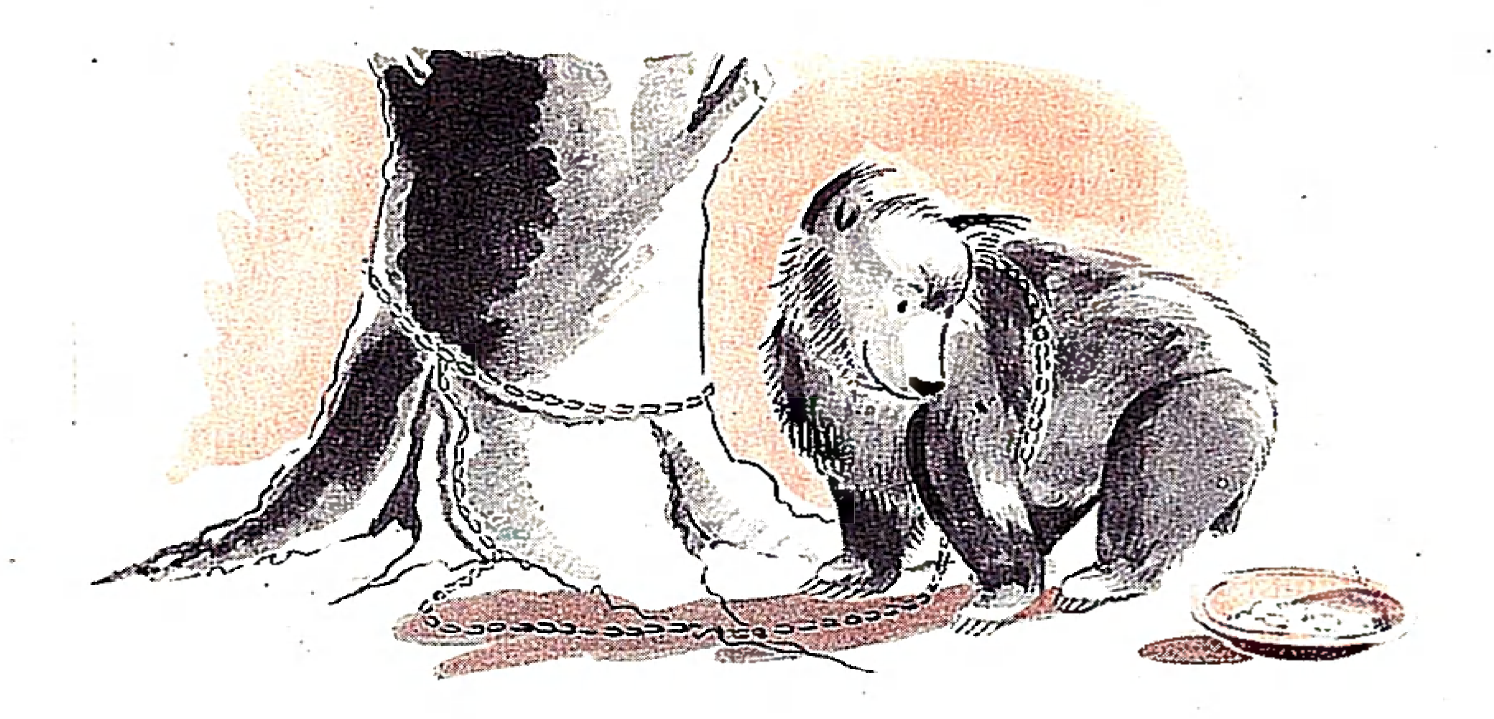
Citez les différents méfaits de l'ourson.

Pourquoi avait-il grimpé après les tuyaux de poêle?

Se rendait-il compte des dégâts qu'il avait commis?

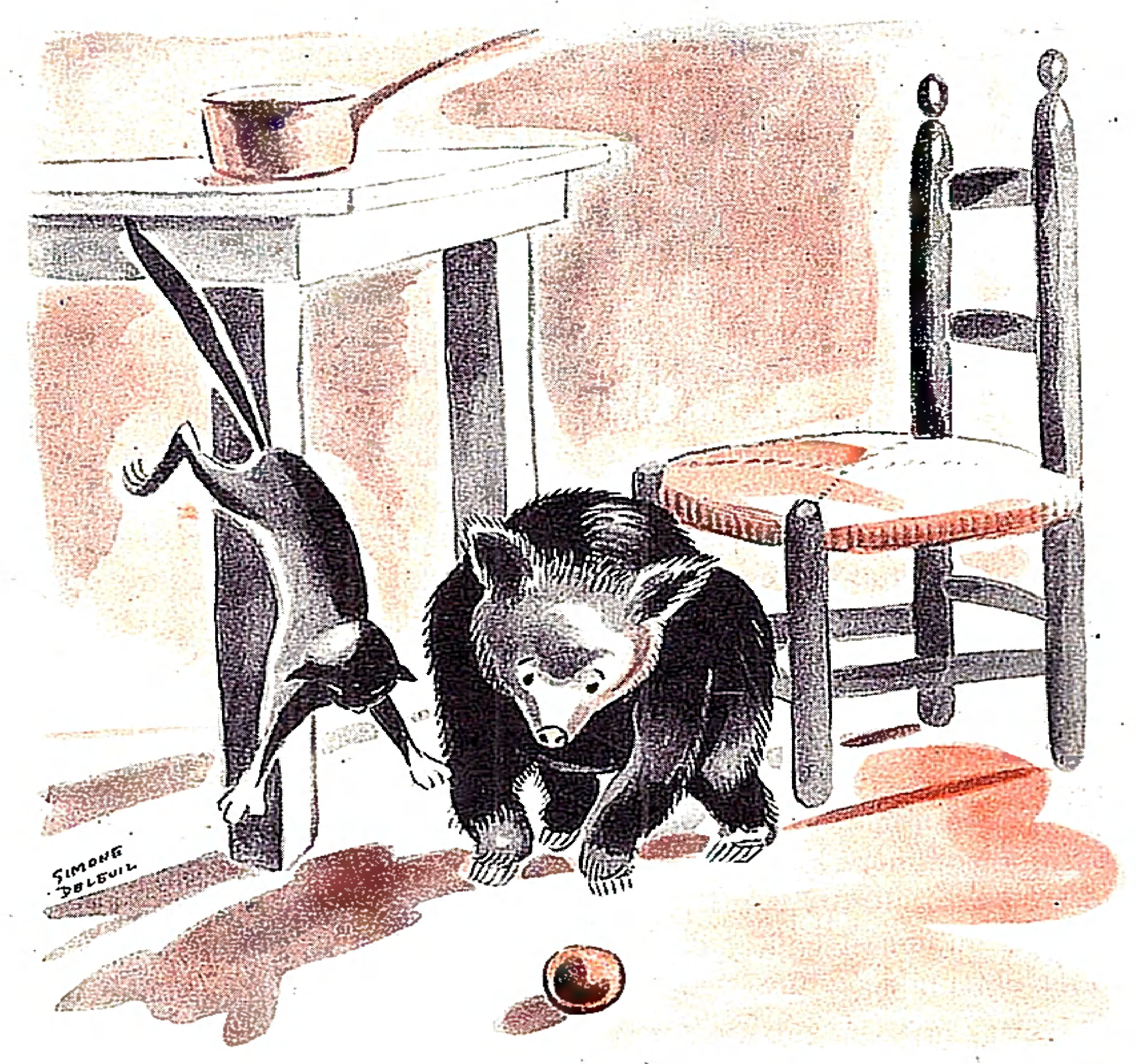
Vocabulaire. — Expliquez : J'ai mal au *pied* — le *pied* de la table — le *pied* du lit — dix *pieds* de salade — *pied* de nez — lâcher *pied* — attendre de *pied* ferme — à *pied* d'œuvre.

Dessinons : l'ourson et le seau de confitures.



LES JEUX DE L'OURSON

Si je réservais à mon chat le privilège de partager mon lit, du moins Henri jouissait-il de toutes les autres faveurs. Dès que je descendais de cheval, je le détachais et je l'emmenais dans la maison.



Il buvait son lait, mangeait quelques biscuits et léchait l'assiette des confitures. Il venait ensuite à moi, s'asseyait sur son train de derrière, et posait ses pattes de devant sur mes genoux, tournant vers moi son nez malin et me regardant de côté, comme pour m'inciter à jouer avec lui.

J'avais une vieille balle de polo, et il avait tout de suite compris le

parti qu'il pouvait en tirer. Je lançais la balle — ce qui avait pour premier résultat de faire s'entrouvrir les paupières obliques de mon chat, par lesquelles filtrait un rayon d'or vert — mais Henri amblait gaiement vers la balle, et mon chat, les yeux mi-clos, le poil à demi hérissé, se tenait immédiatement dans une attitude hautaine et discourtoise. Henri s'emparait de la balle et commençait par essayer, sur elle, ses fines dents naissantes. Rebuté par sa dureté, il la reposait par terre, la contemplait un instant, et, d'un revers de patte, l'envoyait d'un travers à l'autre de la pièce. Il la suivait lentement d'abord, puis rapidement. Ce manège n'avait pas recommencé trois fois, que toute la gravité de mon chat avait disparu. Perdant son dédain pour Henri, il ne songeait plus qu'à jouer avec lui. Il se coulait d'un bond preste du haut du meuble où il s'était isolé jusqu'alors et, passant comme un éclair d'or entre l'ourson et la balle, il subtilisait celle-ci, l'envoyant à l'opposé de la chambre, et sautait sur la table, juste à temps pour éviter la charge balourde d'Henri lancé après le projectile. Le chat, la queue pendante et frétillante, lissait alternativement ses deux pattes, semblait de nouveau indifférent à tout et, deux minutes après, enlevait de nouveau la balle à l'ourson.

Je puis bien dire qu'Henri grandissait en sagesse. Son seul défaut, à mes yeux, était son appétit. A quatre mois, il mangeait comme deux hommes. Le sucre, les confitures, la farine, disparaissaient en un clin d'œil. A cause de lui, il fallait traire une vache de plus. Il adorait le lait, surtout caillé.

Lorsque je revenais de la pêche, je lui abandonnais trois ou quatre belles carpes qu'il enfouissait dans la terre, jusqu'à ce que l'odeur fût épouvantable. Il ne comprenait pas qu'après en avoir mangé, il pût m'incommoder au point que je ne tolérais plus sa présence dans la maison. Je le ramenais à sa chaîne, et il allait et venait le long de l'arbre auquel il était attaché, pleurant, un peu comme un chien, pour obtenir de rentrer en grâce dans la maison.

Maurice CONSTANTIN - WEYER.
(*Clairière*, Stock.)

Comprenons les mots. — *Une balle de polo.* Le polo est un jeu d'équipe qui ressemble un peu au football; les joueurs sont à cheval et frappent la balle avec un long maillet.

Henri amblait : il marchait en levant en même temps les deux pattes du même côté; l'amble est l'allure naturelle de l'ours.

Il se coulait d'un bond preste : le chat sautait avec agilité du haut du meuble où il se trouvait.

Il subtilisait : il s'emparait avec adresse. Le chat s'élançait vers la balle au moment où l'ourson ne s'y attendait pas.

La charge balourde d'Henri. Comparée à l'agilité du chat, la course de l'ourson semblait lourde, maladroite.

Incommoder : gêner, rendre un peu malade.

Pour obtenir de rentrer en grâce : pour obtenir son pardon. L'ourson qui ne comprend pas pourquoi on l'a chassé de la maison pleure pour que son maître vienne le détacher et le fasse rentrer comme il en a l'habitude.

Comprenons le texte. — Que faisait l'ourson dès son entrée dans la maison?

Où se tenait-il ensuite?

Comment l'ourson jouait-il avec la balle?

Quelle attitude prenait d'abord le chat? Que faisait-il ensuite?

Avez-vous déjà joué avec un chat? Racontez.

Que faisait l'ourson des carpes que son maître lui donnait au retour de la pêche?

Pourquoi le maître ramenait-il Henri au pied de son arbre?

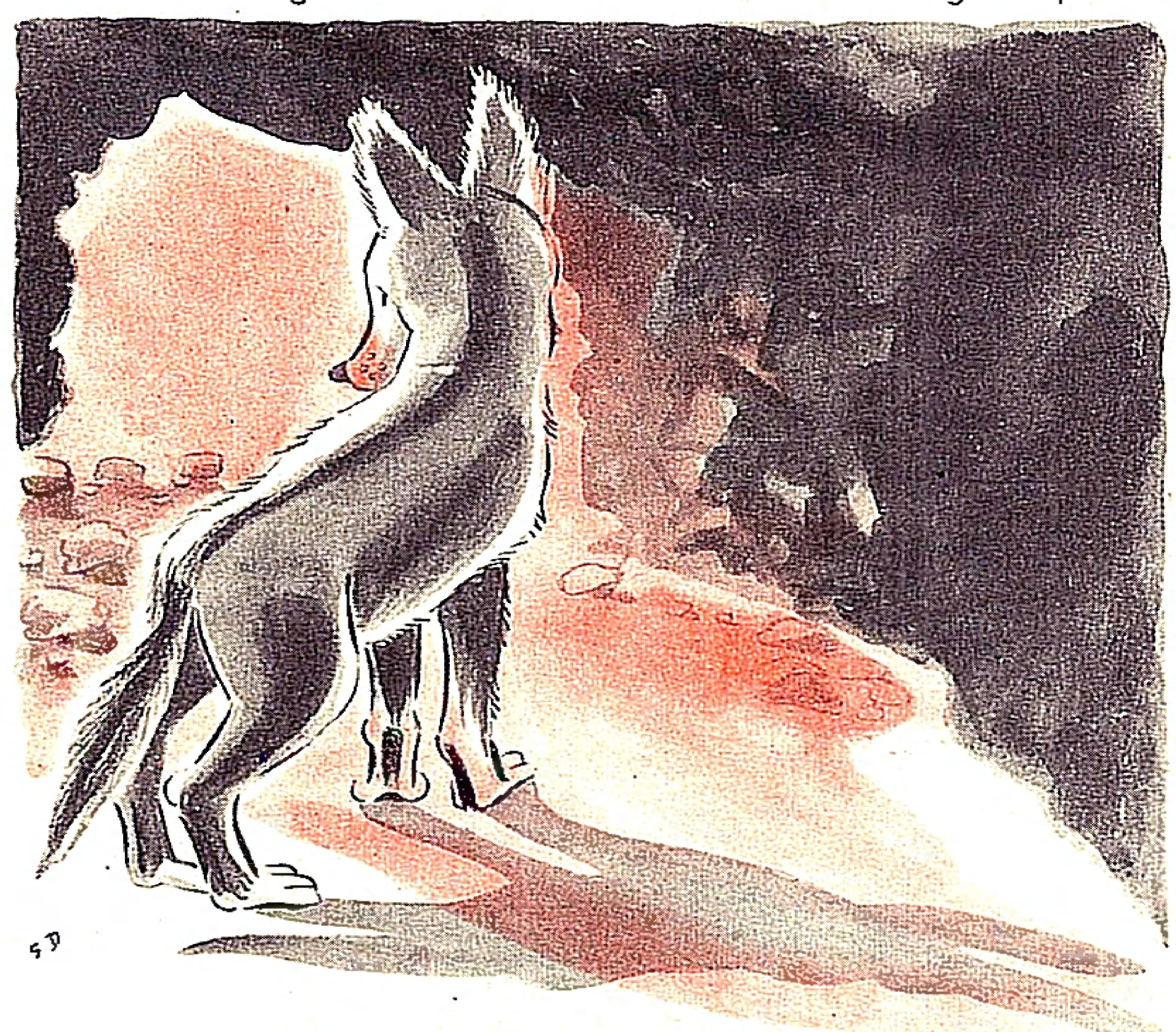
Une phrase. — *Il venait ensuite à moi, s'asseyait sur son train de derrière, et posait ses pattes de devant sur mes genoux, tournant vers moi son nez malin et me regardant de côté, comme pour m'inciter à jouer avec lui.*

Faites une phrase semblable pour présenter un jeune enfant qui s'installe auprès de sa mère, occupée à lire ou à coudre.



LE PETIT LOUP

C'était un fier petit louveteau, carnivore comme ses frères et sœurs. Ses ancêtres étaient des tueurs et des mangeurs de viande; de viande seule vivaient son père et sa mère. Et maintenant âgé d'un mois, ayant depuis une semaine ses yeux ouverts, il commençait lui-même à manger de la viande mâchée et à demi digérée par la



louve, qui la dégorgeait ensuite dans la gueule des cinq louveteaux, en appoint du lait de ses mamelles.

Il était le plus vigoureux de la portée. Dans son gosier, le glapissement de sa voix était plus sonore que celui de ses frères et sœurs. Le premier, il apprit le tour de rouler, d'un adroit coup de patte, un de ses petits compagnons. Le premier encore, attrapant l'un d'eux

par l'oreille, il le renversa et le piétina en grondant sans desserrer ses mâchoires. Ce fut lui qui donna le plus de tracas à sa mère pour le retenir près d'elle, loin de l'entrée de la caverne.

Si l'attrait du jour le fascinait, il ignorait ce qu'était une porte et il ne voyait dans l'entrée de la caverne qu'un mur lumineux. Ce mur était le soleil de son univers, la chandelle dont il était le papillon. Et il s'acharnait obstinément dans cette direction.

... Comme la plupart des créatures du Wild, il ne tarda point à connaître la famine. Un temps arriva où non seulement la viande vint à manquer, mais où le lait se tarit dans la poitrine de sa mère.

Tout d'abord, les louveteaux poussèrent des cris plaintifs et des gémissements, mais la faim les fit bientôt tomber en somnolence. Plus de jeux ni de querelles, ni d'enfantines colères, ni d'exercices de grondements. Au lieu de cela, ils dormaient toujours tandis que la vie qui était en eux vacillait et mourait.

Un-Œil se désespérait. Il courait tout le jour et chassait au loin, mais inutilement, et revenait dormir quelques heures seulement dans la tanière d'où la joie avait fui. Laissant là ses petits, la louve, elle aussi, sortait à la recherche de la viande.

... Lorsque ses parents lui rapportèrent à nouveau à manger, le louveteau gris revint à la vie et recommença à tourner son regard vers le mur de lumière. Mais le petit peuple qui l'entourait était bien réduit. Seule, une sœur lui restait.

... Il rampait sous quelques broussailles, quand il entendit un cri aigu qui l'intimida fort. Rapide, une lueur jaunâtre passa en même temps devant ses yeux. Il regarda et aperçut une belette... Puis, près de lui, presque entre ses pattes, se mouvait une autre chose vivante, celle-là extrêmement petite, longue seulement de quelques pouces; une jeune belette qui, comme lui-même, désobéissant à sa mère s'en allait à l'aventure. A son aspect elle essaya de s'échapper mais il la retourna d'un coup de patte. Elle fit entendre alors un cri bizarre et strident auquel répondit le cri aigu de tout à l'heure, et une seconde ne s'était pas écoulée que la lueur jaune reparaissait devant les yeux du louveteau... Il sentit les dents acérées de la mère-belette qui s'enfonçaient dans sa chair. Tandis qu'il glapissait... la mère-belette sauta sur sa progéniture et disparut avec elle.

(A suivre.)

Extrait de Jack LONDON.
(*Croc-Blanc*, trad. P. Gruyer et L. Postif, Hachette, édit.)

Comprenons les mots. — *Animal carnivore :* qui ne mange que de la viande. Citez des animaux carnivores.

Comment s'appellent les animaux qui mangent de l'herbe? Ceux qui mangent des graines? Ceux qui mangent des fruits? Ceux qui mangent de tout?

Dégorger : rendre par la gorge. Les louveteaux sont trop jeunes pour mâcher la viande; la mère la mâche elle-même longuement avant de la leur donner.

Fasciner : attirer, charmer.

La chandelle dont il était le papillon. Le jour attire le louveteau, comme la lumière attire les papillons.

Le Wild : région de l'Amérique du Nord, avec des forêts et des prairies. L'hiver y est rude, l'été très court.

Tanière : caverne où logent les loups.

Comprenons le texte. — Le petit louveteau ressemble-t-il tout à fait à ses frères et sœurs?

Qu'est-ce qui l'attire vers l'entrée de la caverne?

Que font les louveteaux tourmentés par la faim?

Qui est Un-Œil?

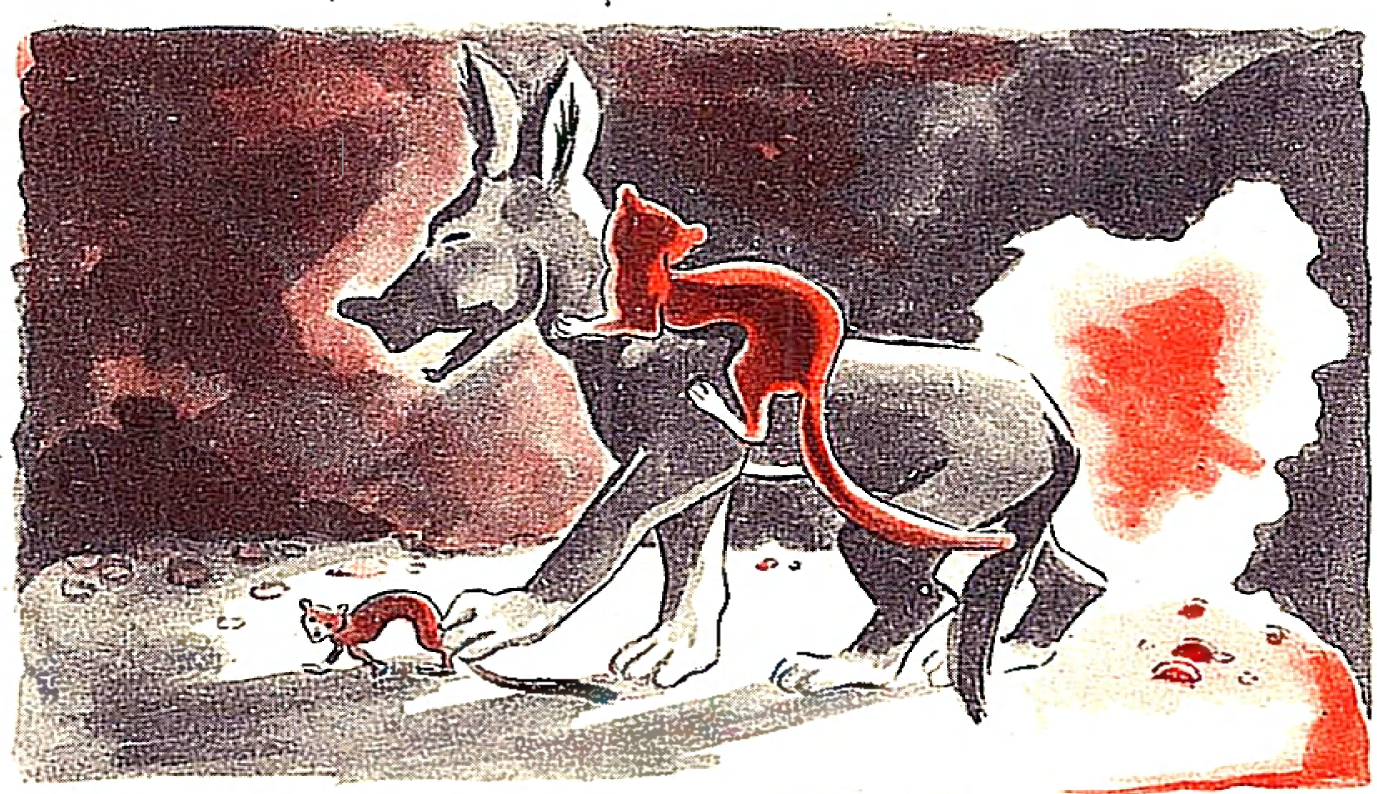
Combien reste-t-il de louveteaux après la famine?

Vocabulaire. — Croc-Blanc est un jeune loup, un louveteau... Comment s'appellent le petit de la vache — du mouton — du porc — du cheval — de la poule — du lapin — du canard — du chien — du chat?

Une phrase. — *Il était le plus vigoureux de la portée... Le premier, il apprit le tour de rouler, d'un adroit coup de patte, un de ses petits compagnons. Le premier encore, attrapant l'un d'eux par l'oreille, il le renversa et le piétina.*

Sur ce modèle, présentez-nous des jeux de petits chats.

Dessinons : la tête d'un loup.



LA LOUVE ET LE LYNX

Une troisième famine revint qui fut particulièrement dure, et le louveteau connut à nouveau l'aiguillon de la faim. La louve chassait sans discontinuer, quêtant partout un gibier qu'elle ne trouvait pas, et souvent ne rentrait même pas dormir dans la caverne.

Un jour, la famine se termina. La louve apporta de la chair au logis. Une chair singulière et différente de la chair coutumière. C'était un petit de lynx, de l'âge approximatif du louveteau, mais un peu moins grand. Il était tout entier pour lui. La louve avait déjà satisfait sa faim en dévorant tout le reste de la portée... Un estomac plein incite au repos, et le louveteau, étendu dans la caverne, s'endormit contre sa mère. Un grondement de la louve, tel qu'il n'en avait encore ouï de semblable, le réveilla en sursaut... La mère-lynx arrivait. Le louveteau la vit, dans la pleine lumière de l'après-midi, accroupie à l'entrée de la caverne.

A cette vue sa fourrure se souleva puis retomba le long de son échine. Point n'était ici besoin d'instinct ni de raisonnement. Commencé en sourd grognement, puis s'enflant tout à coup en un horrifique hurlement, le cri de rage de l'intruse disait clairement le danger. Pourtant le louveteau sentit en lui bouillonner le prodige de la vie. Il se dressa sur son séant, et se rangea aux côtés de sa mère en grondant vaillamment. Mais elle le rejeta loin d'elle, en arrière, avec mépris.

Le boyau d'entrée de la caverne étant trop bas et trop étroit, la mère-lynx ne pouvait bondir. Elle s'avançait en rampant, prête à s'élancer dès qu'il lui serait loisible, mais alors la louve s'abattit sur elle et la terrassa.

Le louveteau ne distinguait pas grand-chose de la bataille. Les deux bêtes grondaient, crachaient, hurlaient et s'entre-déchiraient. Le lynx combattait des griffes et des dents; la louve n'usait que de ses dents. Le louveteau, profitant d'un moment propice, s'élança lui aussi et enfonça ses crocs dans une des pattes de derrière du lynx. Il s'y suspendit en grognant et, sans qu'il s'en rendît compte, il paralysa par son poids les mouvements de cette patte, apportant ainsi à sa mère une aide appréciable. Un virement du combat entre les deux adversaires le refoula et lui fit lâcher prise. L'instant d'après mère-louve et mère-lynx étaient séparées. Avant qu'elles se ruassent à nouveau


SIMONE
DELEUIL

l'une contre l'autre, le lynx frappa le louveteau d'un coup de sa large patte de devant, qui lui lacéra l'épaule jusqu'à l'os et l'envoya rouler contre le mur de la caverne. Ses cris aigus et ses hurlements plaintifs s'ajoutèrent au vacarme des rugissements.

Il avait cessé de gémir que la lutte durait encore, il eut le temps d'être repris d'un second accès de bravoure et la bataille, en se terminant, le retrouva rageusement pendu à la patte de derrière du lynx.

Celui-ci avait succombé. Pour sa part, la louve était fort mal en point... elle demeura tout un jour et toute une nuit étendue sur le corps de son ennemi, sans pouvoir faire un mouvement et respirant à peine. Pendant une semaine entière elle ne quitta point la tanière, sauf pour aller boire, et sa marche était lente et pénible. Au bout de ce temps, le lynx était complètement dévoré et les blessures de la louve assez cicatrisées pour lui permettre de courir à nouveau le gibier.

L'épaule du louveteau demeurait encore raide et endolorie et, durant quelque temps, il boita.

(A suivre.)

Extrait de Jack LONDON.
(*Croc-Blanc*, trad. P. Gruyer et L. Postif, Hachette, édit.)

Comprenons les mots. — *Lynx* : animal carnassier, à peau tigrée, armé de griffes redoutables.

De l'âge approximatif du louveteau. Le petit de lynx avait à peu près le même âge que le louveteau.

Inciter : pousser à faire quelque chose; le bon repas que vient de faire le louveteau lui donne envie de dormir.

La louve la terrassa : la jeta de force à terre.

Lui lacéra l'épaule : lui déchira la chair de l'épaule.

Blessures cicatrisées : blessures refermées dont il ne reste plus que les traces.

L'épaule du louveteau demeurait encore raide et endolorie. L'épaule remuait encore difficilement et les mouvements étaient douloureux.

Comprenons le texte. — Pourquoi la mère-louve a-t-elle résolu d'apporter un petit lynx bien que cela fût très dangereux?

Pourquoi la mère-lynx est-elle venue?

Comment a-t-elle découvert la caverne?

Pourquoi le louveteau veut-il prendre part à la bataille?

Malgré sa faiblesse le louveteau a-t-il aidé sa mère pendant le combat?

Une phrase. — *Le louveteau, profitant d'un moment propice, s'élança lui aussi et enfonça ses crocs dans une des pattes de derrière du lynx.*

En utilisant cette phrase comme modèle, racontez une bataille de chiens.

CROC-BLANC SE CIVILISE

Croc-Blanc a été pris par les hommes qui l'ont traité cruellement; il est devenu un chien de combat féroce. Dans un dernier combat, il a failli mourir. Il a été sauvé par un jeune ingénieur, Scott, qui entreprend de le civiliser.

Alors le dieu parla. Le poil se dressa sur le cou de Croc-Blanc, et le grondement se précipita en avant. Mais le dieu continua à ne faire aucun geste hostile et à parler paisiblement. Il parlait sans arrêt, avec douceur et sans hâte. Nul n'avait jamais parlé ainsi à Croc-Blanc avec autant de charme dans la voix et il sentit quelque chose, il ne savait quoi, remuer en lui. En dépit des préventions de son instinct, une certaine confiance le poussa vers ce dieu; il lui sembla qu'il était en sécurité en sa compagnie.

Au bout d'un long moment, le dieu se leva et entra dans la cabane. Lorsqu'il en sortit, Croc-Blanc l'examina minutieusement et la crainte lui revint. Mais le dieu n'avait encore ni arme ni gourdin... il tenait un petit morceau de viande.

Le dieu était revenu s'asseoir à la même place que tout à l'heure. Croc-Blanc dressa ses oreilles et regarda avec soupçon alternativement le dieu et la viande, prêt à bondir au loin à la moindre alerte. Mais le châtiment était retardé. Le dieu se contentait de lui tendre, proche du museau, le morceau de viande qui ne semblait dissimuler rien de dangereux. Les dieux, cependant, ont tous les pouvoirs et une trahison pouvait se cacher derrière cette viande inoffensive en apparence. Malgré les gestes aimables avec lesquels elle lui était offerte, il était plus sage de n'y pas toucher.

Le dieu finit par jeter la viande dans la neige, aux pieds de Croc-Blanc qui la flaira avec attention sans la regarder; ses yeux étaient toujours pour le dieu.

Rien n'arriva encore. Le dieu lui offrit un second morceau. Il refusa à nouveau de le prendre et, de nouveau, le dieu le lui jeta. Ceci fut répété un grand nombre de fois. Mais un moment arriva où le dieu refusa de jeter le morceau. Il le garda dans sa main et, fermement, le lui présenta.

La viande était bonne et Croc-Blanc avait faim. Pas à pas avec de multiples précautions, il s'approcha puis se décida..., un sourd grondement roulant dans son gosier afin d'avertir qu'il se tenait sur ses


SIMONE
DELEUIL

gardes, il allongea la tête, prit le morceau et le mangea. Rien n'arriva. Morceau par morceau il mangea toute la viande et, toujours, rien n'arrivait. Le châtiment était encore différé.

Croc-Blanc lécha ses babines et attendit. Le dieu s'avança et parla à nouveau avec bonté, puis il étendit la main. La voix inspirait la confiance, mais la main inspirait la crainte. Croc-Blanc se sentait tiraillé violemment par deux impulsions opposées. Il se décida pour un compromis, grondant et couchant les oreilles, mais ne mordant pas. La main continua à descendre jusqu'à toucher l'extrémité de ses poils tout hérissés. Il recula et elle le suivit, pressant davantage contre lui. Puis la main s'éleva et redescendit alternativement en une caresse. Il suivit ses mouvements en se taisant et en grondant tour à tour, car les véritables intentions du dieu n'apparaissaient pas nettement encore. La caresse se fit plus douce, elle frotta la base des oreilles et le plaisir éprouvé s'en accrut.

A ce moment, Hatt sortit de la cabane...

« J'en suis abasourdi ! » s'écria-t-il en apercevant Scott.

(A suivre.)

Extrait de Jack LONDON.
(*Croc-Blanc*, trad. P. Gruyer et L. Postif, Hachette, édit.)

Comprenons les mots. — *Aucun geste hostile* : aucun geste de menace; malgré l'attitude du chien, l'homme demeure immobile.

Alternativement : l'un après l'autre. Croc-Blanc regarde tour à tour la viande, qui lui fait envie, et l'homme, dont il se méfie.

Cette viande inoffensive en apparence. La viande ne semblait pas cacher un danger.

Ses yeux étaient toujours pour le dieu : le chien a peur, il n'ose pas quitter l'homme des yeux.

Ses babines : ses lèvres.

Il se sentait tiraillé par deux impulsions opposées. Croc-Blanc éprouve deux sentiments contraires : la peur, qui lui conseille de mordre, un commencement de confiance, qui le pousse à se laisser caresser.

Comprenons le texte. — Pourquoi Croc-Blanc considère-t-il l'homme comme un *dieu*?

Comment Scott s'y prend-il pour commencer à apprivoiser le chien?

Pourquoi Croc-Blanc ne mange-t-il pas tout de suite la viande?

Pourquoi se décide-t-il à prendre les morceaux de viande que l'homme lui présente dans la main?

Comment Scott arrive-t-il à caresser le chien?

Qui est très étonné de ce résultat?

CROC-BLANC SAUVE SON MAITRE

Croc-Blanc s'est attaché à son maître, qui l'emmène dans son domaine.

Le cheval s'élança au galop à travers champs; un lapin lui partit dans les jambes, lui faisant faire un brusque écart. Il tomba sur Scott, en lui cassant une jambe. Croc-Blanc sautait déjà à la gorge de la malheureuse bête, lorsque le maître l'arrêta de la voix.

Scott, étendu sur le sol, chercha dans ses poches un crayon et du papier mais n'en trouva pas. Il se résolut à envoyer Croc-Blanc au logis, sans autre explication.

« A la maison! dit-il. Va à la maison. »

Mais Croc-Blanc ne semblait pas vouloir le quitter. Il renouvela son ordre plus impérativement. Croc-Blanc, qui savait ce que signifiait « A la maison! », le regarda en semblant réfléchir, s'éloigna, puis revint et poussa un gémissement plaintif. Scott lui parla gentiment mais avec fermeté. Croc-Blanc coucha ses oreilles, écouta et parut s'efforcer de comprendre.

« Tu m'écoutes bien, vieux compagnon! disait le maître. Va, va tout droit à la maison! C'est bien! Tu leur diras ce qui m'arrive. Va, loup, va! Droit à la maison! »

Croc-Blanc, sans saisir le sens exact de toutes ces paroles, comprit que la volonté du maître était qu'il se rendît à la maison. Il fit volte-face et trotta au loin, à contrecœur, en se retournant de temps à autre pour regarder en arrière.

« Va! criait Scott. Va! »

La famille était réunie sur le perron à prendre le frais, lorsque Croc-Blanc arriva haletant et poussiéreux.

« Weedon est revenu », annonça la mère de Scott en voyant l'animal.

Les enfants coururent vers Croc-Blanc et commencèrent à vouloir jouer avec lui. Il les évita et, comme ils l'avaient acculé dans un coin entre un rocking-chair et un banc, il gronda sauvagement en essayant de se dégager. La femme de Scott eut un frémissement.

« Je tremble toujours, dit-elle, qu'il ne se jette sur eux quelque jour sans crier gare.

— Un loup est un loup! prononça sentencieusement le juge



Scott. Il est prudent de ne pas s'y fier. Sans doute y a-t-il en lui quelques gouttes de sang de chien... »

Il n'avait pas achevé sa phrase qu'il aperçut devant lui Croc-Blanc, qui grondait avec une mine singulière.

« Va-t'en! Va coucher! » ordonna le juge.

Croc-Blanc se retourna vers la femme du maître et saisit avec ses dents le bas de sa robe, tirant sur la fragile étoffe jusqu'à ce qu'il l'eût déchirée. Alice poussa un cri de frayeur.

« J'espère qu'il n'est pas devenu enragé, dit la mère de Scott. J'ai toujours répété à mon fils que notre chaud climat ne valait rien pour un animal venu de l'Arctique. »

Croc-Blanc maintenant s'était tu et ne grondait plus. Il demeurait immobile, la tête levée, et regardant en face la famille qui le fixait. Des spasmes lui secouaient la gorge, et tout son corps se convulsait comme s'il eût tenté d'exprimer l'inexprimable.

« On croirait, dit Beth, qu'il essaie de parler! »

A ce moment, la parole vint à Croc-Blanc, sous la forme d'un aboiement éclatant. Ce fut le second et le dernier de sa vie. Mais il s'était fait comprendre.

« Quelque accident est arrivé à Scott! » dit Alice avec décision.

Et tout le monde accompagna Croc-Blanc qui déjà descendait les marches du perron en regardant si on le suivait.

Extrait de Jack LONDON.
(*Croc-Blanc*, trad. P. Gruyer et L. Postif, Hachette, édit.)

Comprenons les mots. — *Il fit volte-face* : il se retourna du côté opposé. Croc-Blanc tourne le dos à son maître pour retourner à la maison.

Un rocking-chair : fauteuil à bascule.

Des spasmes : des contractions involontaires et violentes des muscles. Croc-Blanc qui ne sait que gronder comme les loups emploie toutes ses forces pour essayer d'aboyer.

Comprenons le texte. — Pourquoi le cheval a-t-il pris peur?

Quelle est la blessure de Scott?

Croc-Blanc retourne-t-il de bon cœur à la maison?

Pour quelle raison le chien gronde-t-il sauvagement lorsque les enfants le cernent? A-t-il vraiment l'intention de se jeter sur eux?

Comment réussit-il à se faire comprendre?

Dessinons : un cheval.

TABLE DES MATIÈRES

FABLES ET CONTES

BÊTES D'ICI ET D'AILLEURS

Imp. LAROUSSE, 1 à 9, rue d'Arcueil, Montrouge (Seine).
Août 1955. — Dépôt légal 1955-3e. — No 939. — No de série Éditeur 855.
IMPRIMÉ EN FRANCE (*Printed in France*). — 2027-8-57

POUR LE COURS ÉLÉMENTAIRE

ARITHMÉTIQUE Franck, Faucheux

Cours Elémentaire, 176 pages, 15 × 24 cm. Illustrations nombreuses en 2 couleurs.

HISTOIRE Clozier, Depain, Guyomard

Cours Elémentaire, 116 pages, 19 × 24 cm. Causeries pour deux années. Abondante et artistique illustration en 4 couleurs.

GÉOGRAPHIE Clozier, Fénelon, Darnige

Cours Elémentaire, 80 pages, 22 × 28 cm, illustrées en 2 couleurs.

GRAMMAIRE Claude Augé

Cours entièrement refondu. Cours Elémentaire, 96 pages.

GRAMMAIRE Brandicourt et Boyon

Cours Elémentaire et Cours Moyen 1re année, 208 pages.

SCIENCES Camo — *Cours Elémentaire, 120 pages.*

NOUVEAU LAROUSSE ÉLÉMENTAIRE

LAROUSSE DES DÉBUTANTS

MON PREMIER LAROUSSE en couleurs

MON LAROUSSE EN IMAGES

---

dans la même série

BELLES PAGES DE FRANÇAIS :

par Ch. Penz et M. Pieuchard.

COURS MOYEN

448 pages, 153 lectures et poésies classées par centres d'intérêt hebdomadaires. Nombreuses illustrations.

COURS DE FIN D'ÉTUDES

448 pages, 170 lectures et poésies axées sur l'aventure : 1° les aventures légendaires et historiques ; 2° les grandes aventures modernes ; 3° l'aventure quotidienne : travail et sport. Abondamment illustré.